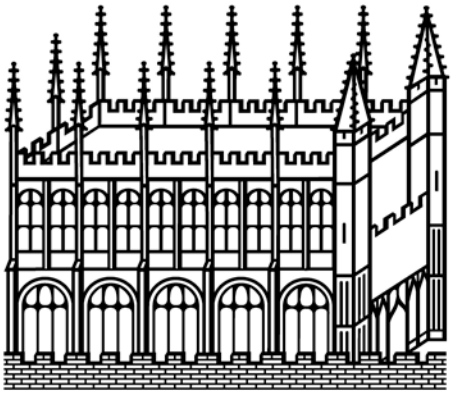


Bodleian Libraries

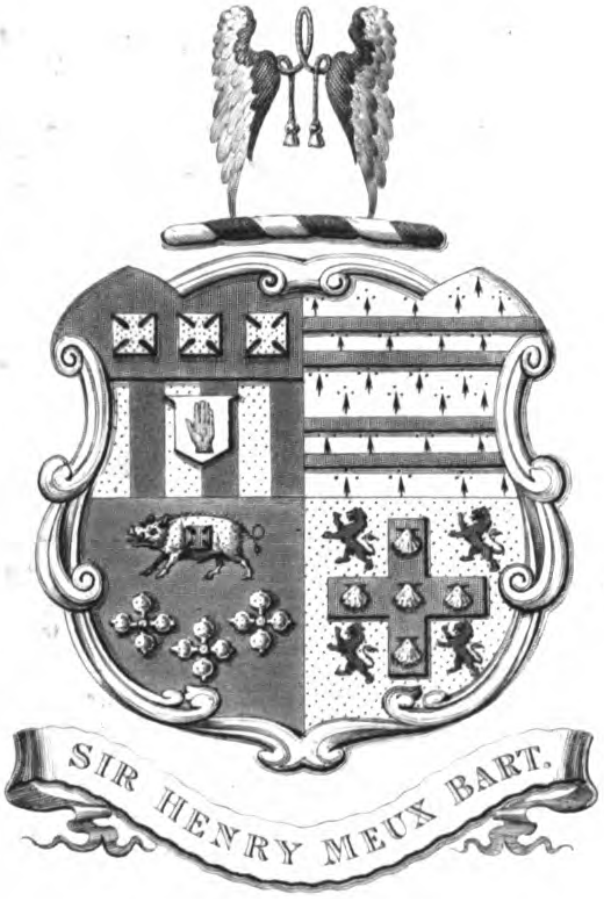
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


SIR HENRY MEUX BART.

Vet. Fr. III A. 625

MOUSTACHE.

I.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart-des-Moines, 19.

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.
— La Bruyère. —

TOME PREMIER.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838.

TAYLOR INSTITUTION
- 7 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

MOUSTACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Un tuyau de poêle et un habit.

Il y a dans Paris une rue assez longue, assez étroite, fort sale et souvent boueuse, que l'on nomme rue de *la Calandre;* elle est située dans le quartier de la Cité. Vous devez la connaître si vous avez eu quelquefois affaire au Palais-de-Justice... ce dont Dieu vous garde, lecteur!

Cette rue est nommée de *la Calandre*, d'après une enseigne qui représentait une espèce de grive ou alouette, disent les uns; un insecte qui ronge le froment, disent les autres, et enfin une *Calandre,* ou machine à polir les draps, à ce que prétend *Sauval* le chroni-

queur. Peu vous importe sans doute et à moi aussi ; cependant, une fois en passant, on n'est pas fâché de savoir à qui l'on a affaire.

Dans une vieille maison de cette rue (où je crois du reste qu'elles le sont presque toutes), traversez une allée toujours crottée et glissante, montez un escalier dont les marches n'ont certainement pas été nettoyées depuis notre première révolution... ne mettez pas vos mains sur la rampe de bois, parce qu'elle est toujours humide et que vous vous saliriez, mais grimpez bravement jusqu'au quatrième; arrêtez-vous devant une porte sur laquelle on a fait une infinité de figures et de dessins, tant à la craie qu'au charbon, tirez une vieille patte de lapin qui est attachée au bout d'une ficelle et qui fait lever un loquet, vous vous trouverez alors dans une chambre habitée par trois jeunes gens.

Trois personnes pour une seule chambre ! allez-vous dire... Ah ! vraiment, est-ce que cela vous étonne ? à Paris cela n'a rien de surprenant. Il vaut encore mieux posséder le tiers d'une chambre que de n'en point avoir du tout,

ce qui arrive quelquefois à des jeunes gens de famille bien élevés, bien instruits, mais fort peu raisonnables; à de pauvres artistes ruinés, à des ouvriers sans ouvrage, à des filles de la campagne venues dans la capitale pour se placer. Je ne vous parle pas des vagabonds : pour ceux-là, coucher dans la rue, c'est leur état.

La chambre occupée par trois personnes était grande et sombre; les locataires n'ayant point de rideaux à mettre à leur fenêtre, avaient jugé convenable de noircir les carreaux avec du bouchon brûlé, ce qui diminuait beaucoup la clarté du jour. Les murailles avaient eu du papier, mais il n'en restait plus que quelques lambeaux que l'on déchirait quand on avait besoin d'envelopper quelque chose. Il y avait dans un coin de la chambre une vieille couchette vermoulue, sur laquelle était une énorme paillasse, puis un petit matelas si mince, qu'on aurait pu croire que ce n'était qu'une enveloppe de toile; enfin une couverture de laine percée de toutes parts était jetée sur ce lit, et recouvrait de grosses liasses de papiers qui servaient de traversin.

Un peu plus loin était un lit de sangle portant un coucher du même genre que celui qui parait la couchette. Le reste de la chambre était meublé à l'avenant, ou pour mieux dire n'était pas meublé du tout; il y avait pourtant une petite table de bois, deux chaises, dont l'une n'avait que trois pieds, puis dans un coin une malle et un grand coffre vide et sans couvercle.

Sur la cheminée, qui semblait vierge de feu; on voyait un morceau de miroir, quelques allumettes, une bouteille à cirage qui servait aussi de chandelier, un petit flacon avec de l'eau de miel, un couteau et trois fourchettes de fer, une cuvette, un peigne, du savon à la rose, et un petit buste en plâtre représentant Napoléon.

Enfin, à quelques pas de la cheminée, un tuyau de fonte sortait du plancher et allait se perdre dans le plafond, sans que pour cela il y eût vestige de poêle dans la chambre.

D'après ce tableau misérable, vous croyez peut-être que cette chambre était l'asile de la tristesse, des soucis, des larmes... détrompez-vous; jamais palais somptueux n'entendit re-

tentir autant d'éclats de rire et de propos joyeux!... Dans cette chambre on chantait du matin au soir, souvent on plaisantait encore depuis le soir jusqu'au matin : c'était le séjour, sinon de la bombance et des plaisirs, du moins de la gaieté et de l'insouciance; enfin cette chambre était habitée par trois étudiants.

En ce moment ils sont tous trois dans leur demeure : l'un est assis devant la table et écrit; c'est un grand jeune homme brun et pâle, figure ovale, front haut et cheveux bien plantés; les lignes de son visage sont correctes, ses traits ont de la beauté et du caractère, mais les muscles de sa physionomie sont trop souvent en jeu par suite de l'exaltation qui règne dans cette jeune tête : c'est George Rembrun; il a vingt-trois ans; il est né en Bourgogne de parents peu fortunés, et on l'a envoyé à Paris pour y faire son droit; au lieu de cela, il fait des drames et des vaudevilles.

Le second locataire de cette chambre est encore couché sur la grande couchette; il tient un livre et semble étudier. C'est un assez joli garçon, quoique le blond de ses cheveux tire

un peu sur le roux... ses yeux bleu-clair, ses joues rosées et sa petite bouche riante ont quelque chose d'enfantin qui plaît au premier coup d'œil; mais telle vous avez vu une fois cette figure, et telle vous la reverrez toujours; c'est une physionomie inaltérable, qui ne varie jamais, ou plutôt c'est un visage qui n'a pas de physionomie.

Ce jeune homme s'appelle Timothée Glindoré; il n'a que dix-huit ans, il est Champenois; ses parents ont quelque fortune; mais le père de Timothée est un ancien cultivateur qui n'entend pas que son fils fasse des folies à Paris. Avec douze cents francs par an, il pense que le jeune homme doit pouvoir vivre et étudier. Il lui fait passer exactement tous les trois mois le trimestre de sa pension; lorsque le jeune Timothée demande une avance ou un supplément, le papa Glindoré laisse sans réponse les lettres de son fils.

Le jeune homme qui écrivait était vêtu fort légèrement, quoiqu'on fût seulement au mois de mars; il avait un pantalon noir et une blouse de toile en assez mauvais état; celui qui était

couché avait aussi une blouse qui lui tenait lieu de chemise.

Enfin, le troisième locataire se promenait dans la chambre, et s'arrêtait souvent pour se regarder devant le morceau de miroir; c'était un homme de vingt-cinq ans, sa taille était médiocre et un peu carrée; mais sa figure avait une expression de gaieté, d'insouciance, et il y avait dans toutes ses manières cet air de satisfaction de soi-même qui, pour beaucoup de gens, est une preuve de mérite.

Ce n'était point un joli garçon, ce n'était pas non plus un homme laid; d'ailleurs l'expression plaisante de sa figure prévenait en sa faveur. Il était brun, très-coloré, ses petits yeux gris étaient pleins de vivacité, son nez un peu trop prolongé, sa bouche fort grande, et ses petites dents de mouton auraient enlaidi un joli visage; mais tout cela réuni n'avait rien de désagréable chez Constant-Fidèle Bouchenot, qui se promenait alors dans la chambre, vêtu d'une veste qui ressemblait à une camisole de femme, d'un pantalon de nankin à la cosaque, et d'un gilet de satin noir fait dans le dernier goût.

Constant-Fidèle Bouchenot était né à Paris; son père, honnête confiseur de la rue des Lombards, avait voulu mettre son fils dans les dragées; mais s'apercevant bientôt que le petit Fidèle ne s'occupait qu'à manger le fond de la boutique, le confiseur changea de dessein, il se décida à faire de son fils un avocat; il avait remarqué que le petit Fidèle était aussi bavard que gourmand, et cette précoce loquacité lui avait paru de bon augure; il voyait dans cet enfant un orateur digne de s'illustrer dans le barreau, il résolut de lui faire faire son droit.

Si le petit Bouchenot aimait à babiller, en revanche il détestait l'étude et le travail. Après avoir mal fait ses classes, il faisait aussi mal son droit. Le temps s'écoula, et le vieux confiseur mourut. Son épouse était depuis longtemps descendue au tombeau; Fidèle se trouva orphelin, à la tête de quelques milliers d'écus et de quelques centaines de boîtes de dragées. En fort peu de temps il mangea la succession, ensuite il vendit le mobilier que lui avaient laissé ses parents, et lorsqu'il n'eut plus rien, il pensa de nouveau à faire son droit. Mais chez

Bouchenot un projet raisonnable était rarement mis à exécution; d'ailleurs il aurait fallu travailler, et il n'en avait jamais la volonté. Les femmes, la table, le jeu, étaient ses idoles; le ciel l'avait doué de ce caractère heureux que rien n'attriste, n'effraie, qui ne s'inquiète ni de l'avenir, ni même du lendemain.

Du reste, je vous ferai observer qu'avec un caractère heureux il n'est pas rare de finir à l'hôpital.

Pour achever ce portrait, je dois vous dire que Bouchenot était fort présomptueux, souvent même impertinent, et que pourtant la bravoure était son côté faible, quoiqu'il parlât à chaque instant des duels qu'il prétendait avoir eus; mais ceux qui le connaissaient savaient que penser de ses fanfaronnades; et une des causes qui lui avaient fait négliger son droit, c'est que souvent les étudiants avaient voulu mettre son courage à l'épreuve.

Vous connaissez maintenant les trois locataires de la chambre si pauvrement meublée; voyons à présent comment ils emploient leur temps par une belle matinée du mois de mars,

TAYLOR INST. OXFORD

dans cette pièce où il n'y avait point de feu, quoique le thermomètre marquât deux degrés au-dessous du zéro.

« — Bouchenot, auras-tu bientôt fini d'al-» ler et de venir comme cela dans la chambre?» dit le jeune homme qui écrivait, en faisant un geste d'impatience.

« — Tiens!.... tu es charmant, George; » parce que tu fais ton drame... ton mimo-» drame... ton vaudeville... je ne sais quoi en-» fin, est-ce qu'on n'osera plus remuer dans » la chambre?... mais il faut que je me donne » du mouvement, ça me fait du bien... ça » m'échauffe d'ailleurs... et nous ne sommes » pas dans une serre, ici... il s'en faut... et ce » vieil imbécile d'au-dessous n'allume donc » plus son poêle... dont le tuyau passe dans » notre appartement... c'est fort ridicule... je » me plaindrai à la propriétaire.

» — Nous ne pouvons pas forcer le voisin à » faire du feu, » dit Timothée en attirant jusque sur son nez la vieille couverture de laine, et en tâchant de se border dans son lit.

« — Nous ne pouvons pas!... c'est une ques-

» tion!... car enfin, quand nous avons loué
» cette chambre, on n'a pas manqué de nous
» faire remarquer ce tuyau du poêle du voisin
» d'au-dessous, qui traverse verticalement no-
» tre appartement; d'abord j'avais trouvé cela
» fort laid; et, en effet, cela donne à cette
» pièce l'air d'une loge de portier; mais quand
» on me dit : Ce tuyau de poêle vous procu-
» rera de la chaleur comme si le poêle était
» chez vous, vous n'aurez pas besoin, en hiver,
» de brûler beaucoup de bois; alors le tuyau
» me sembla moins désagréable; je me dis :
» c'est une économie de temps et d'argent...
» et les économies, vous savez que c'est mon
» fort. »

George se contente de hausser les épaules, tout en continuant d'écrire, et le grand Timothée pousse un gros soupir en s'enveloppant un peu plus dans la couverture. Bouchenot va encore se regarder devant le petit morceau de miroir, puis après s'être souri d'un air fort satisfait de sa personne, il reprend :

« — Bref! c'est donc ce tuyau qui m'a dé-
» cidé à louer cette chambre pour vous et moi;

» car vous m'aviez laissé plein pouvoir, mes » chers amis, et nous étions dès lors décidés à » mettre nos fortunes en commun...

» — Nos fortunes!... Il est joli, celui-là! » dit Timothée en faisant la grimace. « C'est-à- » dire que j'ai mis la pension que me fait mon » père, et qu'il me paie fort exactement, avec » vos espérances, qui se réduisent à rien du » tout!...

» — Chut! silence, Timothée, tu n'as pas la » parole; tu sais bien qu'on n'interrompt point » un avocat quand il narre. Je poursuis : J'ai » donc loué cette chambre à cause du tuyau » que doit chauffer le voisin, sans quoi certai- » nement je n'aurais pas donné cent vingt francs » d'une seule pièce au quatrième, dans la rue » de la Calandre... Il est vrai que nous avons » aussi une cave...

» — Ça nous sert beaucoup la cave! » dit Timothée en se fourrant encore sous la couverture. « Nous n'y avons mis que deux bouteilles » étoilées!...

» — Patience!... Elle pourra nous servir plus » tard!... il peut nous arriver du vin... Il de-

» vrait même nous en arriver... si vos parents » n'étaient pas des cancres, des ladres!... Dire » que je loge avec un Bourguignon et un Cham- » penois, et que nous buvons de l'eau ici!... » C'est à ne pas le croire! Des parents comme » cela... j'aime bien mieux n'en pas avoir. »

Georges se gratte le front et se met à fredonner :

« Cueillez et le myrte et la rose
« Sans craindre d'appauvrir le champ... le champ...

» — Pour en revenir à notre affaire, » dit Bouchenot qui est allé ouvrir la malle et retourner deux ou trois caleçons de bains et quelques méchants gilets dépourvus de boutons, « je soutiens que faute par le voisin de faire du » feu et de nous entretenir dans une douce cha- » leur, nous avons le droit de demander une » diminution de loyer... et peut-être même de » ne point payer du tout...

» — Il me semble que c'est un droit dont » nous usons largement... » dit Georges en » souriant; puis il se remet à chanter : *Sans*

» *craindre d'appauvrir le champ... cueillez*
» *et le myrte et la rose...*

» — J'ai beau passer en revue toute notre » garde-robe... » dit Bouchenot en continuant de regarder dans la malle... « je n'y trouve que » des caleçons de bains... Nous en avons même » trop de caleçons de bains, c'est du luxe... ça » prend une place inutile... Il faudra nous dé- » faire de cela... Le diable m'emporte, j'ai l'on- » glée... moi... »

Et Bouchenot court au tuyau du poêle, le tâte en plusieurs endroits en s'écriant :

« — Certainement, voilà deux jours qu'il » n'a pas été allumé!... Décidément, ce vieux » Jacquillot se moque de nous... Je veux aller » lui faire une scène. »

Et déjà le jeune homme a entr'ouvert la porte, mais au moment de sortir, il s'arrête en murmurant :

« — Ah! sacrebleu! je crois que j'entends » des femmes dans l'escalier... Je ne me soucie » pas d'être vu avec cette camisole... Ces mes- » sieurs ne se gênent point, ils mettent les » blouses, et puis, moi, il faut que je me con-

» tente de ce qui reste... Je crois que c'est la » petite femme qui demeure en face de nous » depuis peu; savez-vous qu'elle n'est pas pi- » quée des vers, cette jeune voisine?

» — Oui, certes, elle est fort gentille, » dit Georges, « une petite figure éveillée... » piquante... *Cueillez et le myrte et la rose...* » *et la rose.*

» — C'est-à-dire qu'elle est ravisante!... ma- » gnifique... Oh! Dieu... c'est un petit dia- » mant!... » dit Timothée en se retournant sur » le lit!... « Je ne l'ai pas encore vue bien à » mon aise; un jour, j'ai aperçu seulement le » bout de son nez comme elle rentrait chez » elle... mais cela m'a suffi... j'ai deviné le » reste.

» — Ah! tu devines la beauté d'une personne » par le bout du nez!... Si toutes les femmes » pensaient comme toi, je ne suffirais pas à » mes conquêtes... et j'en fais déjà assez...

» — Mais je ne sais pas ce qu'elle a la petite » voisine d'en face, » reprend Timothée; « plu- » sieurs fois, j'ai essayé de la revoir, de la ren- » contrer sur le carré... Pour cela, j'écoute à

» la porte, et quand je l'entends ouvrir la sienne,
» j'ouvre aussitôt la nôtre afin de la saluer et
» de faire connaissance, mais impossible!... Je
» n'ai pas plus tôt mis le pied dehors, que,
» crac!... elle rentre et referme sa porte... Je
» trouve cela d'autant plus singulier que cette
» jeune fille... car, je suppose que c'est une
» jeune fille, n'a pas du tout la figure sauvage..

» — Ah! ah! ah! ce pauvre Timothée!...
» Ah! ah!... c'est très-drôle!...

» — Qu'est-ce qui te fait rire comme cela,
» Bouchenot?

» — Oui... qu'est-ce qui te fait rire? » dit Georges, en se grattant encore le front, «*cueil-*
» *lez et le myrte et la rose*... Dis-nous donc
» pourquoi tu ris...

» — C'est que je devine pour quel motif la
» petite voisine referme brusquement sa porte
» quand elle entend ouvrir ici. Ah! ah! ah!...
» sacrebleu!.. fait-il froid ce matin!.. voilà un
» polisson de printemps qui ne fera pas pousser
» les petits pois!...

» — Voyons, Bouchenot, pourquoi la voi-
» sine referme-t-elle si vite sa porte?...

» — Voici l'histoire. Il y a huit jours, j'étais » seul ici, un matin, vous étiez sortis tous les » deux... alors nous pouvions encore sortir deux » à la fois... c'était le bon temps... *sic transit* » *gloria...*

» — Mais achève donc, maudit bavard.

» — J'étais donc seul ici... Comme la blan- » chisseuse n'était pas encore venue, et que » j'attendais son arrivée pour mettre une che- » mise blanche... j'avais pris pour me lever » une de nos couvertures de laine; je m'étais » entortillé dedans, après l'avoir attachée avec » un mouchoir que j'avais noué en ceinture » autour de mes reins... J'étais très à mon aise » comme cela ; je devais avoir l'air un peu Bé- » douin, mais enfin je me promenais dans no- » tre appartement en me disant : On est bien » libre chez soi de se mettre en Bédouin si cela » fait plaisir. Il faut vous dire aussi que ce » jour-là le voisin Jacquillot avait parfaitement » allumé son poêle... on jouissait ici d'une » température africaine, c'était charmant. Bref, » pendant que je m'occupais avec un bouchon » brûlé à renouveler nos rideaux de croisées...

» parce que je ne veux pas que les chats puis-
» sent voir ce qui se passe chez nous, on frappe
» à notre porte; je ne souffle pas mot, décidé
» à ne point répondre, présumant que ce pou-
» vait être, ou le bottier... ou un tailleur... ou
» un traiteur... ou un rôtisseur... tous gens que
» j'adore quand ils apportent quelque chose,
» mais que j'ai en horreur à présent qu'ils ne
» se présentent plus ici que pour nous deman-
» der de l'argent. Je me tenais donc bien tran-
» quille dans ma couverture, lorsqu'on frappe
» de nouveau, et j'entends une voix féminine
» me dire : Mon voisin, auriez-vous un peu de
» feu à me prêter?... vous m'obligeriez beau-
» coup. Nous demander du feu! cela pouvait
» passer pour une épigramme; mais comme
» c'était une femme, je ne pris pas la chose du
» mauvais côté, et je me hâtai d'aller ouvrir la
» porte...

» — C'était la délicieuse voisine? » dit Ti-
» mothée.

» — Oui, positivement... une jolie petite
» femme... mise décente, mais fort modeste...
» certainement ce n'est pas une vicomtesse;

» elle avait sur la tête un petit foulard rouge,
» mis avec infiniment de coquetterie. Elle pa-
» rut d'abord un peu surprise de mon costume,
» mais ensuite elle prit sans doute la couverture
» pour une robe de chambre : Donnez-vous
» donc la peine d'entrer, lui dis-je; elle entra,
» tenant sa pelle à la main...

» — Elle avait une pelle!... O amour de
» femme! » dit Timothée en gigotant sur le lit.

« — Certainement qu'elle avait une pelle,
» puisqu'elle venait me demander du feu. En
» entrant elle jeta un coup d'œil dans la
» chambre. Je ne sais pas si la noble simpli-
» cité de notre mobilier lui fit de l'effet, mais je
» la vis se pincer les lèvres et se tortiller la
» bouche; ensuite regardant dans notre che-
» minée, elle s'écria : — Il me semble que
» vous n'avez pas de feu !... — C'est vrai, lui
» dis-je, il vient de s'éteindre, mais on peut
» toujours s'en procurer... je vais vous allumer
» une chandelle, pourvu que vous me donniez
» seulement le briquet et les allumettes. —
» Si j'avais eu un briquet chez moi, je ne se-
» rais pas venue vous importuner, me dit-elle;

» mais je viens d'emménager et je n'ai pas
» encore fait apporter tous mes meubles... —
» J'avais envie de lui répondre : Est-ce qu'il
» vous faut une voiture de déménagement
» pour transférer ici votre briquet?... Mais
» c'eût été trop méchant ; la petite est gentille,
» je ne songeai qu'à lui être agréable... At-
» tendez, lui dis-je, nous allons avoir du feu...
» j'en fais mon affaire... Aussitôt je cours à
» notre tuyau qui était brûlant, et avec le
» bout d'un couteau je fais un trou dans une
» partie faible et j'y introduis du papier.

» — Joli expédient!... c'est cela que depuis
» ce temps il a toujours fumé ici!...

» — Tu ne sais ce que tu dis, Timothée, car
» j'ai rebouché le trou avec un fragment d'as-
» siette. Enfin le papier fumait et ne flambait
» pas ; je me démenais en vain autour du
» tuyau, lorsque tout-à-coup, je ne sais pas
» comment cela s'est fait!... le mouchoir
» qui retenait ma couverture se dénoue et
» et tombe, ma couverture en fait autant,
» et je me trouve devant la voisine comme
» notre père Adam avant son péché.

» — Quelle horreur ! » s'écria Timothée.

« — Veux-tu te taire? imbécile ! ce n'était » pas une horreur du tout. La jeune voisine » poussa un cri, ou je crois plutôt que c'était » un éclat de rire, en s'écriant : — Ah ! c'est » trop fort ! Puis elle se sauva chez elle sans » vouloir m'écouter... Et pourtant dans mon » trouble je m'étais hâté d'aller passer une ca- » misole et de prendre mes bretelles... je ne » savais plus ce que je faisais. Voilà mon his- » toire avec la petite voisine ; et comme elle » croit peut-être que chez nous nous sommes » toujours costumés comme les statues des » Tuileries, c'est ce qui fait sans doute qu'elle » ferme sa porte dès quelle nous entend ou- » vrir la nôtre.

» — C'est cela!... et les bons sujets pâtissent » pour les mauvais ! » dit Timothée.

« — Monsieur Timothée Glindoré, je vous » prie de ménager vos épithètes!... Ah! ah! » ah ! console-toi, va, mon pauvre Timothée, » la jeune fille d'en face ne me fait point l'effet » d'une Lucrèce, et, rentrée chez elle, je gage » qu'elle aura ri comme une folle de mon ac-

» cident... Ah ! je crois que j'entends le » voisin Jacquillot qui tousse dans l'esca- » lier. »

Bouchenot ouvre la porte, court sur son carré, et se penche sur la rampe, en criant :

« — Monsieur Jacquillot, pourquoi donc ne » faites-vous pas de feu dans votre poêle de- » puis plusieurs jours ? »

Un vieux bonhomme, dont le chef était orné d'un respectable bonnet de coton, et qui se disposait à descendre dans la rue pour aller acheter son petit pain et sa demi-once de café, relève la tête et regarde Bouchenot d'un air surpris.

« — C'est à vous même que je m'adresse, » respectable Jacquillot, » reprend l'étudiant d'un air gracieux. « Pourquoi donc ne faites- » vous pas de feu dans votre poêle ?

« — Monsieur, c'est que mon poêle fumait » depuis quelques jours, et cela m'incommo- » dait.

» — Il fumait... c'est contrariant ! mais il » vaut encore mieux avoir de la fumée que » d'être exposé à l'humidité... Prenez garde,

» monsieur Jacquillot, le froid vous est con-
» traire... vous toussez beaucoup plus depuis
» que vous ne faites pas de feu... nous en avons
» fait la remarque, mes amis et moi.

» — Vous êtes bien bon, monsieur, mais
» je ne me passe pas de feu pour cela; j'en fais
» dans ma petite pièce à côté où je me tiens
» maintenant.

» — Ah! bien, voilà qui est très-agréable
» pour nous! » s'écrie Bouchenot en chan-
geant de ton. « Ah! vous faites du feu dans
» une autre pièce.... c'est dans votre poêle
» qu'il faut en faire, monsieur, entendez-
» vous... dans votre poêle, et pas ailleurs!

» — Qu'est-ce à dire? » répond le vieux voisin en levant le nez d'un air irrité. « Est-ce
» que je ne suis pas le maître chez moi, à
» présent?

» — Non, mon brave homme, vous n'êtes
» pas le maître pour le feu. Vous devez en
» faire dans votre poêle afin de nous chauffer;
» c'est convenu avec la propriétaire; et si vous
» en faites ailleurs, je vous préviens que nous
» ferons sur votre tête un train à vous empê-

» cher de fermer l'œil de la nuit; de plus, nous » salirons votre paillasson, et nous mettrons » des objets peu flatteurs dans votre serrure.

» — Monsieur! je me plaindrai au commis- » saire!

» — Le commissaire ne pourra pas vous faire » dormir quand nous ferons du bruit... Faites » du feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la propriétaire!

» — Faites du feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la mairie, à tout le » quartier!

» — Ça nous est bien égal!.. faites du feu » dans le poêle!

» — Vous êtes des révolutionnaires, mes- » sieurs!...

» — Faites du feu...

» — Des jacobins... des clubistes!...

» — Ah! ah! ah! Chauffez donc votre » poêle... papa Jacquillot.

» — Mais on aura l'œil sur vous, messieurs... » et à la première émeute...

» — Ah! ah! ah! faites donc du feu dans » votre poêle... »

Le vieux voisin s'en va tout tremblant de colère, et Bouchenot remonte près de ses deux amis en riant de la fureur du père Jacquillot.

« — Je ne crois pas que tu aies pris le bon » moyen pour que nous ayons chaud ici, » dit Georges en feuilletant son manuscrit.

« — Il fait des scènes à tout le monde, » dit Timothée; « il est cause que la fruitière d'en » bas ne veut plus nous faire crédit.

» — Ah! c'est que je ne souffre pas, moi, » qu'on me manque de respect. Corbleu! si » quelqu'un a le malheur de me regarder de » travers... une, deux!... c'est bientôt fait » avec moi!...

» — Allons, Bouchenot, laisse-nous donc » tranquille avec tes : une! deux!... ce n'est » pas à nous qu'il faut parler de ta bravoure!...

» — C'est bien, suffit, qu'on ne s'y frotte » pas. Enfin je répète qu'il faut tenir son rang, » messieurs.

» — Il est étonnant!... son rang... et il » nous fait déjeuner avec une betterave sans » pain, » dit Timothée.

« — Est-ce que c'est ma faute à moi, si nous » n'avons pas le sou?

» — Oui, c'est ta faute. Dès que nous avons » un peu d'argent, tu le dépenses... Enfin » avant hier nous possédions encore cent sous... » tu sors et tu reviens avec un flacon d'eau de » miel!... comme si un morceau de fromage » ne nous aurait pas mieux convenu.

» — Timothée, vous divaguez, cher ami; » est-ce qu'il ne faut pas songer un peu à sa » toilette... à sa parure?...

» — Elle est brillante notre parure... à » présent que nous n'avons plus qu'un habit » pour nous trois!... O Dieu!... si mon père » savait ça!...

» — Cela ne fait rien, celui qui sort est en- » core très-bien mis... on ne porte pas plus d'un » habit à la fois, et quand on rencontre un de » nous dans la rue, on ne sait pas que les deux » autres gardent la chambre faute d'habille- » ment.

« Cueillez et le myrte et la rose... et la rose.

» — Ah! par grâce, George, achève donc

» de cueillir ton myrte et ta rose; voilà une » heure que tu es sur le même couplet... ça » devient fastidieux... Il paraît que tu n'es pas » en verve ce matin.

» — Ah ! je le tiens !... Je tiens mon trait ! » s'écrie George d'un air joyeux, « écoutez : c'est » un troubadour qui s'adresse à de nouveaux » époux.

» Cueillez et le myrte et la rose
» Sans craindre d'appauvrir le champ,
» Le bonheur est la seule chose
» Qui se double en le partageant.

» Hein? que dites-vous de cette chute?... » N'est-ce pas que mon couplet vous semble » bien?

» — J'aimerais mieux un pâté ! » dit Timothée en soupirant.

« — Oui, c'est gracieux, c'est frais, » dit Bouchenot.

« — C'est-à-dire que c'est ravissant... *le* » *bonheur est la seule chose qui se double* » *en se partageant !* Sentez-vous toute la » profondeur de cette pensée ?

» — Mais il me semble que j'ai déjà en-
» tendu cela dans cinq ou six vaudevilles, et
» autant d'opéras-comiques.

» — Allons, tu rêves!... l'idée est de moi!...
» elle est charmante.

» — Je le veux bien! Si tu pouvais seule-
» ment la vendre dix écus, ça nous permet-
» trait de faire un bon repas...

» — Acheter pour quarante-cinq sous d'eau
» de miel, quand on est dans la position où
» nous nous trouvons!» reprend Timothée au bout d'un moment.

« — Timothée, tu m'affliges!... tu oublies
» trop vite les conseils de ton ami Bouchenot.
» Que t'ai-je dit cent fois? Dans la vie il faut
» toujours tâcher de plaire; c'est par les
» femmes que l'on arrive à tout... Que diable!
» mon cher, je ne pouvais pas me parfumer
» avec un morceau de fromage. J'ai acheté de
» l'eau de miel en attendant mieux; aussitôt
» que nous aurons des fonds, j'achèterai du
» patchouli... c'est cher! mais c'est bien plus
» fashionable maintenant.

» — Bon! du patchouli!... voilà où passe

» la pension de papa... Je touche mon trimes-
» tre, et au bout de quinze jours nous n'avons
» plus le sou!... et nous sommes obligés de
» vendre nos meubles, nos effets... George
» fait des pièces qu'on ne joue pas..., toi, tu
» dois toujours faire des affaires et des con-
» quêtes superbes! mais en attendant tout cela,
» nous voilà dans une belle position!... plus
» de meubles ici... un coucher... ah! quel
» coucher !..

» — Ton lit n'est pas assez haut peut-être?

» — Oh! je crois bien qu'il est haut... tous
» les soirs, quand tu rentres, tu rapportes un
» peu de paille que tu ramasses chez le grai-
» netier en face, et tu fourres cela dans la pail-
» lasse... ça ne rend pas le lit meilleur... le
» matelas est mince et sec... ce n'est pas éton-
» nant, tu en as fait deux avec un!

» — Il m'en fallait bien un pour mon lit de
» sangle, à moi!... puisque j'avais vendu mon
» matelas pour vous nourrir!...

» — Dis donc pour t'amuser!... Aïe!... on
» est rompu sur cette couchette.

» — Mon cher Timothée, un lit douillet est » nuisible à la santé.

» — Et les draps sont donc nuisibles aussi?

» — Quand on couche sur le lit de camp, » au corps-de-garde, est-ce qu'on a des draps, » nigaud?

» — Nous n'avons plus que deux chaises, » dont l'une est bancale.

» — Celle-là est très commode pour se dan- » diner; ensuite les lits sont là pour servir de » divan.

» — Plus de secrétaire, plus de commode!

» — Cette malle et ce coffre y suppléent; » c'est plus que suffisant, puisque nous n'avons » plus rien à mettre dedans.

» — Plus de table de nuit!

» — Les Lacédémoniens ne connaissaient » pas cela.

» — Plus de lavabo!

» — Fi donc! c'est un meuble indécent.

» — Enfin bientôt plus de vêtements pour » nous couvrir!

» — Une noble simplicité sied bien à la » vertu.

» — La vertu, qui sort en garçon boulanger,
» risque fort d'aller coucher à la préfecture!
» L'autre fois, c'est ma redingote que tu as été
» mettre en gage pour que nous dînions.

» — Une redingote est une amie donnée par
» la nature.

» — Ensuite c'est l'habit de George qui y a
» passé!

» — Tu avais si faim, ce jour-là! tu aurais
» bien mangé toute une garde-robe.

» — Enfin nous n'avons plus que ton habit,
» que nous mettons à tour de rôle... encore
» me va-t-il fort mal, moi qui ai deux pouces
» et demi de plus que toi!

» — Je t'assure que tu es très-bien dedans;
» on les porte courts maintenant.

» — C'est égal, je repète que notre situation
» est pitoyable!... Faites donc votre droit sans
» habit!... allez donc aux écoles!... Ah! si papa
» me voyait ainsi!...

» — Timothéé, vos jérémiades me fatiguent
» à la fin, » dit Bouchenot en prenant un air pénétré; « si la situation précaire de vos deux
» amis endurcit votre cœur, quittez-nous...

» vous en êtes le maître ; emportez votre part
» de ce qui est ici ; nous vous laisserons même
» choisir... mais ne nous affligez plus par vos
» lamentations continuelles.

» — C'est ça... on me renverra ! on me met-
» tra dehors... et il ne reste plus un sou du tri-
» mestre de ma pension que j'ai touché il y a
» quinze jours...

» — Alors tais-toi donc, maudit bougon-
» neur !... Eh ! d'ailleurs, est-ce que nous pour-
» rions nous séparer... vivre l'un sans les au-
» tres !... jamais ! nous sommes *Oreste et*
» *Pylade*, *Castor et Pollux*, les *fils Aymon !..*
» restons toujours unis.. Que nous manque-t-
» il après tout pour être heureux ?... rappelle-
» toi donc la chanson de Béranger :

» **Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans !**

» — Ah ! je gage que Béranger n'était pas
» dans un grenier quand il a fait cette chanson-
» là ! Du reste, ce n'est pas encore tant du lo-
» gement que je me plains !... si nous avions
» de quoi nous restaurer, je ne dirais rien ..

» mais souper avec une betterave!... déjeu-
» ner avec une betterave, c'est par trop frugal.

» — Je t'assure, Timothée, que ce n'est pas
» mauvais pour la poitrine; les vaches ne man-
» gent pas autre chose quand on veut qu'elles
» aient d'excellent lait.

» — Je ne suis point une vache... je veux
» avoir à déjeuner... Puisque tu es si ingé-
» nieux, Bouchenot, trouve-nous à déjeuner...
» car pour George, quand il est occupé à faire
» une pièce, il paraît qu'il n'a plus faim...

» — Pourquoi n'en fais-tu pas une aussi,
» Timothée?... Apollon n'est point ingrat, il
» nourrit ses enfants!... Mais tu veux déjeuner...
» et dans le fait moi aussi je ne serais pas fâché
» de prendre quelque chose... Voyons... je
» vais regarder dans le buffet.

Le buffet était le vieux coffre; Bouchenot va s'agenouiller devant, et au bout d'un moment il s'écrie :

» — Qu'est-ce tu as donc à crier famine,
» Timothée? nous avons encore des vivres ici...

» — Bah! vraiment?

» — Je trouve au fond de ce coffre une douzaine de pommes de terre...

» — Cuites?

» — Ah! non... elles sont crues... je crois même qu'il y a long-temps qu'elles sont là, car elles se permettent de germer. C'est égal, c'est une ressource dans l'adversité; si le poêle du voisin était allumé, nous pourrions faire cuire nos pommes de terre en les tenant contre le tuyau... Scélérat de Jacquillot! il nous coupe aussi les vivres!...

» — Des pommes de terre crues! » murmure Timothée; « nous finirons par devenir sauvages ici... et pour traversin des rouleaux de papier... comme c'est doux sous l'oreille!... Ah! si Henri Jumières était à Paris... il nous donnerait à déjeuner, lui!... c'est un si bon garçon!.. si obligeant!

» — Oui, certes!... il est obligeant... il nous l'a prouvé... il nous a déjà prêté deux fois de l'argent.

» — Que nous ne lui avons jamais rendu même.

» — Ah! parbleu! si nous lui rendions, où serait le mérite de nous prêter? Mais il n'est

» pas à Paris dans ce moment... c'est très-fâ-
» cheux... quelle idée de voyager dans ce temps-
» ci... quand on est si bien chez soi!...

» — Tu ne sais donc pas que Henri s'est mis
» dans les affaires... il voyage en ce moment
» pour une maison de commerce...

» — Il a donc renoncé à la carrière des let-
» tres... aux beaux-arts? » dit George.

« — Oui, entièrement.

» — Oh! c'est singulier... et quel motif?...

» — L'amour, à ce qu'il paraît... Henri est
» amoureux, très-amoureux d'une jeune per-
» sonne dont les parens sont riches; ce sont
» d'anciens commerçants... ils ne prendraient
» jamais pour gendre un poète pauvre...

» — Et peut-être un pauvre poète!...

» — Ah! George, c'est bien méchant ce que
» tu dis là!...

» — C'est que je crois que Henri n'aurait
» point renoncé aux muses, s'il s'était senti
» comme moi une véritable vocation!...

» — Il n'est pas question de muses! je veux
» déjeuner! » s'écrie Timothée en faisant un grand bond sur son lit.

« — Chut! silence, messieurs!... voilà no-
» tre affaire! » dit Bouchenot en approchant son oreille de la fenêtre.

« — Quoi donc? un boulanger... un pâ-
» tissier?

» — Eh non!... un marchand d'habits qui
» passe dans la rue... Lui seul peut ce matin
» nous fournir de quoi déjeuner.

» — Mais que diable veux-tu vendre?...
» nous n'avons plus rien ici.

» — Laissez donc! on a toujours des choses
» inutiles... fiez-vous à moi. »

Et Bouchenot ouvrant la fenêtre, appelle le marchand d'habits, puis se hâtant de couvrir les deux traversins de papier avec les couvertures, engage Timothée à se tenir tranquille dans le lit, afin qu'on n'entende pas craquer la paillasse.

Le marchand monte l'escalier. Bouchenot ouvre la porte, puis revient dans la chambre où il se met à chanter :

« Quand on sait aimer et plaire,
» A-t-on besoin d'autres biens?
» Tra la la... tra la la... la la...

« — C'est ici qu'on m'a appelé? » dit le marchand en avançant sa tête dans la chambre.

« — Oui, brave industriel... Entrez... Ah! » auparavant, essuyez vos pieds à la porte, s'il » vous plaît... car la rue est crottée, et puis » on salit l'appartement.

» — Mais gnia pas de paillasson à vot' porte,» dit le marchand. « Où voulez-vous donc qu'on » se frotte les pieds?

» — Il n'y a point de paillasson!... » s'écrie Bouchenot, en courant regarder à la porte et se donnant un air étonné. « C'est parbleu vrai... » il n'y est plus... On nous l'a volé!... on vole » tout dans cette maison!... c'est abomina- » ble!... et vous voulez acheter des meubles » neufs, messieurs?... eh bien, moi, je ne le » veux pas... on nous les volerait aussi. Nous » n'achèterons rien du tout tant que nous lo- » gerons ici!... »

Cependant le marchand est entré; il regarde autour de lui sans lâcher le paquet de vieux habits qu'il porte sur son bras.

« — Où sont les objets dont vous voulez » vous défaire? » dit-il à Bouchenot.

« — Attendez, mon brave... je vais vous » faire voir cela... »

Et Bouchenot court se remettre à genoux devant la malle, en ayant soin de se placer de manière à ce que le marchand ne puisse pas voir dedans. Après avoir eu l'air de fouiller long-temps et avoir constamment remué et retourné la même chose, il en tire cinq caleçons de bain et les présente d'un air satisfait au fripier.

«—Tenez, mon brave, regardez-moi cela!...»

Le marchand d'habits prend les caleçons, les regarde à peine et les laisse retomber à terre en disant : « Je pense que ce n'est pas que » pour ça que vous m'avez fait grimper ici?

» — Que pour cela!... que pour cela!... » D'abord, mon brave, je suis étonné de vous » voir cet air de mépris pour les caleçons... » c'est un vêtement d'une utilité reconnue... » Allez donc un peu à l'Ecole de natation, et » vous verrez quelle consommation on en fait!..

» — Mais, monsieur, on n'ira peut-être pas » nager avant quatre mois d'ici!... jusque-là,

» qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos » caleçons?...

» — Qu'importe! c'est en toile, ça ne craint » pas les vers!...

» — Ah! si vous n'avez que ça à me mon- » trer...

» — Attendez, attendez... oh! nous ne som- » mes pas au bout. »

Bouchenot court dans la chambre, regarde dans tous les coins, et en passant près du grand lit, dit à Timothée :

« — Ah! paresseux! tu te dorlotes ce ma- » tin!... tu te trouves bien sur ton lit de plu- » mes!... Oh! Oh! Sybarite, va!... »

Timothée ne répond pas; il a tourné sa tête du côté de la ruelle et a soin de ne point remuer pour ne pas faire craquer son traversin. Après avoir fait cinq ou six fois le tour de la chambre, où il n'a trouvé que de vieilles savates, Bouchenot va les présenter au marchand, qui, à la première inspection, s'écrie :

« — Ça ne vaut pas deux sous!...

» — Peste! vous êtes un peu dur, mon » brave... Ah! si vous voulez acheter un *ba-*

» *hut*... vous savez qu'ils sont redevenus à la » mode maintenant?

» — Qu'est-ce que c'est qu'un *bahut*... une » vieille culotte?

» — Non, c'est un coffre antique... Tenez... » voyez là-bas... en voilà un superbe et que » nous vous cèderions à bon compte, parce » qu'il tient trop de place ici... et que c'est » gênant.

» — Messieurs, je n'achète pas de coffres, » moi!... ça n'est bon qu'à brûler ça... si » vous n'avez pas autre chose...

» — Attendez... diable! comme vous êtes » pressé!

Bouchenot se remet à courir dans la chambre; tout-à-coup, après avoir jeté un coup d'œil sur la grande couchette, il s'en rapproche tout doucement et prend une paire de bottes qui est sous le lit. Elles étaient encore presque neuves et appartenaient à Timothée. Bouchenot se dit : « Ma foi, j'en suis fâché! » mais comme il n'y a que lui qui puisse les » mettre... tant pis! nous déjeunerons avec...

» d'ailleurs, quand il voudra sortir, je lui prê-
» terai les miennes. »

Et Bouchenot, retournant au marchand d'habits, lui présente la paire de bottes sans prononcer un mot.

« — Ah! au moins, voilà quelque chose de
» présentable, » dit le marchand; « ça peut
» encore servir...

» — Je le crois bien : on ne les a pas mi-
» ses douze fois, » répond Bouchenot à demi-voix.

» — C'est dommage que le pied soit un peu
» petit.

» — Vous plaisantez... un pied superbe...
» Mais ne parlez pas si haut... elles sont à mon
» ami qui dort... Il ne voudrait pas les ven-
» dre; mais comme le médecin lui a ordonné
» de ne porter que des souliers, je prends cela
» sur moi; c'est pour son bien.

» — Voyons... que demandez-vous de cela?...

» — Tous les articles ensemble?...

» — Tous les articles! il me semble que ça
» ne fait que deux... cinq caleçons et des
» bottes...

» — Chut! pas si haut... et les souliers dont » vous ne parlez pas.

» — Ces mauvaises savates! ce n'est bon à » rien...

» — Ah! tenez, voilà encore un gilet que » je puis ajouter, » dit Bouchenot en courant à la malle... « c'est en vrai cachemire... il n'a » plus de boutons, mais on en met de fan- » taisie.

» — Oh! c'est une loque que votre gilet... » voyons, combien voulez-vous?

» — Mais... mon brave, en vous deman- » dant quinze francs, je crois être très-mo- » deste.

» — Quinze francs! » s'écrie le marchand en rejetant à terre les caleçons qu'il avait re- pris; « vous plaisantez sans doute!.. en vous » donnant cent sous je crois que c'est bien » payé.

» — Cent sous! ah!... quelle mesquine- » rie!... Tenez, mon brave... car je suis sûr » que vous êtes un brave... vous avez servi, » n'est-ce pas?

» — Oui, monsieur.

» — Oh ! je l'aurais gagé... ça se voit tout » de suite dans la démarche. .

» — J'ai servi dans un hôtel... j'ai été six » ans cocher.

» — Ah !... ce n'est pas comme cela que » je l'entendais ; mais n'importe, je ne veux » pas vous tenir là une heure, donnez-moi dix » francs, et que cela finisse...

» — Ça ne les vaut pas... vos caleçons ont » l'air bien usés...

» — Pas du tout ! c'est la finesse de la toile... » examinez-les bien.

» — Voulez-vous me permettre de m'as- » seoir...

» — Oui vraiment, mettez-vous à votre » aise. »

Le marchand d'habits, après avoir repris les caleçons, s'approche de la seule chaise qu'il aperçoit, et se laisse aller dessus ; mais c'était celle qui n'avait plus que trois pieds, et lorsqu'on n'avait pas l'habitude de s'en servir, on devait nécessairement se laisser choir ; c'est ce qui arrive au brocanteur, qui s'étale dans la chambre avec tous ses vieux habits.

« Ah ! mon Dieu !... ah ! juste ciel ! » s'écrie Bouchenot en courant aider le marchand à se relever, « c'est justement la chaise du ta-» pissier, qu'il nous a donnée en attendant la » douzaine qu'il nous fait !... il paraîtrait qu'il » y a un pied de faible...

» — C'est-à-dire qu'il y a un pied de moins... » mais ce n'est rien, je ne me suis pas fait de » mal..,

» — Voulez-vous prendre quelque chose » pour vous remettre ?

» — Merci, monsieur.

» — Sans façon, un verre de vin ou d'eau-» de-vie...

» — Est-ce que nous en avons ici ? » s'écrie Timothée en relevant un peu la tête sur son traversin ; mais Bouchenot lui lance des regards furibonds, et dit tout bas au marchand : « Ne faites pas attention... mon ami est som-» nambule... Voyons, terminons... dix francs, » c'est convenu...

» — Six francs... vous dis-je...

» — Allons, vous mettrez bien vingt sous

» de plus : ce sera pour notre femme de mé-
» nage...

» — Ça ne les vaut vraiment pas...

» — Si... si... c'est fini... prenez... et dé-
» pêchons-nous... nous avons affaire tous les
» trois ce matin aux élections. »

Le marchand d'habits prend les caleçons, les bottes, il prend même le gilet et les vieux souliers qu'il avait dit être bons à jeter; puis sortant de sa poche une grosse bourse de cuir, il en tire bien lentement sept francs qu'il donne à Bouchenot. Celui-ci a senti sa poitrine se dilater en recevant l'argent; dès qu'il le tient, il se hâte de refermer la porte sur le marchand.

« — Ah! victoire!... plus de souci!...
» plus d'alarmes!... nous sommes en fonds!... »
crie Bouchenot en faisant des gambades et des pirouettes dans la chambre.

George, qui avait continué de travailler à sa pièce, sans lever les yeux une seule fois pendant que le marché se faisait, dépose alors sa plume en disant :

« — Quoi, vraiment? Bouchenot, tu as
» vendu quelque chose?...

» — Combien as-tu? » dit Timothée en s'asséyant sur son séant.

« — Une somme assez gentille pour notre » situation; sept francs, messieurs, les voici!...

» — Sept francs! » répètent les deux jeunes étudiants d'un air satisfait.

« — Que lui as-tu donc vendu pour avoir » cela? » demande George.

» — Eh! mon Dieu! nos caleçons de bains... » quelques mauvaises pantoufles, et un gilet » à moi... mon vieux cachemire... dont bien » des femmes, je gage, voudraient posséder un » morceau.

» — Ma foi c'est très-bien vendu, » dit Timothée; « puisque nous allons déjeuner, je » vais me lever.

» — Reste donc encore au lit! » s'écrie Bouchenot, qui craint que son camarade s'aperçoive qu'il n'a plus de bottes. « Il fait froid... » tu y déjeuneras; je vais vous envoyer ce » qu'il vous faut... ne bouge pas, Timothée. »

Tout en disant ces mots, Bouchenot s'est hâté d'ôter son pantalon de nankin; il en

prend un en drap noir qui est suspendu sur une corde, et fait lestement sa toilette.

« — Tu me prends mon pantalon noir, » dit Timothée.

« — Oui, mais je te laisse le mien... d'ail-» leurs c'est mon tour de sortir... vite le col » noir... Oh! estimable crinoline... tu es la » providence des jeunes gens... le gilet bou-» tonné jusqu'en haut... c'est cela... il ne faut » pas qu'on voie de linge... c'est encore une » excellente mode, et que nous soutiendrons » long-temps... Voyons mes cheveux... ja-» mais de pommade ici, c'est indigne... il fau-» dra que j'en achète un pot...

» — Ne t'avise pas de cela! » dit Timothée; « ou je te le fais manger.

« — C'est égal, je vais me mettre de l'eau » de miel... Ah! maintenant l'habit...

» — Comment? l'habit!... qu'est-ce que » tu veux faire de l'habit? » s'écrie George en quittant son ouvrage.

« — Parbleu! je veux le mettre, puisque » je sors,...

» — Ah! Bouchenot, ça ne se peut pas,

» mon ami, il faut que j'aille au théâtre par-
» ler au directeur... lui dire que j'ai fait à ma
» pièce les corrections qu'il m'a demandées...
» c'est très-important cela !...

» — J'en suis bien fâché, mon cher George,
» mais moi il faut que je sorte, j'ai pour au-
» jourd'hui trois rendez-vous d'affaires et cinq
» d'amour; il m'est impossible de les man-
» quer. Tu iras demain chez ton directeur de
» spectacle.

» — Non, non, demain c'est à mon tour
» de prendre l'habit, » crie Timothée. « George
» est sorti hier, moi je veux aller demain à
» l'école.

» — Mon petit Bouchenot, laisse-moi sor-
» tir aujourd'hui, » dit le jeune auteur en courant après son ami, qui vient d'aller prendre au fond de la malle un habit noir qui est encore assez propre. « Tu iras demain à tes
» rendez-vous... tes conquêtes peuvent atten-
» dre... tu n'as point d'affaires, c'est une plai-
» santerie. Mais ma pièce, songe donc que
» c'est très-pressé... c'est notre avenir, notre

» ancre de salut... Elle réussira, et nous na-
» gerons dans les plaisirs !...

» — Tout cela est possible, mais je ne veux
» pas avoir fait une toilette pour rien... On
» m'attend... D'ailleurs, j'ai besoin de prendre
» l'air... je jaunis ici... je m'étiole, moi !...
» je ne veux pas perdre ma fraîcheur... Laisse-
» moi passer l'habit...

» — Non... je veux le mettre, moi, je veux sortir...

» — C'est moi qui le mettrai...

» — Bouchenot, lâche cet habit.

» — Lâche-le toi-même...

» — Allons ! voilà qu'ils vont le déchirer
» maintenant ! et puis nous n'en aurons plus
» du tout ! » crie Timothée en sautant à bas de son lit; et il s'empresse d'aller s'interposer entre ses deux compagnons qui tiraient l'habit chacun de leur côté.

George cède enfin en disant : « Bouchenot,
» c'est bien mal ce que tu fais là... mais je vais
» retravailler une scène alors.

» — Travaille ta scène... *Cent fois sur le*
» *métier remettez votre ouvrage,* tu sais que

» c'est le précepte du maître... Timothée, va
» donc te recoucher, mon petit, tu t'enrhu-
» meras... moi, je vole papillonner...

» — Ah! un instant, Bouchenot, pas de
» bêtises!... Avant de t'en aller, et l'argent...

» — Oh! c'est juste... je n'y pensais plus;
» le voilà... Tenez, messieurs, je vous laisse
» deux francs, et je garde les cent sous parce
» que je n'ai pas d'autre monnaie.

» — Pourquoi ne nous laisses-tu pas plu-
» tôt les cent sous?... je n'aime pas cet arran-
» gement-là...

» — Soyez donc tranquilles, mes enfants,
» je vous rapporterai la pièce intacte; je vous
» en réponds sur ma tête : avec de la mon-
» naie, je serais capable de dépenser quelque
» chose; mais quand on a une grosse pièce on
» ne veut pas changer, et on ne cède à au-
» cune tentation... Si j'avais un napoléon dans
» ma poche, je mourrais dessus plutôt que d'y
» toucher!...

» — C'est très-bien... mais sois sage; ne te
» laisse pas séduire par des pommades... songe

» qu'il faut que nous vivions... que nous
» comptons sur toi.

» — Soyez tranquilles, mes enfants... j'ai
» dans l'idée qu'on m'invitera à dîner quelque
» part aujourd'hui. Quant au déjeuner, j'ai
» une connaissance que j'irai voir... si je ne
» la trouve pas, j'achèterai chez le boulanger
» un joli pain au beurre et j'irai le manger au
» Palais-Royal... dans le jardin... il y a long-
» temps que j'ai envie de déjeuner au Palais-
» Royal... Vous autres, qu'est-ce que je vais
» commander pour votre repas ? une poularde
» aux truffes ?

» — Allons, pas de mauvaise plaisanterie,
» envoie-nous du pain, du vin et des côtelet-
» tes de porc frais aux cornichons...

» — Peste ! mes gaillards, comme vous
» vous traitez ce matin !...

» — Il ne tient qu'à toi d'en prendre ta
» part...

» — Non, j'aime mieux aller chez ma
» connaissance, et sortir tout de suite. Adieu,
» mes enfants... amusez-vous bien... Voyons,
» que je me regarde encore dans la glace... je

» suis très-soigné... le costume est fort pro-
» pre... Je crois que je ferai des passions au-
» jourd'hui. Ah! la paire de gants est-elle dans
» la poche?... oui, la voici, le gant gauche
» est encore fort gentil... quant à celui de la
» main droite, on ne le met jamais, c'est meil-
» leur genre. Au revoir.

» — Adieu. »

Bouchenot ouvre la porte, il va sortir, mais il revient sur ses pas en s'écriant : « — A pro-
» pos, j'ai rencontré il y a quelques jours le
» gros Eugène... il m'a offert de me donner
» un chien de chasse superbe... énorme...
» Faut-il le prendre, messieurs?...

» — Ne t'en avise pas! » crie Timothée, « il faudrait encore le nourrir... Belle idée
» d'avoir un chien de chasse!... nous n'aurions
» pas même des os à lui donner.

» — Allons, comme vous voudrez... cepen-
» dant c'est dommage... un chien, c'est une
» société... je lui aurais appris à rapporter...
» Mais je me sauve, je veux bien employer
» mon temps... on m'a fait de superbes pro-
» messes... je ne serais pas étonné de vous rap-

» porter un sac d'écus.... Malgré cela, croyez-
» moi, écrivez encore à vos parents... à ces
» barbares que rien n'émeut... peut-être se-
» ront-ils sensibles au port de lettre. A ce soir,
» mes amis... comptez sur moi... je vous rap-
» porterai pour souper un pâté de chez Lesage...
» Un pâté, c'est nourrissant, et ça fait du pro-
» fit... Ce soir vous verrez revenir l'amitié et
» votre habit...

» — Ne l'abîme pas surtout!

» — Soyez sans crainte. » Et cette fois Bouchenot tire la porte après lui, et descend l'escalier d'un air aussi joyeux que s'il avait fait fortune.

CHAPITRE II.

L'emploi d'une pièce de cent sous.

Bouchenot s'est hâté de sortir du quartier de la Cité; il marche la tête haute, le nez au vent, le jarret tendu. Ses pieds effleurent à peine le pavé, ses regards expriment une satisfaction dans laquelle il y a presque de l'impudence; il lui faut le milieu des trottoirs; il lui semble que chacun doit se déranger pour lui faire place; et tout cela parce qu'il a un habit propre, et qu'il possède dans la poche de son pantalon une pièce de cent sous, sur laquelle il porte à chaque instant la main.

Beaucoup de jeunes gens, dont la toilette est plus élégante et qui ont constamment de l'argent plein leur poche, sont en ce moment

moins heureux que Bouchenot. L'adversité a donc aussi son bon côté, et la privation d'une chose en centuple la valeur à nos yeux. La pièce de cinq francs que l'étudiant faisait sauter dans son gousset, était pour lui un billet de cinq cents francs.

Bouchenot se dirige vers le quartier du Palais-Royal en se disant : « Le plus souvent » que je déjeunerai avec une flûte au beurre !... » ce serait curieux !... Un joli garçon comme » moi ferait un aussi maigre repas !... Non... » non... grâce au ciel, nous avons encore des » connaissances... et puis à la rigueur, j'ai » cent sous dans ma poche... la pièce ronde... » Il est vrai que j'ai promis de ne point la » changer... à moins que ce ne soit pour leur » porter un pâté. Oh ! je ne la changerai pas... » j'irai chez la bonne Dubillon !... O respec- » table Dubillon... conquête de ma jeunesse, » quoique je vous aie joué bien des tours et » cruellement négligée, même au temps où » j'avais l'air de vous adorer, vous ne m'avez » jamais refusé la côtelette de l'amitié et le » chocolat de l'amour... J'irai déjeuner chez

» elle... Il y a au moins quatre mois qu'elle » ne m'a vu... Ma visite lui fera plaisir... Je » lui dirai qu'elle est toujours jolie. A qua- » rante-cinq ans on aime à s'entendre dire » cela... et tout en ayant l'air de ne pas le » croire, on en est facilement persuadé. Je » l'embrasserai... je la serrerai dans mes bras... » je la presserai avec violence contre ma poi- » trine... Ses yeux se rempliront de larmes... » et elle me donnera de son vieux bordeaux. » Voilà qui est arrangé ; mais il est encore » de bonne heure, madame Dubillon se lève » et s'habille tard. Si je me présentais chez elle » avant qu'elle eût mis sa fausse natte, son » rouge au vinaigre et sa tournure, elle serait » de fort mauvaise humeur, j'ai le temps » de flâner. Ah ! voilà un magasin de comes- » tibles... j'aime beaucoup ces boutiques- » là... »

Bouchenot s'arrête; il admire les volailles, les poissons ; mais comme il est alors sur un trottoir un peu étroit et qu'il barre le passage, un garçon épicier, porteur d'une grande manne chargée de marchandises, accroche en passant

le chapeau de Bouchenot, et le fait rouler du trottoir sur le pavé.

« — Vous ne voyez donc pas clair, imbécile, » crie le jeune homme en courant après son chapeau.

« — Pourquoi barrez-vous tout le trottoir?... » Il est là en admiration devant les volailles!... » et il lui faut toute la place!

» — Hum!... rustre!.. j'ai bien envie d'al- » ler appliquer ma botte dans ton pantalon ; » si je ne le fais pas, c'est par égard pour ma » tenue décente, par égard surtout pour l'ha- » bit que je porte, et dont je réponds devant » mes deux amis!.. » murmure Bouchenot en essuyant son chapeau avec un foulard qu'il a soin de ne pas déployer entièrement, puis il continue son chemin en se disant :

« Manant!... Mais qu'est-ce que vous voulez » demander à ces gens-là!... Oui, certaine- » ment je garderai le trottoir... je ne le cèderai » à personne... D'abord il y a de la boue dans » les rues... il dégèle un peu... les ruisseaux » sont gros... je n'ai pas envie de me crotter. »

En ce moment une dame venait devant

Bouchenot; deux personnes causent et s'arrêtent; il n'y a plus de passage que pour une. Bouchenot tient ferme. La dame, qui n'est ni jeune ni jolie, est obligée de descendre du trottoir pour passer, ce qu'elle fait en murmurant :

« — Il y a des hommes bien mal élevés!... » je le reconnaîtrai ce monsieur-là !...

» — Ah bien! c'est charmant!... elle me » reconnaîtra !... » se dit Bouchenot en continuant son chemin; « parbleu, je le crois » bien... j'ai un de ces physiques qu'on ne voit » pas tous les jours... Mal élevé!... je ne veux » pas me faire éclabousser, moi... Pourtant si » la dame avait été jeune et jolie, j'avoue que » je lui aurais cédé le passage... Hum! polis- » sons que nous sommes !... il y a toujours » une arrière-pensée dans nos actions!... Cette » dame qui s'en va de si mauvaise humeur ne » se doute pas que mon dejeuner dépend de » ma toilette : si je me présentais crotté chez » madame Dubillon, on ne me traiterait pas » aussi bien; ma femme sensible a la faiblesse » de tenir à une tenue soignée... c'est ce qui » m'a souvent empêché de me présenter chez

» elle. Aujourd'hui je suis très-bien... Le pan-
» talon de Timothée me gêne un peu sous les
» jambes... il me serre beaucoup la taille ;
» mais cela me rend plus svelte, plus mince...
» il m'est un peu long, mais c'est la mode de
» marcher dessus... Quant au gilet, il est irré-
» prochable ; c'est la seule pièce de mon cos-
» tume qui ait été faite pour moi ; tra la la...
» traderi... tra... »

Bouchenot qui suivait le trottoir en fredonnant un air d'opéra, cesse tout-à-coup de chanter et s'arrête en se disant :

« Ah ! fichtre !... que vois-je ? un créan-
» cier... un acharné... oh ! par exemple, je
» lui cède le trottoir à celui-là... je n'ai pas
» envie de me rencontrer nez à nez avec lui. »

En effet, Bouchenot a fait volte-face, puis, bousculant quelques personnes qui étaient devant lui, il se hâte de descendre du trottoir et veut s'élancer légèrement sur la pointe de ses pieds pour gagner l'autre côté de la rue ; mais une citadine venait à gauche, un cabriolet bourgeois venait à droite ; étourdi par le bruit, croyant avoir son créancier sur le dos, et

TAYLOR INST. OXFORD

craignant de se faire écraser, le pauvre garçon se précipite vivement à travers les deux voitures; n'ayant pas eu le loisir de choisir ses pavés, il a justement mis le pied dans un trou, et il s'envoie de la crotte jusque sur son gilet.

» Ah !... sacrebleu ! cela est fait pour » moi, » se dit Bouchenot en promenant sur lui des regards désespérés; « j'en ai depuis le » haut jusqu'en bas ! et une botte entièrement » couverte de boue... Allons, il n'y a plus à » balancer... il faut changer la pièce !... Heu- » reusement je ne suis pas loin d'une boutique » de décrotteur !... »

Et au bout d'un moment, Bouchenot était déjà assis devant un artiste en cirage; il tendait son pied à la brosse réparatrice, et goûtait un certain plaisir à s'entendre appeler mon maître et mon bourgeois : quand on n'a jamais eu de domestique, ces mots flattent agréablement l'oreille.

Le *bourgeois* se fait bien cirer et bien brosser du haut en bas, puis il jette négligemment sa pièce de cent sous sur le comptoir, et donne largement pour boire à son domestique

d'un moment. Les gens les moins riches son souvent les plus généreux. Quelquefois c'est pour cacher leur pauvreté.

Bouchenot se pavane de nouveau sur les trottoirs en se disant : « Maintenant je ferai at-
» tention où je poserai mes pieds. D'ailleurs,
» on n'est pas toujours obligé de courir... On
» ne rencontre pas à chaque instant un créan-
» cier... Je sais bien que j'en ai beaucoup...
» mais ils ne se seront pas donné le mot pour
» sortir ce matin... Je commence à avoir très-
» faim... Me voici sur la place de la Bourse...
» Voyons l'heure... Bientôt onze heures... Je
» puis me diriger vers la rue des Martyrs, où
» demeure la respectable Dubillon... Eh ! eh !...
» j'ai de l'argent plein mes poches... Pour
» cinq francs on a beaucoup de monnaie...
» Avec cela qu'on m'a rendu trente sous en
» cuivre... c'est égal, ça sonne... c'est gen-
» til... Ah ! Dieu ! qu'est-ce que je sens par
» ici... cela embaume... on se croirait dans
» un sérail... Ah ! c'est un marchand de pas-
» tilles parfumées. Si je portais une odeur
» comme cela chez madame Dubillon... elle

» qui a un faible pour les parfums... Je suis » sûr qu'elle me donnerait une dinde aux truf- » fes pour déjeuner... »

Bouchenot s'est approché d'un homme vêtu en redingote bleue et coiffé d'un turban, qui a devant lui une petite table sur laquelle sont étalées de petites crottes noires de diverses formes, qu'il assure venir directement de l'Arabie. M. Fidèle Bouchenot était essentiellement flâneur ; il connaissait trop bien son Paris pour ajouter foi à l'origine des parfums ; mais cette odeur ambrée lui montait à la tête ; il se voyait assis sur un divan, déjeunant à la turque, entouré d'esclaves et savourant les sorbets et le moka. Tout en regardant les sachets et les pastilles, il faisait sauter dans sa poche les gros sous qu'on lui avait rendus. Le résultat de cette contemplation fut l'achat d'une petite boîte de parfums que le monsieur coiffé en Turc et baragouinant très-bien l'italien, lui assura valoir vingt-cinq francs à Constantinople, mais qu'il lui céda pour vingt-cinq sous, parce qu'il faisait la contre-bande.

« Ma foi ! » se dit Bouchenot en s'éloignant

avec sa boîte de parfums dans son gilet, « pour » une fois on peut bien se donner une petite » jouissance à la turque!... D'abord, moi, » j'adore les odeurs!... je trouve que rien ne » vous donne un air comme il faut, comme » les odeurs... Ayez un vieil habit... portez » un vieux chapeau sur votre tête, mais ayez » du musc; et quand on passera près de vous, » on se dira : C'est un marquis ou un sultan, » qui se promène en bourgeois... Vingt-cinq » sous de parfums, sept sous de décrottage et » brossage... ça fait trente-deux... je possède » encore trois francs huit sous; oh! par exem- » ple, je n'y toucherai pas!... c'est sacré... » D'ailleurs, je vais déjeuner et dîner gra- » tis.»

Bouchenot avait gagné les boulevards, reniflant avec délice l'odeur qui sortait de son gilet, et à laquelle la chaleur de sa personne donnait à chaque instant plus d'intensité. Un petit bonhomme de quatorze à quinze ans, dont la figure a le cachet israélite, accoste notre flâneur en lui présentant des cannes.

« Monsieur, achetez-moi une jolie canne...

» Voyez, monsieur, pas cher... Jolie canne à » la mode... Choisissez là-dedans. »

Bouchenot s'arrête, jette un coup d'œil sur les cannes tout en répondant :

« — Oh! non, je n'en veux pas... quoique » j'aime assez les cannes... c'est un maintien » très-amusant... mais je n'en veux pas... »

Et Bouchenot continue son chemin ; le petit marchand le suit en lui mettant ses cannes sous le nez, et lui criant :

« — Voyez, monsieur, jolie canne, tout ce » qu'il y a de plus nouveau. Je vous arrange- » rai, monsieur...

» — Non, puisque je te dis que je n'en » veux pas... et si j'en achetais une, je ne vou- » drais pas de celles-ci, elles sont trop com- » munes...

» — J'en ai d'autres, monsieur, j'en ai de » plus belles... tenez... »

Le petit marchand lui en met un autre paquet sous le nez; Bouchenot s'arrête encore.

Le petit bonhomme reprend avec une étonnante volubilité :

« — C'est cela qui est joli, monsieur, de

» véritables joncs... cannes bien distinguées.
» Voyez comme ça ploie, je vous défie de cas-
» ser çà!...

» — Oh! véritables joncs!... je n'en suis
» pas persuadé... mais décidément je n'en
» veux pas... laisse-moi tranquille...

» — Vous n'êtes pas persuadé que ce soit
» un jonc!... je vous le garantis, moi, mon-
» sieur. »

Et le petit marchand met une canne dans la main de Bouchenot, en s'écriant :

« Faites-la voir!... faites-la plier... n'ayez
» aucune crainte!... ah! comme elle est bien
» à votre taille. »

Bouchenot s'appuie sur la canne, la fait plier, et le soi-disant jonc se casse en deux.

« — Là! j'en étais sûr! » dit Bouchenot,
« c'était un jonc du bois de Boulogne.

» — Ah! dam! je ne vous avais pas dit
» d'appuyer tout votre corps dessus... on sait
» bien que ce n'est pas du fer... Donnez-moi
» trois francs, monsieur?

» Que je te donne trois francs!... pourquoi
» cela?...

» — Vous avez cassé ma canne, il faut bien » que vous me la payiez.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en s'adressant à quelques personnes qui se sont déjà arrêtées pour voir la suite de cet évènement, « Messieurs, ce petit drôle m'a mis sa canne » dans la main malgré moi... Je ne cessais de » lui dire que je n'en voulais pas. »

Le petit Israélite, qui voit le monde s'amasser, se met à crier de toutes ses forces :

« — Vous m'avez dit : je veux une belle » canne, qui ne soit pas commune... Je vous » ai présenté celle-ci... c'est une canne de » cent sous... vous l'avez prise, et vous avez » commencé à vous appuyer dessus, comme si » vous aviez voulu faire un trou dans le boule- » vart...

» — On n'a pas d'idée de l'effronterie de ce » petit coquin!... je lui disais toujours : Je ne » veux pas de canne... il me la fourrait dans » les mains. Il me criait aux oreilles : C'est un » jonc! Appuyez, monsieur! faites-la plier... » je vous défie de la casser!... Moi, j'ai voulu » la faire plier un peu, par complaisance, elle

» s'est cassée tout de suite... preuve que ce » n'était point un jonc.

» — Il m'a cassé ma canne, et il ne veut » pas me la payer! » reprend le petit marchand en essayant de pleurer. « Ce serait com- » mode... une canne de six francs!... moi, qui » n'ai pas six sous de bénéfice par jour, pour » gagner ma pauvre vie... et pour soutenir » mon père qui est infirme, et mes trois frè- » res, dont l'aîné n'a que dix-huit mois... » hi!...hi!... hi!...

» — Voyez-vous comme il ment... D'abord » c'était une canne de trois francs... ensuite » de cinq, à présent de six... pour peu qu'on » l'écoute, tout à l'heure ce sera un jonc de » douze francs!

» — Certainement que c'était un jonc de » douze francs... mais puisque je ne vous en » demande que trois... vous voyez bien que je » suis raisonnable... hi! hi! hi!...

» — Allons, allons, payez la canne à cet » enfant! » s'écrient plusieurs personnes en se » mettant devant Bouchenot, qui cherchait à

s'en aller. « Vous la lui avez cassée, c'est bien » juste de la payer...

» — Qui casse les verres les paie! » dit un garçon limonadier.

« — Ces beaux mirliflors! » dit une vieille femme, « ça se frotte avec des odeurs... c'est » plein de *musse!* et ça ne verserait pas seu- » lement une larme d'*affection* sur l'infortune » du malheur !...

» — Oui! oui !... c'est juste ! » crie un ou- vrier en calotte grecque, qui ne sait pas ce dont il est question, et pousse tout le monde pour s'approcher. « De quoi qu'il y a?... Vive le » peuple! vive la liberté !... qui est-ce qui faut » rosser ?...

Bouchenot s'aperçoit qu'on ne le laissera pas s'éloigner sans qu'il ait satisfait le petit pleureur. Déjà les mots de corps-de-garde se font entendre. Le jeune homme, qui meurt de faim, ne se soucie pas d'aller passer la journée chez un commissaire, un juge de paix ; il prend son parti, et fouillant à sa poche, il en tire trois francs, qu'il donne au marchand de cannes, en lui disant :

« — Tiens, petit pleurnicheur... tu sais ton » affaire, toi!... tu feras ton chemin... j'aime » encore mieux te payer et que cela finisse!... »

Le jeune Israélite a pris l'argent, Bouchenot repousse la foule et se hâte de gagner la rue des Martyrs, tenant dans une de ses mains les deux morceaux de la canne qu'il vient de payer si cher, et murmurant entre ses dents :

« — Sacré mille joncs!... je voudrais que la » grêle détruisît tous les petits marchands de » cannes... Enfin, c'est une tuile qui m'est » tombée sur la tête... Après tout, il n'y a pas » de ma faute... et quand je me chagrine- » rais... non, pas si bête... il ne faut pas que » cette aventure m'empêche de bien déjeu- » ner. »

Bouchenot double le pas et arrive bientôt rue des Martyrs... devant la demeure de ma- dame Dubillon... il entre dans la maison ; plu- sieurs brancards chargés de meubles sont sous la porte cochère, on fait un déménagement, notre étudiant éprouve un sentiment de crainte, il court au concierge.

« — Je vais chez madame Dubillon... Ce » n'est pas elle qui déménage ?

» — De quoi ?

» — Ce n'est pas madame Dubillon qui dé- » ménage ?

» — Qu'est-ce que vous demandez ?

» — Il est donc sourd, ce concierge ? » se dit Bouchenot ; et il passe une partie de son corps dans la loge en criant : « Je vous de- » mande si c'est madame Dubillon qui démé- » nage, madame Dubillon du troisième ?

» — Ah, non ! c'est l'employé du qua- » trième.

» — Ah ! c'est bien heureux qu'il ait com- » pris enfin ! » se dit Bouchenot en gagnant l'escalier... « Il a l'air stupide ce portier... » mais il mangeait sa soupe, je crois, et il était » absorbé par cette occupation ; le fait est que » dans ce moment je voudrais en faire autant... » mon appétit devient dévorant... Montons. »

Arrivé au second étage, Bouchenot se trouve arrêté par deux commissionnaires qui descendent une commode ; l'escalier étant fort étroit, il n'y a pas moyen de passer. Le pauvre Bou-

chenot est obligé de redescendre, ce qu'il fait en murmurant :

« — Voilà un meuble qui tient toute la » place... mais aussi pourquoi fait-on des esca- » liers si étroits?... on voit bien que c'est une » vieille maison... ou nos pères avaient de bien » petits meubles, ou ils emménageaient par » la fenêtre probablement. »

Il s'arrête sur le palier du premier étage, espérant pouvoir y rester; mais le palier est petit, un commissionnaire lui crie :

« — Rangez-vous donc de là, monsieur; » vous voyez bien que nous ne pourrions pas » tourner...

» — Ah! oui, c'est vrai... il vaut mieux que je » descende... Ces hommes sont déjà embar- » rassés... et puis on peut recevoir un coup... » c'est pourtant ennuyeux de redescendre... » Allons, passez, mes braves gens... vous » devez avoir chaud! Ce meuble-là n'est pas » mince...

» — Ah! si monsieur veut payer un demi- » setier, nous accepterons volontiers! »

Bouchenot fait semblant de ne pas enten-

dre, et remonte l'escalier, qui est libre enfin. Il enjambe les marches par quatre à la fois, et il est au milieu du troisième étage lorsqu'on crie au-dessus de lui : Gare !...

Bouchenot lève les yeux : cette fois c'est un énorme buffet que deux autres commissionnaires sont en train de déménager.

« — Ah! mon Dieu! encore un meuble » énorme, » murmure Bouchenot en reculant d'une marche à mesure que l'on vient sur lui... « Mais qu'est-ce que ça signifie d'avoir des buf- » fets de cette taille?... c'est ridicule... je n'ai » jamais vu de buffet monstre comme cela... » Ma foi, tant pis, je ne redescends pas plus » bas... je me blottis dans cette encognure.

» — Prenez garde à vous, monsieur!

» — Prenez garde vous-même, je ne peux » pas faire que monter et descendre... je n'ar- » riverais jamais. »

Le buffet descend, mais il fait tomber en passant le chapeau de Bouchenot, et l'aplatit contre le mur de manière à ce qu'il ressemble à un claque.

« Décidément mon chapeau a du malheur

» aujourd'hui, » se dit Bouchenot en le ramassant, « et j'avais emporté le meilleur... ce » lui de George... Enfin, si je vais au bal, ce » sera une coiffure plus fashionable. Ah! me » voici devant la porte de ma femme sensible.. » ce n'est pas malheureux... Examinons-nous » un peu avant de sonner. »

Il rajuste son col de crinoline, redescend son gilet, remonte son pantalon, met son chapeau sous son bras et sonne; une vielle bonne vient ouvrir.

« — Bonjour, Madeleine. On déménage dans » votre maison, c'est fort incommode pour les » personnes qui viennent vous voir... Annoncez-moi à votre maîtresse... je vous prie...

» — Monsieur, ça me serait difficile; madame » est partie depuis trois jours pour Pontoise, où » elle va passer quelques semaines près d'une » nièce qui est malade.

» — Pour Pontoise!... Elle est à Pontoise!.. » s'écrie Bouchenot d'un air consterné. « Ah » mon Dieu!... c'est fait pour moi... Mais quelle » idée d'aller en hiver à Pontoise!

» — Puisque je vous dis que c'est pour voir » une de ses nièces qui est malade...

» — Oui, j'entends bien... mais sa nièce au- » rait beaucoup mieux fait de venir à Paris se » faire soigner... A Pontoise... Il y a sept lieues » de Paris à Pontoise...

» — Mais madame sera revenue le mois pro- » chain, très-sûr.

» — C'est bien... c'est fort bien... ça me fait » beaucoup de plaisir.

» — Si monsieur veut écrire à madame, je » lui ferai passer la lettre...

» — Oh! ce n'est pas la peine, j'étais venu... » pour la voir... et lui demander à déjeuner.. » sans façon...

» — Madame sera de retour le mois prochain. » Votre servante, monsieur. »

La domestique referme sa porte, et Bouche-not descend tristement l'escalier en se disant :

« Hom! la vieille mégère! elle ne m'offrirait » pas seulement un verre d'eau... Il est vrai » que je ne lui ai jamais donné ses étrennes... » ni autre chose. Avec tout cela mon appétit re- » double... et cet imbécile de concierge qui me

» laisse monter encore!... — Pourquoi ne m'a-
» vez-vous pas dit que madame Dubillon était à
» Pontoise?» crie Bouchenot d'un air courroucé en passant sa tête dans le carreau du concierge.

» — De quoi?

» — Vous êtes donc sourd?... Pourquoi me
» laissez-vous monter au troisième, et ne me
» dites-vous pas que madame Dubillon est à
» Pontoise?

» — Vous m'avez demandé si c'était ma-
» dame Dubillon qui déménageait; je vous ai
» répondu que non... Vous ne m'avez pas de-
» mandé autre chose...

» — Hum! grosse brute! » murmure Bouchenot en s'éloignant. « J'aimerais mieux pla-
» cer un chien à ma porte qu'un être comme
» celui-là!... A Paris, on n'est pas assez difficile
» pour les portiers : quand on a mis dans une
» loge un tailleur ou un savetier, on se figure
» qu'on a un bon concierge. Il faut pourtant
» que je déjeune, moi... ça ne peut pas se pas-
» ser en promenades... Je sais bien que j'ai
» encore huit sous dans ma poche... mais je
» n'aurai jamais un bifteck avec huit sous...

» Maudite canne!... qui m'a coûté si cher...
» et dont je n'ai que les morceaux... Si c'était
» une canne à sucre encore.. je pourrais les
» sucer, ça me soutiendrait... Oh!... un sou-
» venir!... la charmante Elvina... une figu-
» rante de l'Opéra... J'ai été très-bien avec
» elle... je lui ai payé assez souvent de dé-
» licieux déjeuners... quand je mangeais le
» fonds de dragées de mon père... Elle m'a fait
» des infidélités atroces; mais c'est fini, c'est
» oublié depuis long-temps... Allons chez elle;
» elle m'a plusieurs fois prié d'aller prendre
» du café avec elle... Parbleu, voilà le moment
» de profiter de son invitation. Elle demeure
» dans le haut de la rue Saint-George... c'est
» justement près d'ici. Il faut espérer qu'elle
» ne sera pas à Pontoise celle-là... Fi donc! une
» figurante de l'Opéra ne va pas à Pontoise...
» en Russie, à la bonne heure. Mais mademoi-
» selle Elvina n'a pas assez de talent pour qu'on
» nous l'enlève. »

Bouchenot traverse la rue de Navarin pour gagner la Chaussée-d'Antin. Quoiqu'il ait un grand appétit, il ne peut s'empêcher de s'ar-

rêter devant quelques nouvelles constructions de ce quartier; il admire plusieurs maisons bâties dans le goût de la renaissance, et s'écrie :

« — O charmante! délicieuse habitation!... » j'aime ces arceaux... ces fenêtres en ogi- » ves... ces entablements élégants... il me sem- » ble que je vais entrer chez François Ier... Je » me ferai faire une maison dans ce goût-là... » quand je serai retiré des affaires... en atten- » dant, tâchons de trouver à déjeuner. »

Bouchenot arrive rue Saint-George, à la demeure de sa figurante; il passe rapidement devant la portière en disant :

» — Mademoiselle Elvina! »

La portière court après lui en lui criant : » Vous ne pouvez pas monter, monsieur, ma- » demoiselle n'y est pas.

» — Elle est sortie... et il n'est pas midi... » Allons donc, vous plaisantez!... Elvina ne » se lève jamais de bonne heure...

» — Je vous dis, monsieur, que vous ne » pouvez pas monter.

» — Je vous dis, moi, qu'on me recevra

» fort bien; vous me prenez peut-être pour un » créancier!... Je sais ce que c'est, pour les » créanciers on n'est jamais visible; mais soyez » tranquille... je suis un intime, un ami du » cœur...

» — Il n'y a pas d'ami du cœur qui tienne... » j'ai ma consigne, moi... Ah! tenez, voilà » justement la femme de chambre de made- » moiselle. — Mamzelle Paulouska, v'la *z'un* » monsieur qui veut à toute force monter chez » votre maîtresse.

» — C'est moi, espiègle Paulouska, » dit Bouchenot en s'approchant de la femme de chambre. « Ah! c'est vous, monsieur Fidèle! » s'écrie la jeune fille.

Dans le cours de ses aventures galantes, le fils du confiseur ne se faisait jamais appeler Bouchenot; il trouvait le nom de son père trop bourgeois; c'était donc sons celui de Fidèle qu'il était connu de mademoiselle Elvina.

« — Ma chère amie, n'est-il pas vrai que » la consigne ne me regarde pas?

» — Mais au contraire... vous plus que tout » autre, » répond la femme de chambre; puis

elle se penche contre l'oreille du jeune homme, et lui dit en souriant d'un air malin :

« — Ma maîtresse est avec son protecteur... » et vous entendez bien que s'il rencontrait » des jeunes gens chez elle... son protecteur » ne la protégerait plus.

» — Ah! je comprends... en effet... oui... » cela tombe mal.

» — Mon Dieu! comme vous sentez bon, » monsieur Fidèle? est-ce que vous apportiez » un sachet à ma maîtresse?... si vous voulez » me le laisser, je le lui remettrai.

» — Non, ce n'est pas un sachet... d'ail- » leurs... je la verrai une autre fois.

» — Adieu, monsieur Fidèle... oh! ma maî- » tresse sera bien contrariée de ne pas avoir » pu vous recevoir.

» — Pardieu! elle ne le sera pas plus que » moi, je t'en réponds. »

Et M. Fidèle s'éloigne en se disant : « Que » le diable emporte les protecteurs... et les » protégées!... cela commence à devenir très- » désagréable... il faut absolument que je » mange... Allons, je vais m'acheter un petit

» pain... un gros petit pain même... je sais » bien que je suis libre d'aller en manger au » Palais-Royal, comme je disais ce matin à » ces messieurs... alors je croyais plaisanter... » exécutons-nous..... c'est vrai que j'em- » baume... mais en ce moment j'aimerais » mieux sentir les truffes que l'encens. »

Bouchenot est allé jusqu'à la rue Feydeau, où il y a un boulanger fashionable, car nous avons maintenant des boulangers qui vendent des pâtisseries fines, de la crème, qui ont des vins fins, des sirops, des liqueurs; incessamment on trouvera de tout chez eux, excepté du pain.

Bouchenot entre dans la boutique qui est déjà encombrée de monde; car le temps avait marché, la scène avec le petit marchand de cannes avait été longue, et il était alors une heure passée. C'est le moment où les élégants et les petites maîtresses vont manger des pâtisseries chez le boulanger en vogue. Ce qui semblerait ridicule à des gens de province ne l'est plus à Paris dès que la mode l'a consacré.

Bouchenot a retapé son chapeau le mieux

possible, ce qui n'empêche pas que la forme n'en soit bosselée en plusieurs endroits; il l'a enfoncé sur sa tête de manière à cacher ses oreilles, ce qui lui donne un faux air anglais. A l'aspect de plusieurs femmes élégantes qui mangent des gâteaux, M. Fidèle ne veut pas avoir l'air d'un affamé. Il va regarder les unes après les autres toutes les pâtisseries de la boutique, murmurant assez haut pour être entendu :

« C'est trop lourd ceci... Oh ! je n'aime pas » cela... voilà de ceux dont j'ai mangé hier... » ceci est trop sucré... »

Enfin, Bouchenot met la main sur un pain de gruau, le plus gros qu'il aperçoive, en disant : « Parbleu !... je n'ai jamais mangé de ce » gâteau, il a fort bonne mine.

» C'est un pain pour le café, » dit la femme placée dans le comptoir. Bouchenot ne fait pas semblant d'entendre, demande le prix, donne quatre sous, puis sort brusquement en emportant son pain de gruau qu'il a cassé en deux, afin de le faire entrer plus facilement dans sa poche.

« Irai-je déjeuner au Palais-Royal ou aux » Champs-Élysées? » se dit le jeune homme en se retrouvant de nouveau sur la place de la Bourse.

« Ah! ma foi, déjeunons tout de suite... » en nous promenant autour de ce superbe » monument... élevé au commerce et où tant » de gens vont se ruiner et ruinent les autres... » J'ai de très-belles pensées aujourd'hui... » C'est que mon déjeuner ne me porte pas à » la tête... On va me prendre pour un spécu- » lateur... un agioteur... Si j'achetais de la » rente à terme?... qu'est-ce que je risque?... » mais probablement on ne m'en vendrait » pas... Non, non, je ne jouerai jamais à la » Bourse!... fi donc! c'est immoral... déjeu- » nons tranquillement... et cherchons dans » ma tête où je pourrai trouver à dîner gra- » tis... »

Bouchenot a déjà mangé la moitié de son pain, lorsqu'il aperçoit à quelques pas de lui une boutique de charcutier.

« Parbleu, » se dit-il, « je suis bien bon » enfant de manger mon pain sec, lorsque

» j'ai encore quatre sous dans ma poche... Ce » n'est plus la peine d'économiser, pour ce qui » reste de la pièce de cent sous, je puis aussi » bien le dépenser. »

Il entre dans la boutique du charcutier, et s'écrie : « Donnez-moi pour quatre sous de » jambon... du meilleur ! »

Pendant qu'on sert le jeune homme, il s'adresse à une autre fille de la boutique :

« — Mademoiselle, pourriez-vous, s'il » vous plaît, me prêter un verre d'eau... je » viens de prendre de l'absinthe et cela m'a » brûlé l'estomac...

» — Très-volontiers, monsieur. »

On apporte un verre d'eau à Bouchenot, il le boit en se délectant comme s'il avalait du champagne; puis prenant son jambon, que l'on a enveloppé dans du papier, il donne ses derniers quatre sous, et se dispose à achever son déjeuner dans la boutique du charcutier, lorsqu'il voit passer dans la rue une jeune fille dont la figure ronde, fraîche, rose, la tournure dégagée et les formes rebondies, flattent singulièrement sa vue.

Aussitôt fourrant son jambon dans une poche de son habit et le reste de son pain dans l'autre, Bouchenot sort de la boutique, et s'élance sur les pas de la jeune fille dont il se sent déjà amoureux.

CHAPITRE III.

Une jeune fille et un gros chien.

La jeune fille était vêtue d'une modeste robe de toile de couleur foncée, et qui montait en guimpe, de manière à enfermer hermétiquement ce que, dans un bal ou au théâtre, certaines dames font beaucoup trop voir : car l'excès en tout est un défaut. Un petit tablier à carreaux rouges et noirs, un fichu de soie roulé au tour du cou, un bonnet bien simple, sans fleurs ni rubans, voilà quelle était la toilette de celle dont la première vue avait suffi pour troubler le cœur de Bouchenot. Mais il pensait, sans doute, qu'une femme gentille et bien faite est préférable, quoiqu'en

robe d'indienne, à une femme laide et mal bâtie qui porterait un cachemire et des diamants. La majorité sera de l'avis de Bouchenot.

La jeune fille ne marchait pas seule : à ses côtés allait et venait un énorme chien, à longs poils, à longue queue, à longues oreilles, espèce abâtardie, qui tient le milieu entre le barbet et le chien de berger, et que les amateurs emmènent à la chasse, où ils ne font pas autre chose que se crotter.

Bouchenot a bientôt rattrapé la jeune fille; il marche quelque temps derrière elle, en se disant :

« Charmante taille... des hanches bien ac-
» cusées... j'aime ça, moi; au moins l'on sait
» à qui l'on a affaire... Le pied cambré... la
» jambe un peu forte... j'aime ça aussi. Ne
» me parlez pas d'une petite jambe de chèvre,
» quelquefois la suite est bien, mais c'est fort
» rare. Cette mise... cette allure... ce doit être
» une couturière ou une plumassière, ou une
» frangère... n'importe, elle a la fraîcheur
» d'une pivoine, et je gagerais qu'elle est

» ferme comme un gland. Ce gros chien est » avec elle, à ce qu'il paraît... oui, elle l'ap- » pelle... elle se retourne pour voir s'il la suit. » Ce sera un excellent prétexte pour entrer » en conversation... charmante conquête à » faire... et qui efface toutes les Dubillon... » surtout lorsqu'elles sont à Pontoise, et qu'on » ne peut pas dîner chez elles. »

Et Bouchenot se rapproche, et se met à dire très-haut :

« Superbe chien !... beau chien de chasse !... » bel animal ! J'en ai peu vu d'aussi bien » mouchetés !... »

La jeune fille n'a pas détourné la tête ; elle continue de marcher en choisissant les pavés. Le chien semble plus sensible au compliment qu'on lui adresse ; il se rapproche de Bouchenot et tourne autour de lui, le nez au vent et remuant la queue. Le jeune homme lui fait quelques caresses, tout en pressant le pas de manière à se trouver à côté de la demoiselle au petit bonnet.

« Charmante figure !... quel teint de rose et

» quelle jolie taille! » murmure de nouveau Bouchenot.

Ce compliment reste sans réponse : on n'a pas l'air de l'avoir entendu.

« Est-ce qu'elle croirait que je parle encore » de son chien? » se dit l'étudiant en se rapprochant de la jolie fille. « Si je ne fais pas » la conquête de la demoiselle, en revanche » son chien semble avoir déjà beaucoup d'a- » mitié pour moi... il se fourre sans cesse dans » mes jambes... il va me faire tomber cet ani- » mal!...

» — Ici, Moustache! » dit la jeune fille, qui, en tournant la tête, s'est aperçue que son chien n'est plus près d'elle.

Moustache obéit un moment à la voix de sa maîtresse; mais il ne tarde pas à revenir se coller contre Bouchenot.

« Moustache, vous me paraissez une fort » bonne bête, » dit le jeune homme, et je suis » sensible à l'amitié que vous me témoignez; » mais votre maîtresse commande, et vous de- » vez obéir... Si j'avais une maîtresse comme

» cela, moi ! ah ! fichtre ! j'aurais continuelle-
» ment les yeux sur son jupon. »

La jeune fille ne sourcille pas ; seulement elle répète : « Ici, Moustache !... que je vous » voie me quitter !

» Ah ! nous ne voulons pas rire, nous ne » voulons pas répondre, » se dit Bouchenot. « Ou c'est une gaillarde qui est au fait de nos » roueries, ou c'est une jeune niaise à laquelle » on a fait peur des jeunes gens de Paris. Je » croirais plutôt qu'elle est de cette dernière » catégorie... En avant les grands moyens... » — Prenez garde, mademoiselle, vous perdez » quelque chose, » s'écrie tout-à-coup Bouchenot en se précipitant sur les pas de la jeune fille. Celle-ci s'arrête, et se retourne d'un air saisi, en balbutiant :

« — Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je perds » donc ?...

» — Ou vous allez la perdre, mademoiselle ; » je suis persuadé qu'elle va tomber.

» — Quoi donc qui va tomber ?...

» — Votre jarretière, si elle n'est pas bien

» attachée... A Paris les jarretières se perdent » très-facilement. »

La jeune fille a la bonhomie de porter ses mains à ses genoux pour s'assurer que rien n'est en danger de tomber; puis, s'apercevant que Bouchenot la regarde en riant, ses joues deviennent pourpres, ses yeux s'animent, et elle lui dit avec un air de colère :

« — Il faut que je sois bien bête pour vous » avoir écouté... C'est pour vous moquer de » moi que vous m'avez dit cela!

» — Non! c'était seulement pour savoir si » vous jarretiez dessus ou dessous le genou... » Maintenant, je vois que c'est dessus et j'en » suis enchanté, parce que ça ne gâtera pas » votre jolie jambe.

» — Ah! on m'avait bien prévenue qu'à » Paris les hommes cherchaient sans cesse à » dire des bêtises aux filles... Je n'aurais pas » seulement dû vous répondre.

» — Comment des bêtises!... parce que je » vous dis que vous avez une jolie jambe... Je » ne l'ai pas vue, mais je la juge d'après le » reste, qui est ravissant!... Quels yeux...

» quelles dents... quelle fraîcheur... O Dieu!
» si j'étais assez heureux pour avoir une maî-
» tresse comme vous, je ne la nourrirais que de
» blanc de volaille et de biscuits!...

» — Allons, monsieur, laissez-moi tran-
» quille et ne m'insultez pas... ou prenez
» garde à vous!

» — Quoi, mademoiselle, est-ce que je
» vous insulte en vous parlant de blanc de vo-
» lailles... en vous disant que je vous trouve
» adorable? Il me semble qu'il n'y a rien là-
» dedans qui puisse vous offenser.

» — Vous me dites des bêtises, et voilà
» tout; mais ça ne vous avancera à rien. Et si
» on me taquinait trop... j'ai mon chien que
» mon parrain m'a donné... et qui me défen-
» drait joliment, lui!... Oh! c'est qu'il est
» méchant quelquefois.

» — Je le crois beaucoup moins méchant
» que vous... Regardez, il vous quitte pour
» moi... Ce chien devine que je vous aime; il
» me témoigne déjà de l'attachement...

» — Ici, Moustache, ici!

» — Ah! oui, c'est étonnant comme il vous

» écoute! Il me paraît qu'il n'y a pas long-
» temps que votre parrain vous l'a donné.

» — Ça ne vous regarde pas!

» — Oh! êtes-vous méchante!... Qui croi-
» rait que cette taille de nymphe cache un
» cœur de granit!... Vous êtes couturière,
» n'est-ce pas?

» — Non, monsieur, je ne suis pas coutu-
» rière.

» — Il n'y a rien dans ma supposition qui
» doive vous fâcher : la couturière est pla-
» cée très-haut sur l'échelle des grisettes; elle
» tient le milieu entre les modistes et les cha-
» marreuses. Le pavé est glissant : si vous vou-
» liez accepter mon bras?

» — Non, monsieur, je ne veux pas de vo-
» tre bras, et je vous prie encore une fois de
» me laisser tranquille...

» — Il me semble, mademoiselle, que je
» ne vous empêche pas de suivre votre chemin.

» — Mais vous me parlez... vous me suivez,
» et ça m'ennuie. On m'a bien défendu de par-
» ler à personne dans les rues...

» — Qu'avez-vous à craindre, puisque vous

» avez un chien qui est très-méchant et qui a » l'air de vouloir entrer dans ma poche ?

» — Ici, Moustache, ici donc!...

» — Oh! c'est absolument comme si vous » le chassiez! Je crois que votre parrain ne » vous l'a pas envoyé assez jeune. »

La jeune fille se pince les lèvres d'un air de dépit, et fait ce qu'elle peut pour retenir son chien près d'elle; mais Moustache, après avoir fait quelques pas, revient toujours sur les talons de Bouchenot. Le jeune homme qui ne se tient pas pour battu, malgré l'air sévère avec lequel on accueille ses galanteries, continue de marcher sur la même ligne que la demoiselle, lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond qu'en lui faisant la moue.

« Je gage que je sais maintenant qui vous » êtes, » reprend l'étudiant au bout d'un moment : « à cette démarche noble... à cette » tournure pleine de grâces, j'aurais du le de- » viner... vous êtes culottière!... ou vous ven- » dez des allumettes infernales. »

La jeune fille se pince les lèvres et double le pas.

« Où vous faites des corsets... ou vous repri-
» sez les cachemires... mais quel que soit votre
» état, vous êtes charmante... Combien je m'es-
» timerais heureux si vous me permettiez de
» cultiver votre connaissance!... »

La jeune fille marche encore plus vite. Bouchenot est presque obligé de courir pour la suivre, mais il ne se décourage pas et continue :

« Vous allez bien vite... vous vous ferez du
» mal... Si vous vouliez vous rafraîchir... ac-
» cepter quelque chose... une bavaroise... une
» limonade?... les cafés ne sont pas ouverts
» pour le roi de Maroc ; je serais trop heureux
» si par hasard vous n'aviez pas déjeuné... cela
» peut arriver, quelquefois on sort sans avoir
» déjeuné... une côtelette et des huîtres... ça ne
» se refuse pas.

» — Monsieur, laissez-moi tranquille!... où
» je vais lâcher mon chien sur vous... à la fin !

» — Ah! ah! belle brune! nous nous fâ-
» chons... Lâchez tout ce que vous voudrez, je
» ne me fâcherai pas. Mais je vous préviens
» que le chien de votre parrain ne me fait pas
» peur... Ce brave Moustache, nous sommes

» déjà très-amis ensemble... il ne me quitte pas... »

En disant ces mots, Bouchenot venait de fourrer sa main dans sa poche droite, où il avait trouvé son morceau de jambon qui était sorti du papier. Comprenant alors la cause de l'attachement que lui témoigne le gros chien, et tout le parti qu'il peut tirer de cette circonstance, il part d'un éclat de rire en reprenant: « — Après » tout, vous voyez que c'est sans que je l'ap- » pelle que votre écuyer s'attache à mes pas; » mais puisque cela vous contrarie que je vous » parle et que je marche près de vous, je vais » aller d'un autre côté; je suis trop galant et » trop bien élevé pour rien faire qui déplaise » aux dames. Mademoiselle, j'ai l'honneur de » vous saluer.

» — Ah! c'est bien heureux! » murmure la jeune fille tout en continuant son chemin du côté de la pointe Saint-Eustache; tandis que Bouchenot, au contraire, revient vers le Palais-Royal, bien certain que le chien ne le quittera pas.

En effet, Moustache continue de marcher

sur les talons du monsieur qui a du jambon dans sa poche, et il fourre sans cesse son museau contre le pan de son habit. La jeune fille, après avoir fait quelques pas, s'est aperçue qu'elle n'a plus son chien avec elle; elle se retourne, et le voit dans les jambes du jeune homme qui s'éloigne. Elle appelle Moustache à plusieurs reprises; Moustache ne quitte pas la poche au jambon. La jeune fille est obligée de courir après Bouchenot, ce qu'elle fait tout en criant :

« Ici donc, vilain chien!... Oh! quel ennui » qu'une bête comme cela! Monsieur, renvoyez-» le donc, je vous en prie... »

Bouchenot se retourne et s'arrête en disant :

» — Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? » vous m'appelez, je crois... je suis à vos or-» dres... car, malgré votre air méchant, vous » n'en êtes pas moins fraîche comme un paquet » de violettes... Accepteriez-vous le déjeuner » que je vous ai proposé?...

» — Mais non, monsieur, ce n'est pas vous » que j'appelle, c'est mon chien que vous re-» tenez près de vous pour me contrarier.

» — Moi, je retiens votre chien!... par » exemple, mademoiselle, pour qui me prenez-» vous? Mes moyens de séduction ne se sont » jamais dirigés sur les chiens... Voyez, je fais » tout ce que je puis pour chasser le vôtre... » Allez, Moustache, allez avec cette jolie maî-» tresse.,. cette charmante maîtresse. »

Moustache jette les yeux d'un air indécis, tantôt sur le jeune homme, tantôt sur sa maîtresse. Celle-ci se remet à marcher, il fait quelques pas avec elle; mais il ne tarde pas à la quitter pour retourner flairer la poche de Bouchenot, qui, sentant le chien dans ses jambes, continue son chemin sans se retourner.

Au bout de quelques minutes, la voix de la jeune fille se fait encore entendre :

« Arrêtez, monsieur! mais arrêtez donc! » vous voyez bien que vous m'emmenez encore » mon chien. »

Bouchenot s'arrête et regarde en souriant la jeune personne qui court après lui.

» — Il me paraît, mademoiselle, que c'est » vous qui me suivez maintenant... Eh bien! » moi, je n'imiterai pas votre exemple; je vous

» réponds que je ne m'en fâcherai pas! Être » suivi par un minois si gentil... vais-je faire » des jaloux !

» — Je ne vous suis pas exprès, monsieur... » c'est cette vilaine bête qui m'y force... Ah ! » s'il ne me venait pas de mon parrain, qui » m'a dit d'en avoir bien soin, certainement je » le laisserais aller... ça me serait égal de le » perdre!...

» — Il est certain que M. Moustache vous » défend d'une singulière façon!... Et l'on dit » que le chien est l'emblème de la fidélité... » voyez quelle imposture!... C'est parmi les » hommes qu'il faut chercher des modèles de » constance!... Faites-en l'essai, mademoiselle, » si toutefois vous ne l'avez pas déjà fait.

» — Je ne veux rien essayer, monsieur; je » veux aller où j'ai affaire...

» — Si vous me permettiez de vous accom- » pagner, de cette manière je vous réponds que » Moustache ne se perdrait pas...

» — Non certainement, je ne veux pas que » vous veniez avec moi!... pour que l'on me » rencontre avec un homme; ça serait joli!...

» — Les hommes sont cependant faits pour » aller avec les femmes... Est-ce que vous » croyez que nous devons vivre chacun de no- » tre côté!... Ah! mademoiselle, vous n'avez » donc pas lu l'amour conjugal!...

» — Voyons, monsieur, laissez-moi tran- » quille et rendez-moi mon chien, ou je vais » me fâcher à la fin... C'est embêtant de me » faire aller comme ça aussi...

» — Oh! si nous employons les gros mots, » je n'en suis plus!... Embêtant!... Mademoi- » selle, voilà un terme bien dur; en vérité, » vous me faites de la peine!... Je commence » à croire que vous vendez du cirage anglais.

» — Je ne puis pas passer mon temps à » courir comme ça après vous... on me gron- » dera... et si je perds Moustache, ce sera bien » pis; hi, hi!... je veux mon chien: hi, hi!...

» — Hé bien! voilà que nous pleurons à » présent... mais, chère enfant, vous n'avez » pas raison de vous fâcher... encore une fois, » je n'emploie aucun sortilége pour retenir » votre chien.

» — Mais vous sentez une odeur de musc...

» de pommade... de je ne sais quoi ! c'est sans » doute cela qui attire Moustache.

» — Mademoiselle, je porte sur moi un sa- » chet ambré qui me vient en droite ligne de » Constantinople, mais je doute que ce soit ce » parfum qui attire votre chien... d'autant » plus que M. Moustache n'est pas un chien » Turc. Au reste, si vous voulez, pour qu'il » ne revienne plus à moi, je vais le battre... » je vais lui donner un grand coup de pied » dans le dessous de la queue.

» — Non, non... ne le battez pas... Ah! » j'ai un cordon dans ma poche... je vais le » passer à son cou et l'emmener attaché... ah! » j'aurais bien dû penser à cela plus tôt.

» — Attachez-le... mais ne l'étranglez pas... » votre parrain vous en voudrait encore plus... » Avec de si jolis yeux... cette taille... cette » poitrine... cette jambe... ne pas vouloir » causer... Est-ce que vous avez un amoureux » jaloux ?... »

La jeune fille ne répond pas ; elle vient d'attacher son chien avec un petit cordon, elle le tire et l'entraîne avec elle en courant,

ce qui ne semble pas causer un grand plaisir à Moustache, puis elle tourne dans la première rue qui se présente, afin qu'il n'aperçoive plus celui pour lequel il montre une si grande prédilection.

Bouchenot a suivi la jeune fille des yeux lorsqu'elle détourne la rue ; il se dit : « La » suivrai-je? Elle est assez gentille... mais » elle m'a l'air passablement bête... elle serait » capable de se mettre encore à pleurer... » Oh ! ma foi, laissons-la... il ne manque » pas de jolies femmes à Paris, et qui ne sont » pas toutes si farouches... Si celle-là avait » accepté à déjeuner, pourtant, comment diable » m'en serais-je tiré?... Mais j'étais bien » sûr qu'elle n'accepterait pas... Cherchons » une promenade ou une rue solitaire pour » achever mon déjeuner, ensuite j'aviserai » aux moyens de trouver à dîner, ce qui vaudra mieux en ce moment que de courir après » une jeune fille. »

Bouchenot se remet en marche. Il n'a pas fait trois cents pas, qu'il sent quelque chose se frotter contre ses jambes ; il regarde... c'était

Moustache qui avait cassé le cordon avec lequel on le tenait en laisse, et était revenu prendre sa place contre la poche dans laquelle était le jambon.

CHAPITRE IV.

Les cure-dents et les chaînes de sûreté.

« Parbleu ! voilà un chien bien entêté ! » dit Bouchenot en s'arrêtant; « il me paraît qu'il » a cassé le faible cordon avec lequel on vou- » lait le retenir... Tu aimes donc bien le jam- » bon, Moustache? Je croirais aussi que ta » maîtresse ne te donne pas trop à manger, » car tu fais des bassesses pour bien peu de » chose. Le chien derrière moi... la jeune fille » ne doit pas être loin... mais je ne la vois » plus; pauvre petite, je ne veux pourtant » pas lui dérober son chien... voyons, tâchons » de la retrouver. Ah! Moustache, si je fais » la connaissance de cette jeune personne,

» certainement c'est bien à toi que je le de-
« vrai. »

Bouchenot retourne sur ses pas, il n'aperçoit point la jeune fille ; il prend la rue qu'elle a prise, double le pas, regarde de tous côtés et s'adresse au chien en lui disant : « Où est cette maîtresse ? »

Pour toute réponse, Moustache met ses deux pattes de devant sur le pan de l'habit de Bouchenot, en fourrant son museau contre la poche.

Après une demi-heure de recherches inutiles, Bouchenot se dit : « J'ai fait ce que j'ai » pu pour retrouver la maîtresse de Moustache... s'il me reste, ce n'est certainement pas » ma faute. Ma foi, je le garderai... Je t'adopte, » inconstant animal, jusqu'à ce que tu me » quittes pour une poche mieux fournie... Si » tu appartenais à quelque riche amateur, de- » main je lirais avec soin les affiches qui pro- » mettraient une récompense honnête... voilà » même un genre d'industrie auquel je n'avais » pas encore songé ; mais je doute que ta maî- » tresse te fasse afficher, quoique tu lui viennes

» de son parrain, et d'ailleurs si je la retrouve,
» je suis trop galant pour ne pas te rendre
» gratis. En attendant, comme je ne veux pas
» que tu m'aies suivi pour rien, je vais parta-
» ger avec toi cette friandise, cause de ton
» inconduite... et comme ma poche en con-
» servera long-temps le goût, je suis certain
» que tu ne me quitteras pas ensuite comme
» ta maîtresse. »

Le jeune homme entre dans une allée; là il sort de sa poche le jambon que les coups de tête de Moustache avaient singulièrement endommagé ; il en donne quelques bribes au chien, en y joignant un peu de pain, et Moustache fait disparaître tout cela avec une étonnante vélocité. De son côté, Bouchenot termine son déjeuner dans l'allée, où il a l'air de s'être arrêté pour tout autre chose ; ce repas achevé, il se remet en course avec son nouveau compagnon, en lui disant :

« — Allons, Moustache, suivez votre nou-
» veau maître!... Si vous faites mine de me
» quitter, j'ai là, dans la poche que vous ne
» flairez pas, deux morceaux de canne dont

» je me servirai pour vous corriger, car je n'ai » pas perdu l'espérance de vous rendre un » jour à votre maîtresse... Et qui sait si ce » chien ne me conduira pas au bonheur, à » la fortune... aux honneurs !... Tout est ri- » cochet dans la vie ! les plus grands événe- » ments ont eu souvent pour cause des aven- » tures plus futiles que l'obstination de ce » chien... Ah ! Moustache, si je te dois un jour » une position heureuse, sois tranquille, je » ne t'oublierai pas.

» — Monsieur veut-il des cure-dents?... » achetez-moi des cure-dents, monsieur. »

C'est une petite fille qui marche à côté de Bouchenot, et lui présente toute sa boutique qui est dans une corbeille. Il repousse la corbeille en lui disant :

« — Je n'ai pas besoin de cure-dents, ma » petite, ce serait du luxe!...

» — Etrennez-moi, monsieur... à un sou » le paquet...

» — Quand même ce serait à un liard, je » ne t'étrennerais pas. D'ailleurs je porte mal- » heur...

» — Oh! si, monsieur, vous me porterez » bonheur à moi...

» — Je te répète qu'il m'est impossible de » t'étrenner.

» — Prenez-en un paquet, monsieur...

» — Mais laisse moi donc avec tes cure-» dents. »

Bouchenot repoussait la corbeille que la petite fille s'obstinait à lui présenter toujours. Monsieur Moustache, témoin de cette manœuvre, et croyant qu'il y a aussi des comestibles dans la boutique que porte l'enfant, saute tout d'un coup sur la corbeille, et avec ses deux pattes de devant jette à terre toute la marchandise qu'elle renfermait; puis, pendant que la petite crie et ramasse ses cure-dents, il happe avec ses dents la corbeille qui est restée à terre, et se met à courir comme si on l'avait éreinté de coups.

Bouchenot ne peut s'empêcher de rire en voyant le chien fuir avec la corbeille dans sa gueule; il aide l'enfant à ramasser ses cure-dents, et lui dit :

« — Tu vois ce que c'est que de harceler

» les gens; cela a mis mon chien de mauvaise » humeur... Il n'aime pas les cure-dents.

» — Mais, monsieur, appelez-le donc pour » qu'il me rende ma corbeille.

» — C'est un animal fort mal élevé... il » n'écoute jamais la voix de son maître... » Moustache!... Moustache!... Tu vois qu'il » court toujours. Console-toi. Ta corbeille » valait bien deux sous : quand je repasserai » par ici je t'en donnerai trente. Aujourd'hui » je n'ai pas de monnaie. »

En disant cela, Bouchenot poursuit son chemin, persuadé que cette fois il a aussi perdu le chien. Mais, contre son attente, après avoir marché quelque temps, il entend trotter derrière lui : c'était Moustache qui tenait toujours la corbeille dans ses dents.

« Voilà un singulier animal!... » dit Bouchenot. « Ah! tu voles les corbeilles... Le » parrain de ta maîtresse t'a donné une édu- » cation bien vicieuse, à ce qu'il me semble... » De quoi ai-je l'air, moi, maintenant?... » d'un aveugle dont le chien est dressé à rece- » voir la recette... N'importe, tâche de faire

» une recette, Moustache, et je ferai faire ton
» buste, comme celui du chien de Montargis...
» Ah! me voilà devant la maison de M. Lom-
» bard, cet homme d'affaires qui m'a aidé à
» vendre tout ce que m'avait laissé mon père.
» Il est à son aise le gaillard, et il m'a plu-
» sieurs fois engagé à aller lui demander à dî-
» ner... Il est vrai que quand j'y suis allé dans
» cette intention, il était toujours sorti; mais
» cette fois je ne le manquerai pas, car je l'a-
» perçois qui rentre chez lui. »

Bouchenot court au-devant d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, tournure assez commune, figure longue, maigre, nez en bec de corbin, et portant des besicles derrière lesquelles on aperçoit des yeux qui semblent de verre.

« — Ah! bonjour, papa Lombard!... » dit Bouchenot en allant frapper sur l'épaule de ce monsieur, qui le regarde d'un air équivoque, puis fait semblant d'être content, et répond :

« — Tiens! c'est l'ami Bouchenot!..... En-
» chanté de vous voir... Comment vous por-
» tez-vous, mon cher ami?... Je pensais à

» vous ce matin; je me disais : il y a bien » long-temps que je n'ai vu ce cher Bouche- » not.

» — Parbleu! monsieur Lombard, quand » je viens chez vous, on me dit toujours que « vous êtes sorti...

» — Ah! je sors beaucoup; j'ai tant d'af- » faires! Et vous?

» — Moi, je n'en ai pas du tout, malheu- » reusement!... Vous devriez bien m'en pro- » curer... Vous m'aviez dit, monsieur Lom- » bard, que vous penseriez à moi...

» — Sans doute... je ne demanderais pas » mieux... Je sais que vous avez des talents, » de l'activité...

» Oh! pour de l'activité, vous devez vous » rappeler que je n'ai pas été long-temps à » manger ce que mon père m'avait laissé!...

» — Enfin, vous savez votre Code... vous » sauriez plaider; mais c'est que vous n'avez » pas encore été reçu avocat!

» — Qu'est-ce que ça fait, monsieur Lom- » bard? il y en a tant qui sont avocats et qui » ne plaident pas.

» — Vous n'êtes pas connu, voilà le mal-
» heur...

» — Parbleu! si j'étais connu, ce serait
» peut-être encore plus malheureux.

» — C'est égal, je vous trouverai de l'occu-
» pation; comptez sur moi, mon ami. En at-
» tendant, il faudra venir un de ces jours me
» demander à dîner. Au revoir, mon cher
» Bouchenot.

» — Eh! mais dites donc, papa Lombard, »
s'écrie Bouchenot en se pendant au bras du monsieur, qui allait entrer dans sa maison, « ça me va, pas plus tard qu'aujourd'hui; je » viens dîner avec vous sans façons... ou avec » des façons, ce sera comme vous voudrez : » moi je m'accommode de tout. »

Le monsieur ne répond pas, son nez s'allonge un peu plus et semble vouloir s'introduire dans sa bouche, puis tout d'un coup il s'écrie, en regardant Moustache :

« — Ah! voilà un drôle de chien!... il est » fort plaisant avec cette corbeille dans sa » gueule... Est-ce à vous ce chien?

» — Oui, c'est à moi... momentanément;

» il m'a été confié... Je vous disais donc, papa » Lombard, que...

» — Pourquoi tient-il cette corbeille dans » ses dents?...

» — C'est un tour qu'il s'est appris lui-» même; c'est un chien savant... Est-ce que » vous voulez me l'acheter?

» — Moi! oh! je déteste les animaux!...

» — Ainsi, c'est convenu, papa Lombard, » nous dînons ensemble...

» — Oui, mon ami, un de ces jours, venez » me trouver... entre quatre et cinq...

» Ce n'est pas un de ces jours, c'est aujour-» d'hui que je viens dîner avec vous.

» — Aujourd'hui, mon ami, ah! pardon! » je n'avais pas bien entendu! Aujourd'hui, » c'est impossible; je dîne en ville...

» — Vous dînez en ville? mais vous rentriez » chez vous?

» — Je rentre pour m'habiller, puis, je vais » ressortir; on m'attend... Au revoir, mon » cher Bouchenot; à une autre fois... entre » quatre et cinq... »

M. Lombard est rentré dans sa demeure

après avoir secoué fortement la main de Bouchenot, et celui-ci s'éloigne en se disant :

« Encore une espérance trompée!... Hum! » vilain ladre!... tu me secoues la main comme » un prunier, et tu n'as pas la moindre amitié » pour moi!... Tu m'as aidé à me ruiner en » m'achetant à vil prix ce que mon père m'a- » vait laissé, et maintenant que tu ne peux » plus me gruger, tu me refuses à dîner!... car » je vois bien que tes invitations ne sont que » des attrapes. Oh ! les hommes... ce n'est pas » le Pérou que leur connaissance!... les » femmes, à la bonne heure!... Si on se ruine » avec elles, au moins on y a trouvé du plaisir. » Viens, Moustache... viens ; laissons là cet » égoïste!... Je suis bien fâché que tu ne lui » aies pas pris quelque chose, à lui, ou au » moins que tu ne lui aies pas mordu les » mollets... mais je crois qu'il n'en a pas. » Dirigeons nos pas vers une demeure plus » hospitalière, si toutefois il y en a pour les » gens qui n'ont pas le sou; car, en général, » c'est toujours à ceux qui n'ont besoin de rien » que l'on offre quelque chose... Dieu! comme

» j'ai de belles pensées !... comme l'adversité » ouvre l'esprit !... Je devrais écrire des *maxi-* » *mes*. »

Bouchenot s'est remis en marche, mais son pas n'est plus aussi léger; sa tournure n'a plus cette vivacité, cette assurance qu'il possédait en quittant ses deux amis : c'est que la journée s'avance, et qu'elle n'a pas été heureuse pour celui qui voyait tout en rose lorsqu'il avait encore cinq francs dans sa poche et de douces espérances en perspective ; ensuite, c'est que l'appétit se faisait sentir de nouveau... le déjeuner était déjà loin. La digestion se fait vite lorsqu'on marche continuellement ; et depuis le matin, le pauvre garçon prenait de l'exercice. On a beau avoir de la gaieté dans l'esprit et de la philosophie dans le caractère, les coups du sort aigrissent l'humeur, les injustices froissent le cœur, et la vue d'une foule de gens indifférents à nos peines ou prêts à nous refuser leur service n'est pas faite pour adoucir nos chagrins. En général, la solitude, la campagne, voilà ce qui convient le mieux dans ces moments où le sort semble se plaire à nous acca-

bler; car c'est quelque chose encore que de pouvoir froncer le sourcil et faire la moue en liberté, sans qu'une foule d'importuns, qui ne feraient rien pour vous obliger, viennent vous demander : « Qu'est-ce que vous avez? »

« Allons ! secouons ces idées noires qui vien-
» nent m'assaillir, » se dit Bouchenot au bout de quelque temps. « Je n'ai pas un sou !...
» Parbleu ! ce n'est pas la première fois que
» je me trouve dans cette position, je m'en
» tirerai !... ou j'y resterai; qu'importe, pourvu
» que je trouve à dîner... voilà le point es-
» sentiel maintenant... Madame Dubillon,
» la céleste Elvina et le vieux coquin de Lom-
» bard m'ont fait faux bond. Mais il me reste
» la famille Monflacon !... Oh ! respectable fa-
» mille Monflacon !... c'est vers vous mainte-
» nant que se tournent toutes mes espérances...
» Braves bourgeois du Marais, je vous vénère,
» je vous respecte. Vous ne mangez pas de
» dinde aux truffes ! mais votre pot-au-feu et
» vos lentilles me seront cent fois plus salu-
» taires. Les Monflacon sont terriblement
» bêtes, c'est vrai. Le papa ne voit que par sa

» femme, madame ne voit que par son fils,
» et ce fils est un petit bonhomme de six ans,
» fort maussade, fort laid et fort méchant, qui
» crachait sur mon pantalon, et me jetait ses
» quilles dans les jambes, toutes les fois que
» j'allais voir ses chers parents. C'est égal, au-
» jourd'hui, je le trouverai charmant, aima-
» ble, espiègle, je jouerai aux quilles avec
» lui, et l'on m'invitera à dîner. Dirigeons-
» nous du côté de la rue des Francs-Bour-
» geois ; c'est loin... mais j'ai de bonnes jam-
» bes... A la rigueur, je pourrais me mettre à
» cheval sur Moustache... mais à Paris on s'é-
» tonne de si peu de chose, que tous les gamins
» seraient capables de courir après moi. Conten-
» tons-nous de me faire suivre par mon écuyer.»

Bouchenot double le pas. La perspective d'un dîner a donné à sa démarche cette assurance, cette vivacité qu'elle avait perdue. Il est enchanté de s'être rappelé la famille Monflacon, chez laquelle on lui a toujours fait mille politesses, et où il a dîné plusieurs fois, parce qu'avant d'avoir entièremont mangé le fonds de boutique de son père, il avait porté

quelques boîtes de dragées au petit Monflacon.

En passant sur les boulevards qu'il a dû prendre pour aller au Marais, Bouchenot est arrêté de nouveau par un petit monsieur en casquette qui lui crie :

« — Monsieur, achetez-moi une chaîne » superbe... la sûreté des montres... Voyez, » monsieur, belle chaîne... Tout ce qu'il y a » de plus beau... en or, en acier... trois francs » dix sous !...

» — Laisse-moi tranquille avec tes chaînes ! » s'écrie Bouchenot en repoussant avec humeur la marchandise qu'on lui présente. « Est-ce que » tous les brocanteurs de Paris se sont donné » le mot aujourd'hui pour être après moi ?.. » Je me souviens de la canne de ce matin !... » Elle a commencé la série de mes infor- » tunes.

» — Voyez, monsieur, une belle chaîne, » bien solide; avec ça on ne vous volera pas » votre montre.

» — Je n'ai pas de montre... je ne crains pas » que l'on me la vole.

» — Eh bien! monsieur, vous y pendrez » votre lorgnon.

» — Je n'ai pas de lorgnon.

» — Vous la mettrez sur votre gilet, monsieur ... C'est le dernier genre...

» — Ah! si tu ne me laisses pas tranquille, » je vais lâcher mon chien sur toi!... »

Et Bouchenot repoussait encore le marchand de chaînes de sûreté, qui s'obstinait à lui présenter sa marchandise. En ce moment Moustache, qui depuis quelques instants tournait et retournait autour de son nouveau maître, lâche tout d'un coup la corbeille qu'il tenait encore à ses dents, puis se met à sauter sur le marchand en donnant un grand coup de tête à travers toutes les chaînes de sûreté.

Bouchenot part d'un éclat de rire, et le marchand effrayé bat en retraite, en disant des injures au maître et au chien.

« — Bravo, Moustache! bravo, mon brave » compagnon! » dit Bouchenot en poursuivant sa route. « Tu me débarrasses prompte» ment des importuns... Peste! tu es un gail» lard qui ne souffre pas que l'on me barre le

» passage... C'est bien, je suis content de toi;
» avec un chien comme cela je traverserais la
» forêt de Bondy sans sourciller. »

Moustache semble flatté des éloges qu'on lui adresse, car il court en avant, puis revient le museau en l'air et en remuant la queue, regarde Bouchenot et se place devant lui. « Ce qui me » fait surtout plaisir, » dit le jeune homme en regardant le chien, « c'est que dans cette nou-
» velle affaire tu as abandonné la corbeille aux
» cure-dents... Tu as fort bien fait, Moustache,
» cette corbeille te donnait l'air d'un chien
» d'aveugle, et quoique ce soient des animaux
» fort estimables, cela me mettait, moi, dans
» une fausse position. Ah ça, mais... c'est sin-
» gulier... en perdant la corbeille, il me sem-
» ble qu'il a pris autre chose... Qu'est-ce qui
» brille donc comme cela à son cou?... Mous-
» tache!... ici.. ici tout de suite!

Le chien s'arrête, et Bouchenot s'aperçoit alors que le valeureux Moustache a autour du cou une des chaînes de sûreté que le marchand tenait à sa main. En se jetant à travers la marchandise, le chien avait passé sa tête au milieu

d'une des chaînes, qu'il avait détachée des autres, et en se sauvant pour éviter le chien, le petit homme à la casquette ne s'était point aperçu qu'il avait une chaîne de moins.

» — Oh! voilà qui vaut beaucoup mieux » que la corbeille! » dit Bouchenot en riant; « ma foi, je ne courrai pas après le marchand » pour lui rendre sa chaîne... Moustache l'a » bien gagnée, et après tout si cet homme m'a- » vait laissé passer mon chemin comme je l'en » priais, il n'aurait pas perdu sa marchandise. » Allons, Moustache, te voilà avec un collier » superbe... c'est le cas de te présenter à la » famille Monflacon. »

Bouchenot se remet en route, et le chien trotte à ses côtés en secouant à son cou la chaîne de sûreté.

CHAPITRE V.

La famille Monflacon et les Paillasses.

M. Mónflacon avait cinquante ans; il s'était marié tard à une demoiselle qui était en retard aussi; ils n'avaient eu un enfant qu'après six ans de ménage, et lorsque l'âge de madame Monflacon commençait à lui ôter l'espérance de devenir mère; de là cette faiblesse que les parents montraient pour ce rejeton que la nature leur avait aussi tardivemeet accordé. L'enfant était fort laid, et ils le trouvaient beau comme un amour. Tout cela est fort naturel et fort excusable; un enfant doit toujours être beau pour ses parents, qui le voient autant avec leur cœur qu'avec leurs yeux. Mais le petit Stanislas Monflacon était méchant, hargneux et

sournois; et au lieu de s'occuper à le rendre meilleur, on lui pardonnait ses défauts, dans lesquels on s'efforçait de trouver des qualités : ici l'amour paternel allait évidemment trop loin.

Bouchenot est arrivé rue des Francs-Bourgeois à la nuit tombante; mais quoique habitants du Marais, les époux Monflacon ne dînaient point de bonne heure. Le petit Stanislas ayant l'habitude de faire deux ou trois déjeuners, qu'il prolongeait à sa fantaisie, il s'ensuivait que lorsque l'heure du dîner arrivait, l'enfant n'avait pas faim, on retardait l'instant des repas pour attendre que le petit Monflacon eût de l'appétit.

Bouchenot est entré, il monte l'escalier suivi de Moustache dont le collier brille et jette un éclat qui fait mal aux yeux.

C'est M. Monflacon lui-même qui ouvre au jeune homme; en l'apercevant il pousse une exclamatiou de joie.

» Eh! c'est l'ami Bouchenot!...

» — Moi-même, mon cher monsieur Mon-
» flacon.

» — Il y a un siècle que nous ne vous avons » vu !...

» — C'est vrai, il y a bien longtemps... mais » à Paris, vous savez, on a tant d'affaires... Et » comment se porte madame?...

» — Entrez donc, vous allez la voir...

» — Et monsieur votre fils?

» — Il est là... qui joue près de sa mère. » Oh! vous allez voir comme il est grandi... » c'est un homme maintenant. »

Bouchenot passe dans un petit salon, où madame Monflacon, femme de quarante et quelques années, qui n'avait jamais été jolie, mais qui avait toujours été bête, était assise dans un fauteuil, tenant dans ses mains des cartes que monsieur son fils prenait plaisir à jeter à terre lorsque sa maman les avait toutes ramassées, et que la maman avait la constance de toujours ramasser quand son fils les avait jetées sur le parquet.

Le petit Stanislas était alors à quatre pattes dans la chambre, les joues barbouillées de raisiné, et mâchant encore les restes d'une tartine dont les débris étaient épars à ses côtés.

» C'est notre ami Bouchenot, que nous n'a-
» vions pas vu depuis long-temps, » dit M. Mon-
» flacon en ouvrant la porte du salon.

Bouchenot fait de profondes salutations à madame, puis en homme qui sait son monde, il se tourne vers le petit Stanislas, et s'écrie :

» — Ah! Dieu, le joli enfant! le beau gar-
» çon!... Est-il grandi!... Oh!... c'est incom-
» préhensible comme il est grandi! c'est un
» homme... et quelle force!... Il est superbe!...

» — N'est-ce pas qu'il est bien renforci? dit madame Monflacon en faisant sa bouche en entonnoir, ce qui était sa manière de sourire lorsqu'on faisait des compliments à son fils.

» — C'est-à-dire qu'il est... je ne sais pas
» l'âge qu'il a, mais on lui donnerait dix ans.

» — Il n'en a que six et demi dans trois
» mois, » dit le papa en faisant jabot; mais le
» fait est que c'est un gaillard. » Ah çà, mon
» cher Bouchenot, vous allez dîner avec nous...
» j'espère...

» — Ah! vous êtes bien bon... je ne venais
» pas pour cela... je croyais que vous aviez
» dîné.

« — Nous, nous dînons fort tard, et puis » Stanislas a mangé du pain et du raisiné il n'y » a pas long-temps, et nous aimons mieux at- » tendre qu'il ait faim.

» — Eh bien! je dînerai avec vous alors... » mais point de façons, je vous en prie!... » Ah! je ne reviens pas de votre fils... il est » superbe.

» — Ma chère amie, va donc dire à ta » bonne de nous faire une petite friandise pour » le dessert... »

C'était le nouveau compliment que Bouchenot venait d'adresser à l'enfant qui lui valait ce plat de dessert; connaissant la manière qu'il fallait employer pour que l'on soignât le dîner, Bouchenot allait trouver de nouvelles beautés à M. Stanislas, lorsque tout-à-coup l'enfant se relève vivement en poussant un cri.

C'était Moustache qui, après s'être arrêté quelques instants dans l'antichambre, venait d'entrer dans le salon, et s'était placé subitement devant Bouchenot.

Le père et la mère ont pâli; ils regardent leur fils pour tâcher de connaître la cause de

son effroi ; mais l'enfant leur montre le chien en murmurant :

« — Ah ! ce toutou... ce gros toutou !

» Vous avez un chien ? » dit madame Monflacon d'un air indécis.

« — Est-ce que cet animal est à vous ? » dit le papa en cherchant à lire dans les yeux de son fils.

Mais avant que Bouchenot ait répondu, le petit garçon s'était déjà rapproché de Moustache, et lui donnait de petites tapes sur le dos en disant : « Il est beau, le toutou !... Ah ! j'en » voudrais un comme ça, moi, je jouerais » bien avec lui. »

Monsieur et madame Monflacon reprennent leur air aimable, en voyant que le chien plaît à leur fils.

« — Oui, c'est un chien que j'ai depuis peu » de temps, » dit Bouchenot ; « c'est un ca- » deau que l'on m'a fait... Oh ! il est très-doux » quand on ne me taquine pas ; mais si l'on » m'attaquait, il prendrait bien vite ma dé- » fense.

» — Il est très-beau ce chien ! dit madame

Monflacon en voyant son fils jouer avec Moustache. « Il a une bien belle tête.

» — C'est, je crois, un chien de Terre-» Neuve? » dit M. Monflacon en caressant aussi Moustache.

« — Non... non... Oh! il n'est pas d'une » aussi illustre famille... mais il n'est pas mal... » et puis il a des qualités : il emporte... c'est-» à-dire il rapporte parfaitement.

» — Vous lui avez mis un collier bien élé-» gant!... Diable!... une chaîne en or...

» — Oh! en or... vous entendez bien que » cela n'en a que le brillant!

» — C'est égal, c'est fort joli, fort distin-» gué. Comment nommez-vous votre chien?

» — Moustache.

» — Viens ici, Moustache! Oh! qu'il a l'air » bon enfant, Moustache! »

Bouchenot, qui s'aperçoit que l'on oublie le dîner, s'empresse de changer la conversation en s'écriant :

« — Je ne me lasse pas de regarder votre » fils... les beaux yeux... quelle malice dans » ce regard... il ressemble beaucoup à sa

» mère... et pourtant, il a tous les traits de » son père !

» — Oui, je crois qu'il nous ressemblera, » répond madame Monflacon en faisant encore sa bouche en entonnoir.

« — Eh bien, ma bonne amie, pense donc » à ce dîner, » dit M. Monflacon. « Ah! fais- » nous faire des beignets.. Bouchenot doit les » aimer, et Stanislas en est fou.

» — Moi, j'aime tout ! mais pas de façons, » je vous prie... Ah! petit Stanislas, tu feras » bien des passions, je te le prédis... »

Madame Monflacon a quitté le salon pour aller donner des ordres à sa domestique. Bouchenot va s'asseoir devant le feu, se disant en lui-même : « Cela va bien. Je vais enfin faire » un bon repas, ça ne peut plus me manquer. » Moustache a plu au jeune Monflacon : c'est » fort heureux ; sans cela je ne sais pas trop si » l'on m'aurait gardé à dîner. »

M. Monflacon, qui voit son fils fort en train de jouer avec Moustache, va s'asseoir à côté de Bouchenot, et lui frappe amicalement sur le genou, en lui disant :

TAYLOR INST. OXFORD

« — Mon ami, j'ai de grands projets pour » l'éducation de mon fils, pour son avenir.

» — Ah! vous avez de grands projets?

» — Oui, je veux faire de Stanislas un grand » homme.

» — Au fait... si ça ne dépend que de vous...

» — Mon fils a tout ce qu'il faut pour faire » un génie.

» — J'en suis déjà persuadé.

» — Il a toutes les bosses qui annoncent » l'esprit, la facilité, le jugement, la sagacité...

» — Diable!...

» — Je l'ai fait tâter par un phrénologue » très-savant dans cette science... il a été en » admiration devant les bosses de mon fils.

» — Vraiment!

» — Il lui en a trouvé une monstrueuse » pour l'intelligence; la tête de cet enfant est » couverte de montagnes!... »

Un cri aigu poussé par le petit Stanislas interrompt la conversation.

« — Est-ce que l'enfant se serait fait une » nouvelle bosse! » se dit Bouchenot en se re-

tournant; mais le cri du petit garçon venait d'une autre cause.

Pendant que son père causait avec Bouchenot, le jeune Monflacon n'avait pas cessé d'agacer le chien; Moustache, qui semblait fort patient avec les enfants, endurait sans murmurer les caresses parfois un peu brutales du petit garçon. Mais M. Stanislas ayant voulu s'emparer de la chaîne brillante qui entourait le cou du chien, celui-ci s'était fâché. Des grognements sourds avaient averti l'enfant qu'on ne lui cèderait pas l'objet qu'il voulait avoir; mais, au lieu de laisser Moustache en repos, le jeune Monflacon s'était pendu après la chaîne en la tirant de toutes ses forces; alors le chien, sautant sur lui, avait happé son pantalon, et avec un de ses crocs égratigné le derrière du petit bonhomme.

Aux cris de son fils, M. Monflacon s'est levé, et madame est accourue l'air effaré, le regard inquiet.

« Qu'y a-t-il? » demande la maman, « qu'est-» il donc arrivé à ce cher bijou?

» — Qu'as-tu, mon fils? » dit M. Monflacon

en courant au petit garçon ; celui-ci crie comme un damné en montrant à ses parents son postérieur et son pantalon déchiré.

« — Il s'est laissé tomber, et il aura déchiré » son pantalon ! » dit vivement Bouchenot, qui craint que la scène ne tourne mal.

» — Non, non... c'est son chien !... son » méchant chien qui m'a mordu là !... Hi, hi, » hi !... » s'écrie le petit garçon en pleurant encore plus fort.

« — Ah ! mon Dieu ! serait-il possible ! » dit madame Monflacon en prenant son fils dans ses bras ; « ce méchant chien t'a fait du mal !... » oh ! mais c'est affreux ! c'est une horreur... » pauvre cher ami... je crois que sa petite » fesse est endommagée !... »

M. Monflacon court examiner la partie blessée, et fronçant le sourcil, il se tourne vers Bouchenot en lui disant :

« — Monsieur, je trouve bien extraordi- » naire que vous ameniez chez moi un animal » qui se porte à de tels excès sur mon enfant.

» — Eh mon Dieu ! mon cher monsieur » Monflacon, » dit Bouchenot, « vous faites

» là une grande affaire de fort peu de chose; » votre petit garçon aura trop taquiné Mous- » tache... qui s'est un peu fâché... voilà tout !... » mais quand on laisse ce chien tranquille, il » ne dit rien à personne. »

Comme l'enfant continue de pleurer, on n'écoute pas Bouchenot.

« — Il faut aller chercher quelque chose » chez le pharmacien, » dit madame Mon- flacon; « il faut soulager cet enfant... Après » ce qui vient de se passer, certainement je » ne songe plus à dîner...

» — Oh ! ni moi non plus, » dit M. Mon- flacon en se pinçant les lèvres avec une inten- tion marquée; « quand mon fils pleure, je se- » rais un tigre si je pensais à dîner... je vais » envoyer chez le pharmacien.

» — Mais vous voyez bien que votre fils n'a » rien, » reprend Bouchenot, qui voudrait ré- parer la sottise de son chien. « Allons, Mous- » tache, allons vite, demandez pardon au » petit garçon... Sautez pour ce joli Stanis- » las !... »

Et Bouchenot levant plusieurs fois la main

en l'air en regardant Moustache, veut lui faire faire quelque gentillesse, persuadé que s'il parvient à faire rire l'enfant, l'accident de la culotte sera vite oublié. Malheureusement le chien prend mal les gestes de son maître ; ennuyé peut-être d'avoir été long-temps taquiné, étourdi par les cris, les plaintes qu'il entend autour de lui, et se figurant que Bouchenot l'excite à le défendre, Moustache s'élance sur madame Monflacon, et pose ses pattes de devant sur cet endroit que les nourrices ne craignent point de montrer en public, mais que la mère du petit Stanislas cachait avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'avait rien à faire voir.

En sentant les pattes de Moustache sur son sein, madame Monflacon pousse des cris horribles, et semble prête à se trouver mal. Le petit Stanislas beugle de plus belle, et M. Monflacon court prendre les pincettes et en donne de grands coups sur le dos de Moustache, en s'écriant :

« — C'est épouvantable !... quelle indé-
» cence !... Retenez donc votre chien, mon-

» sieur... il met ses pattes où jamais personne » n'a osé porter la main!...

» — Si vous le battez ainsi, il va faire bien » d'autres sottises!...

» — Quelle horreur!... un animal prendre » le sein de mon épouse!...

» — Il n'a rien pris du tout, monsieur, j'en » suis persuadé. »

Cependant, pour se soustraire aux coups de pincettes, Moustache se sauve sur un sofa, de là il saute sur un guéridon, faisant tomber les tasses et la théière d'un assez joli cabaret de porcelaine dont les époux Monflacon ne se servaient que le premier jour de l'an; puis sautant de nouveau à terre, Moustache va prendre avec ses dents un gros polichinelle que l'on avait donné la veille au petit Stanislas, et auquel l'enfant n'avait encore cassé que le nez et un bras.

» — Mon *porrichinel!* » crie le petit garçon en devenant pourpre de colère et faisant des grimaces horribles; « il m'emporte mon *porri-* » *chinel!*...

» — Viens, mon fils, tu en auras trois de-

» main. Sauvons-nous, » dit la maman; « si » monsieur reste un instant de plus ici avec » son chien, moi je déclare que je déserte la » maison. »

En achevant ces paroles, madame Monflacon quitte le salon et emporte son fils. Quant à M. Monflacon, après s'être armé de la pelle et de la pincette, il se pose majestueusement devant Bouchenot et lui dit :

« — Vous avez entendu mon épouse, mon- » sieur, j'espère que vous ne la forcerez pas à » déserter son domicile. Quand on a un si mé- » chant animal, on ne se présente pas chez » des personnes qui ont des enfants. Je vous sou- » haite le bonsoir, monsieur.

» — Eh, mon Dieu, monsieur, quand on a » un enfant si laid, si méchant, et si mal élevé » que le vôtre, on doit nécessairement se » brouiller avec toutes ses connaisances. Bon- » jour, bonsoir, bonne nuit! »

Et Bouchenot s'éloigne brusquement, laissant M. Monflacon tout stupéfait de ce qu'on a osé dire de son fils.

« — Allons, sacrebleu! il est dit que je ne

» dînerai pas aujourd'hui! » s'écrie Bouche-
» not lorsqu'il se trouve dans la rue. Cette fois
» c'est ce maudit chien qui en est cause... mais
» aussi vit-on jamais une famille plus bête que
» celle de ces Monflacon?... Avec tout cela je
» ne vois plus où je pourrai me présenter, je
» suis au bout de mon rouleau. Voilà la nuit,
» il est sept heures passées... allez donc dîner
» en ville à cette heure-là... tout le monde a
» dîné... tout le monde... excepté ceux qui sont
» dans ma position. Diable de Moustache, va!..
» et pourtant je ne puis pas m'empêcher de rire
» quand je me rappelle le tableau de tout-à-
» l'heure, au moment où ce polisson de chien
» avait posé ses pattes sur ce que monsieur
» Monflacon appelle le sein de son épouse!...
» Ah! ah!... si j'étais peintre si j'avais, comme
» *Biard,* le talent de rendre au naturel des
» scènes comiques.... l'art, si rare en peinture,
» de faire rire sans cesser d'être vrai, certaine-
» ment je ferais le tableau de la famille Mon-
» flacon... mais je ne sais pas peindre... je ne
» sais pas la musique... je ne sais pas grand'-
» chose au fait!.. et quand je dis que je suis

» étudiant, c'est une mauvaise plaisanterie, car
» je n'ai jamais étudié!... je commence à m'a-
» percevoir qu'il est assez difficile de faire for-
» tune quand on ne sait rien... O mon pauvre
» père! qui m'aviez amassé une assez honnête
» aisance en vendant des dragées!... pourquoi
» n'avez-vous pas été plus sévère avec votre
» fils?... pourquoi, au lieu de me croire un
» petit génie lorsque je disais toutes les sottises
» qui me venaient à la tête, ne m'avez-vous
» pas corrigé, puni, mis au pain et à l'eau pour
» me forcer à faire mes devoirs?..... pour-
» quoi avez-vous toléré mes habitudes de fai-
» néantise... de gourmandise?... habitudes qui
» ne tardent pas à devenir une seconde na-
» ture et que l'on ne peut plus surmonter
» quand on est parvenu à l'âge de faire sa
» barbe?... Ah! c'est que vous m'aimiez
» beaucoup et que vous étiez faible... c'est
» que vous aviez pour votre petit Fidèle les
» mêmes yeux que monsieur Monflacon a pour
» pour son Stanislas... qui probablement de-
» viendra un mauvais sujet comme moi. La
» seule différence en ma faveur, c'est que

» j'étais gentil, et que monsieur Stanislas sera » toujours fort laid. Mais ne croyez pas que je » vous accuse, ô mon pauvre père ! ce ne sont » point des reproches que je vous adresse, ce » sont tout simplement des réflexions que je » fais. La bonté des pères n'autorise par la » mauvaise conduite des enfants... ceux-ci » devraient au contraire redoubler d'efforts » pour se rendre dignes de cet amour qu'on » leur témoigne... mais au lieu de cela, ces » petits génies qui savent tout ne font rien que » des dettes et appellent leurs parents *gana-* » *ches !* »

Le jeune homme marchait toujours; il était encore revenu sur les boulevards. Il se trouvait alors près de la rue des Filles-du-Calvaire. Moustache trottait fidèlement à deux pas de la poche qui sentait encore le jambon ; il tenait dans ses dents quelque chose qu'il n'avait pas lâché depuis qu'on était sorti de chez la famille Monflacon.

Bouchenot se retourne, et pour la première fois remarque ce nouveau trophée conquis

par le chien : c'était le polichinelle du petit Stanislas.

« Ah ! tu as encore emporté quelque chose, » Moustache, » dit Bouchenot en caressant l'animal qui relève la tête et semble montrer avec fierté à son nouveau maître ce qu'il tient dans sa gueule. « Décidément, mon cher ami, » tu as la bosse du vol... ou bien ceux auxquels » tu appartenais t'ont lancé à dessein dans la » carrière du crime... Je voudrais bien savoir » à qui tu appartenais... car je ne regarde pas » comme ta maîtresse cette jeune fille avec laquelle je t'ai rencontré ; je suis persuadé qu'il » n'y avait pas long-temps que son parrain » t'avait donné à elle. Ce parrain doit être » un chef de brigands, d'après l'éducation » qu'il a donnée à ce chien. Avec tout cela, » j'ai envie d'aller chercher dispute à un pâtissier, et pendant la querelle tu emporteras » quelque chose de plus nourrissant que des » colliers en cuivre, des corbeilles et des polichinelles. Mais non... je suis honnête, moi, » quoique je n'aie pas le sou... ce qui est bien » plus méritant que d'être honnête quand on

» est riche ; et si vous continuez à vous con-
» duire avec aussi peu de délicatesse, je vous
» préviens, Moustache, que je me servirai
» des deux morceaux de canne que je porte
» précieusement dans ma poche pour faire un
» feu de joie ce soir... en guise de souper.
» Mais que vois-je de l'autre côté du boule-
» vard?... des paillasses... des bateleurs... des
» parades... Allons écouter la parade... c'est
» un spectacle qui ne coûte rien ; et dans la
» foule je n'ai pas peur d'être volé. »

Bouchenot traverse le boulevard et se mêle à la foule rassemblée devant une grande maison de toile, à laquelle était attaché un grand tableau qui se roulait et se déroulait sur un manche à balai. Ce tableau représentait le *Nouveau-Monde*. On y voyait une quantité prodigieuse de personnages, d'animaux, d'arbres et de fleurs. Les fleurs y étaient aussi grandes que les arbres, les animaux beaucoup plus gros que les hommes, et ceux-ci avaient la tête couverte de cheveux blancs comme de la neige, qui leur descendaient jusqu'aux talons.

Un homme monté sur des tréteaux placés contre l'entrée de la maison de toile, expliquait le tableau en frappant dessus avec une grande baguette. Cet homme avait une vieille redingote dont on ne distinguait plus la couleur, un mauvais chapeau rond presque sans bords, et portait d'énormes moustaches qui se rejoignaient avec ses épais favoris.

Pendant qu'il parlait au public, deux hommes habillés, l'un en paillasse, l'autre en marquis, s'exerçaient sur le tréteau à une danse dont ils inventaient probablement les figures, et se permettaient mille charges, où la décence était rarement observée. Enfin, dans le coin du tréteau se tenait une jeune femme habillée en espèce d'amazone, et coiffée en turban, qui jouait du violon pour faire sauter le paillasse et le marquis.

La foule écoutait peu l'orateur, elle aimait mieux regarder la danse, et elle accueillait par de gros rires chaque pose érotique des danseurs; cependant le monsieur en redingote n'en continue pas moins de pérorer en frappant de sa baguette sur le tableau.

« Messieurs et mesdames, ceci est le *Nou-*
» *veau-Monde*, que nous avons l'honneur de
» vous faire voir, avec les personnages et ani-
» maux vivants, qui en ont été rapportés par
» un célèbre navigateur suisse, qui a voulu
» continuer les recherches du fameux et illustre
» Lapeyrouse, que vous avez tous connu comme
» moi. Les personnages que vous voyez sur le
» tableau sont des Albinos; leurs cheveux sont
» blancs, longs et épais... vous pourrez vous
» en assurer vous-mêmes... vous pourrez les
» toucher, les palper, en emporter même une
» méche pour vos femmes, vos enfants ou vos
» maîtresses. Vous voyez les Albinos combattre
» et terrasser des animaux quatre fois plus
» forts qu'eux!... Dans le Nouveau-Monde les
» hommes sont doués d'une force extraordi-
» naire, mais ils ne se battent jamais entre
» eux; ils sont d'un naturel doux, bon, justes
» et exempts d'envie; les femmes y sont sou-
» mises, obéissantes et fidèles; c'est pour ça
» que cela s'appelle le Nouveau-Monde. En-
» trez, messieurs et dames, venez voir ce cu-
» rieux spectacle; venez faire connaissance

» avec les habitants du Nouveau-Monde; on » leur a appris à dire en français : *bonsoir ! la » compagnie ;* mais ils le disent aussi bien » qu'un bourgeois de Sèvres ou de Saint-Cloud. » Ce spectacle vous épargne un voyage de neuf » cents lieues, et on est bien aise, en rentrant » dans sa famille, de pouvoir dire à ses » domestiques : Je viens de voir le Nouveau- » Monde. De plus, messieurs et dames, j'ai » l'honneur de vous prévenir que le spectacle » sera terminé par un grand assaut d'armes » donné par mademoiselle *Malatorchi*, une » des premières tireuses de France; elle s'offre » à soutenir tous les assauts quelconques que » l'on pourra lui proposer. Messieurs les pré- » vôts, messieurs les militaires et tous les » amateurs qui veulent faire des armes avec » cette célèbre tireuse, peuvent entrer sans » rétribution... Prrrrenez vos billets, cela va » commencer. »

La célèbre Malatorchi n'était autre que la dame en amazone et en turban qui jouait du violon. Quittant son instrument quand le monsieur a fini de parler, elle s'avance à

son tour sur le devant des trétaux et s'adresse au public, en criant de toute la force d'une voix enrouée :

« Oui, messieurs, c'est moi qui suis prête » à tirer le fleuret, l'espadron ou le briquet, » avec tous ceux qui voudront me faire cet » honneur. Après avoir eu beaucoup d'agré- » ment avec les meilleurs tireurs de l'étranger, » je veux faire jouir la France de mes talents. » Que les amateurs se présentent... c'est gratis » pour eux!.. *gratis !..* vous l'entendez... ce » qui veut dire qu'il n'en coûtera rien. »

La dame fait trois saluts militaires et quitte les tréteaux ; le paillasse et le marquis en font autant après avoir montré autre chose que leur figure à la société. Enfin le monsieur aux favoris sonne de la trompette, et une partie de la foule se précipite dans la baraque de toile.

Bouchenot est resté à sa place. Une idée bizarre vient de lui passer par la tête : il lui prend envie de voir ce spectacle, et, pour ne rien payer, de se donner pour un tireur d'armes.

« Après tout, se dit-il, s'il faut montrer son » talent, je suis d'une jolie force au fleuret,

» je gage bien que je toucherai madame Ma-
» latorchi. Parbleu, donnons-nous ce petit
» divertissement !... puisque c'est gratis, je
» puis bien me permettre ce plaisir, ça me
» distraira, ça me fera un moment oublier
» mon appétit. Et puis ces messieurs se mo-
» quent souvent de ma bravoure, ils préten-
» dent que je crains de me battre..... si je
» touche la première tireuse de France, je ne
» craindrai plus personne... Allons, en avant. »

Bouchenot relève la tête, met son chapeau de côté, remonte sa cravate et se présente à l'entrée du spectacle forain; on lui demande son billet, il répond fièrement : « Amateur en » faits d'armes ! »

On le laisse entrer, mais le monsieur aux gros favoris va le prendre par la main et l'introduit au fond de la baraque dans une enceinte dont le public était séparé par une barrière, en criant :

« Voici un amateur de la première force qui
» se présente pour tirer avec la célèbre Mala-
» torchi !... vous voyez, messieurs et dames,
» que le spectacle sera fort intéressant... Que

» ceux qui sont debout derrière prennent des » suppléments de deux sous pour voir l'assaut » d'armes. »

« Je n'ai pas dit que j'étais de la première » force, » murmure Bouchenot, qui n'est pas très-flatté d'être annoncé au public et de se trouver placé à côté des Albinos du Nouveau-Monde ; mais il n'est plus temps de reculer. L'annonce est faite, tous les regards se portent déjà sur lui, et madame Malatorchi le toise d'un air malin qui semble annoncer qu'elle ne sera pas fâchée de lui montrer son savoir-faire.

Moustache avait suivi Bouchenot dans le spectacle, et il était venu audacieusement se placer à côté des habitants du Nouveau-Monde. Les Albinos se composaient d'un monsieur, une dame et une petite fille habillés en sauvages, et ayant sur la tête des perruques de filasse. Celle du monsieur était énorme et frisée comme les cheveux d'un nègre; celle de la dame tombait en longues mèches jusque sur ses hanches. Cette famille d'Albinos était assise sur un banc de bois, ne s'occupant qu'à

manger des pommes de terre cuites à l'eau et ne levant pas les yeux sur le public. La femme semblait avoir le bout du nez gelé, ce qui ne donnait pas envie d'aller vivre au Nouveau-Monde. L'enfant avait un goître, et le monsieur murmurait entre ses dents :

« Ces sacrés b..... là!... ils n'ont pas seu-
» lement mis un peu de sel dans l'eau en les
» faisant cuire... et ils nous engagent en di-
» sant qu'ils nous nourriront. Belle f... nour-
» riture!... ils n'ont qu'à chercher d'autres
» Albinos ; moi, j'aime mieux vendre des
» contremarques.

» — Ce chien est-il à vous, monsieur? » demande à Bouchenot l'homme aux favoris, qui paraît être le directeur du spectacle.

» — Oui, ce chien est de ma suite.

« — Fort bien... laissez se placer le chien de
» monsieur l'amateur de première force. »

Moustache n'avait pas attendu la permission. Le paillasse et le marquis s'étaient placés près de l'animal qu'ils semblaient admirer. Bouchenot regardait à droite et à gauche, il aurait voulu s'en aller ; mais madame Malatorchi ne

cessait point de le regarder, tout en faisant des écarts et levant les jambes à l'instar des danseuses quand elles s'exercent dans les coulisses avant d'entrer en scène. Au bout de quelques instants, Bouchenot, reportant les yeux sur Moustache, s'aperçoit qu'il n'a plus ni collier ni polichinelle.

« Diable !... il me paraît qu'on ne laisse rien » traîner ici, » se dit le jeune homme. « Du » reste, cela se fait avec beaucoup d'adresse, » puisque Moustache n'a pas même crié.... » Malgré cela je commence à me repentir » d'être entré ici en amateur... quoique ma- » dame Malatorchi me lance des œillades ter- » ribles et s'exerce à me montrer son caleçon. » Enfin !... le vin est tiré !... il n'y a plus à » reculer ; ces gens-là m'ont annoncé à leur » public, et ils seraient capables de me rosser » si je ne voulais plus me battre. »

« Messieurs et dames, contemplez les habi- » tants du Nouveau-Monde prenant leur re- » pas... approchez, ne craignez rien, ils ne » sont pas méchants... »

A cette annonce du directeur, la famille

coiffée de filasse se jette avec encore plus d'avidité sur les pommes de terre.

« Eh ben, quoi! ils mangent comme nous, » dit un gamin à son voisin! « quoi qu'ils ont » donc de curieux?...

» — Tiens! tu ne vois donc pas que ce sont » des *Albino*.

» — Ils mangent des pommes de terre » comme nous!... c'est pas déjà si beau, les » *Albino*... Attends, je vas leur parler, moi. »

Le gamin se penche sur la barrière de bois qui sépare le public des habitants du Nouveau-Monde, en criant à ceux-ci :

« C'est-i bon, ce que vous mangez-là? »

Le chef de la famille des Albinos relève lentement la tête, et faisant semblant de parler avec difficulté, répond en nasillant : *Bonsoir, la compagnie*.

La femme placée près de lui fait la même pantomime et prononce la même phrase; l'enfant en dit autant, en parlant comme ces pouparts que l'on n'a pas mouchés depuis un mois.

« — Tiens ! ils disent tous la même chose !... » s'écrie le gamin.

« — Voilà tout ce que ces indigènes du » Nouveau-Monde possèdent de français pour » le moment, » répond le directeur, « et en- » core a-t-on eu beaucoup de peine à leur » faire prononcer ces mots. Voyez-les, exami- » nez-les, messieurs et dames : quoique ce » soient un mâle et une femelle comme nous, » vous devez vous apercevoir cependant qu'il » y a une grande différence dans leur con- » formation et la nôtre !

» — Oh ! dame ! ça n'est pas bâti comme » moi ! » dit le paillasse en faisant une cul- bute devant la société.

« — Et cela n'a pas notre souplesse, » dit le marquis en se mettant à marcher sur ses mains.

Pendant que ces messieurs occupaient le public qui examinait la famille sauvage, ma- dame Malatorchi s'était venue placer contre Bouchenot et le regardait fort tendrement. Voyant qu'il ne lui adresse pas la parole, elle lui dit enfin :

« Cher ami, nous ne nous ferons pas de » mal, n'est-ce pas?... qu'est-ce que nous ti- » rerons?...

» — Tout ce que vous voudrez, madame, » répond Bouchenot en renfonçant son menton dans sa cravate.

« — Oh! comme vous avez l'air méchant!.. » c'est égal, vous paierez un demi-litre après, » j'espère?...

» — Ah! mon Dieu! où me suis-je fourré! » se dit Bouchenot en cherchant par où il pourrait s'en aller; mais en ce moment une grande rumeur, des éclats de rire poussés par le public lui font tourner les yeux du côté où se montre le Nouveau-Monde.

Moustache, que l'on avait habilement débarrassé de son collier et de son polichinelle, s'était quelque temps promené d'une manière fort leste dans le spectacle, courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Bientôt cependant il s'était fixé près des Albinos, flairant avec une attention très-marquée la longue perruque de la femme qui mangeait des pommes de terre; puis, soit que l'odeur de la filasse lui fût

agréable, soit tout autre motif, il venait de lever la cuisse et de se mettre à pisser sur la femme du Nouveau-Monde.

C'est cette action qui causait l'hilarité du public; mais ce fut bien pis, lorsqu'en se retournant et apercevant ce que Moustache faisait, l'Albinos femelle se mit à crier en fort bon français :

« Ah! le gredin!... ah! le fichu animal!... » voilà ce que c'est de laisser entrer des chiens » dans l'enceinte des acteurs : me voilà pro- » pre à présent!...

» — Oh! oh! le Nouveau-Monde qui ne » parlait pas français! » crie le gamin; c'est » des Albinos de la Courtille!

» — Que le diable emporte votre chien! » dit le directeur en passant près de Bouchenot, puis il se met à crier à tue-tête :

« Messieurs et dames, voici l'assaut, le su- » perbe assaut d'armes qui va commencer... » C'est ceci qui est curieux et qui mérite toute » l'attention des connaisseurs. Madame Mala- » torchi et ce grand tireur qui m'a ordonné de » ne pas dire son nom... parce qu'il veut gar-

» der l'incognito, mais que vous reconnaîtrez » sans peine à son grand talent, vont com- » mencer par le fleuret boutonné, et se por- » teront successivement une foule de bottes secrètes!... en avant, la musique ! »

Le paillasse a pris le violon et le marquis la trompette ; ils se mettent à faire un charivari qui, avec l'annonce du directeur, achève de faire oublier l'aventure arrivée à la femme du Nouveau-Monde.

Cependant madame Malatorchi, après avoir levé en l'air ses bras et ses jambes, est allée chercher deux fleurets boutonnés, avec lesquels elle vient saluer le public.

« Otez-vous votre habit? » dit le directeur à Bouchenot.

« Non, je le garde.

» — Mais pour faire des armes, ça vous gê- » nera ; on ôte son habit.

» — Je vous dis que je ne veux pas ôter le mien.

» — Comme vous voudrez. Commencez » alors. »

Bouchenot ne se sent pas à son aise, mais

il voit bien qu'il n'y a pas à reculer. Madame Malatorchi lui présente les fleurets; il s'assure qu'ils sont bien garnis et se décide à en prendre un. Avant de se mettre en garde, la célèbre tireuse passe et repasse devant le public en faisant des pirouettes et des entrechats. Elle regarde Bouchenot d'un air malin en passant près de lui, et semble attendre qu'il en fasse autant qu'elle : celui-ci se renfonce encore dans sa cravate, en murmurant : « Quand vous aurez fini de sauter!... je vous » attends, moi. »

Enfin le directeur donne le signal de l'assaut. Les combattants se mettent en garde, et la musique joue l'ouverture de *Blaise et Babet*.

Madame Malatorchi, croyant avoir réellement affaire à un habile tireur, se tient longtemps sur ses gardes et cherche à étudier le jeu de son adversaire. De son côté, Bouchenot, qui a peur de ne pas être de force, n'ose point attaquer et se borne à maintenir son fleuret contre celui de son adversaire.

« — Est-ce qu'ils ne feront que cela? » dit

un ouvrier à son voisin. « On se bat mieux » aux *Folies-Dramatiques!* Ils devaient se » porter des bottes secrètes... Je ne vois rien » faire!

» — Eh ben, Colas, pisque c'est des bottes » secrètes, comment veux-tu les voir? »

Cependant madame Malatorchi ne tarde pas à s'apercevoir que son adversaire n'est pas fort et qu'il est intimidé. Alors, recouvrant toute son assurance, elle le pousse, le presse, l'attaque vigoureusement. Bouchenot ne sait plus où il en est, à chaque instant il se sent touché au ventre, à la poitrine, aux cuisses. Le directeur est enchanté, le public applaudit, et la célèbre tireuse pousse des cris de triomphe chaque fois qu'elle touche son homme. Moustache, que ce combat semble beaucoup impatienter, fait entendre de sourds grognements et aurait déjà sauté sur l'amazone, si le directeur ne l'avait contenu.

Bouchenot a bien envie de dire qu'il en a assez; cependant, exaspéré par les coups de bouton, il tente un dernier effort; oubliant qu'il se bat au fleuret, il se sert de son arme

comme d'une pique, il attaque à tort, à travers. L'amazone, étourdie par ce nouveau jeu, oublie un moment de parer. Tout-à-coup un cri lui échappe et elle jette son fleuret de côté en jurant d'une façon fort énergique, puis elle porte sa main à son visage en disant :

« Bigre d'imbécile !... il m'a crevé l'œil !.. »

Le directeur se hâte de faire taire la musique et d'annoncer que l'assaut est terminé; alors le public sort de la baraque, et les habitants du Nouveau-Monde ôtent leur perruque de filasse et endossent des vêtements très-bourgeois.

Bouchenot a voulu s'en aller avec le public, mais le directeur le retient assez brutalement par le bras, en lui disant d'un ton peu honnête :

» Eh ben... est-ce qu'on s'en va comme ça?...
» Voyez donc comme vous avez arrangé ma-
» dame Malatorchi... »

L'amazone avait en effet l'œil horriblement rouge et gros.

« Un peu plus et j'étais borgne, » dit-elle en montrant son visage à Bouchenot. « Dites

» donc, cher ami, savez-vous que vous faites
» des armes comme une huître!

» — Je suis désolé de vous avoir attrapé l'œil...
» mais ça ne sera rien... vous le bassinerez avec
» un peu d'eau et d'eau-de-vie... »

En disant cela, Bouchenot cherchait encore à gagner la sortie; mais le paillasse et le marquis lui barrent le passage, et le directeur s'écrie :

« Un instant donc!... est-ce que vous plai-
» santez?... Vous allez payer deux litres et des
» petits verres, ça guérira l'œil de madame Ma-
» latorchi.

» — Je ne paierai rien du tout. Je suis entré
» ici pour faire des armes, j'en ai fait... je m'en
» vais.

» — Ah! elle serait bonne celle-là!... Il en-
» tre ici gratis, il blesse notre premier sujet...
» et il ne voudrait rien payer!... pour qui donc
» nous prenez-vous?... Exécutez-vous de bonne
» grâce, ou les claques vont pleuvoir.

» — Je vous dis que je ne paierai rien... Je
» n'ai pas d'argent, d'ailleurs...

» — C'est pas vrai.

» — Je vous enjoins de me laisser tran-
» quille... »

Bouchenot veut sortir en repoussant le paillasse et le marquis, le directeur le retient par le collet de son habit, dont il déchire un morceau. A cette vue, Bouchenot exaspéré donne des coups de poing à droite et à gauche. Mais il ne serait pas le plus fort et le combat se terminerait fort mal pour lui, si Moustache ne se mettait de la partie. Le chien saute sur le directeur et ses employés, et revient ensuite tirer son maître par la poche qui sent le jambon. Au bout de quelques minutes, Bouchenot parvient à se faire jour à travers ses adversaires, et crevant un côté de la baraque, dont la muraille est en toile, il se retrouve enfin en liberté avec son brave Moustache près de lui.

Mais dans quel état, à quel prix Bouchenot est-il sorti du spectacle forain ? Son habit est perdu, un des pans a disparu, un des parements est en lambeaux, et le dos ainsi que le collet sont déchirés en plusieurs endroits.

CHAPITRE VI.

Une rue déserte.

Bouchenot est sorti très-précipitamment de la maison de toile. Pendant quelque temps il marche sans s'arrêter et sans oser tourner la tête; il lui semble encore avoir sur le dos le paillasse, le directeur, le marquis et madame Malatorchi; ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'il se décide à faire halte et à regarder derrière lui.

« Ah! les gredins! ah! les drôles! » s'écrie-t-il en examinant sa toilette; « dans quel état » ils m'ont mis!... bien heureux encore que » je sois parvenu à me tirer de leurs mains... » Je crois qu'ils voulaient m'assommer... Après » tout, j'ai bien ce que je mérite!... où m'é-

» tais-je fourré!... quelle idée d'aller faire des
» armes avec des paillasses!... c'est la faim qui
» avait troublé ma raison... je voulais me dis-
» traire... Jolie distraction que j'ai prise là...
» Mais mon habit!... mon pauvre habit... c'est-
» à-dire notre pauvre habit, car il est autant à
» mes amis qu'à moi... déchiré en trois en-
» droits... un pan tout entier d'arraché... ah!
» sacrebleu!... c'est le bouquet cela... Que vont
» dire George et Timothée?... que mettront-ils
» pour sortir à leur tour?... Je suis un miséra-
» ble! je suis une fichue bête!... Montrez-vous
» donc comme cela!... j'ai l'air d'un *Robert*
» *Macaire!*... J'ai envie de me jeter dans le
» canal avec Moustache!... mais ça ne donnerait
» pas un habit à mes amis!... »

Bouchenot est vraiment désolé; pour la première fois de sa vie il n'a pas envie de rire de ce qui lui arrive. Il a quitté les boulevards; il s'est enfoncé dans les rues désertes qui donnent sur le canal. Dès qu'il entend marcher, il double le pas; quand il aperçoit du monde, il traverse la rue, car il craint d'être vu dans l'état pitoyable où il se trouve. Après avoir passé

un des ponts du canal, il marche encore quelque temps. L'heure est avancée ; le quartier où il se trouve n'est point encore éclairé par le gaz ; il est dans une rue déserte où il n'y a point de boutiques et fort peu de maisons ; à droite et à gauche il ne voit que des murs de clôture, et depuis long-temps il ne rencontre plus personne.

« Où diable suis-je ? » dit Bouchenot en s'arrêtant de nouveau ; « je n'en sais rien... je » ne connais pas ce quartier... c'est bien dé- » sert... je dois être près de quelque barrière... » Ces murs... je crois que ce sont les murs » d'enceinte de Paris... Où vais-je aller par » là !... il n'est pas l'heure de se promener dans » la campagne... ce que j'ai de mieux à faire, » c'est de retourner à notre logis... rue de la » Calandre... Sapredié ! il y a un joli ruban de » queue d'ici là... Je compterai à mes amis ce » qui m'est arrivé. Après tout, je sais très-bien » qu'ils ne me battront pas, ces pauvres amis... » Je leur avais promis un pâté de Lesage... ils » comptent peut-être là-dessus pour souper... » Et revenir dans cet état... ah ! Il est vrai que

» je sens le musc... nous brûlerons des parfums
» pour nous endormir!... O Dieu! ô Dieu!...
» et je crois que je plaisante encore... quand
» je devrais m'arracher les cheveux!... Enfin,
» ce qui est fait est fait!... Avant de nous met-
» tre en route, reposons-nous un moment, car
» je me sens bien las... cet assaut d'armes, ce
» combat à coups de poings... et n'avoir fait
» qu'un repas depuis ce matin, c'est bien
» peu!... »

Bouchenot regarde autour de lui; il aperçoit une borne contre un mur, il va s'asseoir dessus en se disant : « je ne resterai pas long-
» temps là, car certainement si une patrouille
» passait, elle me prendrait pour un voleur. »

Après s'être reposé quelques minutes, Bouchenot, sortant tout à coup de ses réflexions, s'aperçoit que Moustache n'est plus avec lui.

« Il m'a quitté! » se dit le jeune homme en se levant, « quoi!... parce que je suis dans le
» malheur, ce chien m'abandonne aussi!...
» On dit pourtant que le chien est l'ami de
» l'homme... Est-ce parce que mon habit est
» en loques, que M. Moustache ne daigne plus

» me suivre?... Mais la poche qui me reste
» est celle où a été le jambon... Non, je ne
» puis croire que mon compagnon m'ait quitté
» ainsi... Et pour qui... pour quoi?... Il ne
» passe personne par ici... il m'avait si bien
» défendu lorsque je boxais dans la baraque!...
» d'ailleurs, il n'y a pas encore long-temps
» qu'il trottait près de moi... c'est bien singu-
» lier... Est-ce que sa maîtresse, cette jeune
» fille de ce matin, demeurerait par ici? Le
» quartier ne me semble pas commerçant...
» il faut pourtant que quelque chose ait attiré
» Moustache... Allons, puisqu'il m'a quitté,
» je rentrerai sans lui... pourvu que je trouve
» mon chemin. »

Au moment où Bouchenot allait se remettre en route, le chien reparaît et accourt se frotter contre lui, puis il fait de nouveau quelques pas en avant, s'arrêtant ensuite comme pour engager son maître à le suivre.

« Ah! te voilà revenu, Moustache... je t'ac-
» cusais à tort, mon brave compagnon... tu
» ne m'avais pas abandonné... Ah çà, mais
» qu'a-t-il donc à courir ainsi devant moi,

» en s'arrêtant pour tourner la tête?... on di-
» rait qu'il veut me mener quelque part... Où
» veux-tu me conduire, Moustache? »

Le chien s'arrête, regarde Bouchenot, puis trotte de nouveau en agitant sa queue en signe de joie.

« Ma foi, suivons-le, » se dit le jeune homme, « qu'ai-je à craindre?... on ne peut
» plus me voler... mon habit même, on n'en
» voudrait pas. D'ailleurs, j'ai dans l'idée que
» Moustache va me mener auprès de sa maî-
» tresse, et je ne serais pas du tout fâché de la
» revoir, cette jeune fille... elle était fort bien...
» des appas un peu robustes, mais beaucoup
» d'appas. C'est elle qui est en partie cause de
» tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui; c'est à
» elle que je dois ce chien et mes malheurs :
» je lui rendrai son Moustache, et je lui racon-
» terai tout ce qu'il a fait depuis ce matin,
» ça la fera rire, et quand une femme rit...
» elle est bientôt désarmée. Suivons Mou-
» stache. »

Le chien n'a pas marché long-temps, il s'arrête devant une maison de fort médiocre ap-

parence et qui se trouve seule au bout d'un mur. Une porte d'allée sert d'entrée, mais cette porte est fermée; cependant Moustache se frotte contre cette porte qu'il semble chercher à enfoncer avec sa tête, et n'y pouvant parvenir il revient à son maître comme pour le prier de lui ouvrir l'entrée de la maison.

« — Ah! c'est ici que nous nous arrêtons? » dit Bouchenot en examinant la maison. « Ce » n'est pas précisément un palais!... mais la » beauté et l'innocence n'habitent pas toujours » un palais... l'innocence est même fort mal » logée quelquefois!... Je n'aperçois aucune » lumière aux fenêtres!.. cette maison semble » inhabitée, mais les locataires se couchent » peut-être de bonne heure. Ce pauvre chien » fait tout ce qu'il peut pour ouvrir cette porte.... » dois-je frapper!.... qui demanderais-je... » je ne sais pas le nom de cette demoiselle de » ce matin... Il ne peut pas y avoir beaucoup » de monde dans cette maison... un étage et » puis des toits... c'est une bicoque, pas de » maisons dans le voisinage... un grand mur... » une rue qui n'est pas encore pavée... tout

» cela est peu engageant, je crois que je ferai » bien de m'en aller. »

Bouchenot fait quelques pas; mais Moustache ne le suit point, il reste blotti contre la porte de l'allée.

« Oh ! ma foi, je serais bien niais d'abandon- » ner ici mon fidèle compagnon, et de ne point » voir la fin de cette aventure, » se dit Bouchenot en retournant vers la maison. « La maî- » tresse de Moustache loge là... il n'y a pas de » doute... le chien m'a conduit à sa demeure » et il veut y rentrer. Il me semble que cette » jeune fille ne peut pas me recevoir mal en » voyant que je lui ramène Moustache. Je vais » frapper... si on demande qui est-ce qui est » là, probablement le chien se chargera de ré- » pondre pour moi. »

Bouchenot va contre la porte, mais il n'y a point de marteau pour frapper; en regardant à droite et à gauche pour chercher une sonnette, il voit une espèce de loquet en fer, il le tourne et la porte s'ouvre aussitôt.

« Voilà une maison qui est bien peu fermée! » se dit le jeune homme en jetant un coup d'œil

dans l'allée ou règne une obscurité complète. » Qu'est-ce que je vais faire?.. c'est bien noir » là-dedans, suivrai-je encore mon compagnon? »

Mais déjà le chien a enfilé l'allée, et il disparaît pendant que Bouchenot est resté sur le seuil de la porte indécis sur ce qu'il doit faire.

« Allons!.. voilà mon écuyer qui va m'an- » noncer, » se dit Bouchenot, puis il écoute si l'on ouvre quelque porte, il n'entend rien, il ne distingue même plus les pas de Moustache. Il se hasarde alors à faire quelques pas dans l'allée, en étendant ses bras en avant pour ne point se cogner dans cette route qui lui est inconnue.

Après avoir fait une dizaine de pas, il croit apercevoir un peu de clarté devant lui, il avance encore et se trouve dans une petite cour, où il peut au moins distinguer les objets.

« Est-ce que cette maison est abandonnée? » se dit Bouchenot en regardant autour de lui; « pas de lumière nulle part... Il est vrai qu'on » peut être couché et endormi... tout ceci me

» rappelle le conte de la *Belle et la Bête,*
» toujours avec la différence du palais à une
» bicoque... Et ce diable de chien que je ne
» vois plus... qui n'est plus là pour me con-
» duire!... De quoi ai-je l'air ici?... Décidé-
» ment je ferai beaucoup mieux de m'en aller...
» Allons... voilà que je ne retrouve plus le
» chemin par lequel je suis venu. Ah! écou-
» tons, il me semble pourtant que j'entends
» quelque chose. »

Le bruit que Bouchenot avait entendu ressemblait à des coups de marteau, et était fréquemment répété. En cherchant à se rapprocher du lieu où se fait ce bruit, le jeune homme se trouve devant une porte basse, et ses pieds, en tâtonnant, sentent un escalier.

« C'est une cave... il me paraît qu'il y a du
» monde à la cave... est-ce que la maîtresse
» de Moustache mettrait du vin en bouteille?...
» Mais ces coups répétés que j'entends! on ne
» tape pas si fort pour enfoncer des bouchons...
» je crois que je devrais m'en aller... pour-
» tant je distingue une petite lueur... certai-

» nement il y a du monde à la cave. Est-ce
» cette jeune fille de ce matin qui est là avec
» son amoureux?... ce serait très-possible, les
» caves ont plus d'une fois servi de rendez-
» vous à des amoureux; pendant que les pa-
» rents dorment, on s'y croit plus en sûreté...
» Mais ce bruit que j'entends... les amoureux
» ne se servent pas de marteaux ordinaire-
» ment... descendons quelques marches, j'en
» saurai peut-être davantage.

Bouchenot descend; plus il avance et plus il voit clair. Parvenu au bas de l'escalier, il se trouve dans un couloir souterrain, à sa droite est une porte qui n'est fermée qu'à demi; c'est de là que partent les rayons de lumière qui éclairent la cave; c'est de là aussi que part le bruit du marteau, et bientôt s'y mêle celui de plusieurs voix.

Bouchenot s'avance doucement, il prête l'oreille, et entend la conversation suivante :

« Cet imbécile de Thomas est bien long-
» temps à revenir... pourvu que cette fois il
» n'ait pas encore oublié de fermer la porte de
» la rue comme avant-hier?

» — Eh mon Dieu! quand cela serait... » vous avez toujours peur, vous autres !... il » ne passe pas un chat dans cette rue, surtout » à l'heure qu'il est!

» — Mais si on avait des soupçons, on vien- » drait exprès... et n'ayant pas eu le temps de » rien cacher, nous serions pincés alors.

» — Je vous dis qu'on ne soupçonne pas ce » qui se fait dans cette masure... Après tout, » qui ne risque rien n'a rien.

» — Ah! mon Dieu! ce sont de faux mon- » nayeurs, » se dit Bouchenot en sentant une » sueur froide couvrir son visage, « sauvons- » nous... c'est ce que j'ai de mieux à faire. »

Et se reculant précipitamment, il veut regagner l'escalier; mais dans son trouble il n'a pas vu une planche qui est posée contre le mur; il se jette dessus, la fait tomber et tombe avec elle. Au bruit de sa chute, la porte du caveau s'ouvre brusquement, plusieurs hommes en sortent, et l'un d'eux lui dit :

« Est-ce toi, Thomas? »

Bouchenot n'a pas la force de répondre ; un des hommes court à lui pour le relever, et s'écrie : « Ah ! malédiction ! c'est un étranger ! »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
Chap. Ier.	Un tuyau de poêle et un habit.	1
II.	L'emploi d'une pièce de cent sous.	54
III.	Une jeune fille et un gros chien.	85
IV.	Les cure-dents et les chaînes de sûreté.	103
V.	La famille Monflacon et les paillasses.	121
VI.	Une rue déserte.	159

MOUSTACHE.

II.

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.
— La Bruyère. —

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838.

MOUSTACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Mademoiselle Prudence.

Retournons près de George et de Timothée, que nous avons laissés dans leur modeste logement de la rue de la Calandre, dont il leur était bien impossible de sortir puisqu'ils n'avaient pas de quoi se vêtir convenablement.

Mais George travaillait à sa pièce, et pour lui le temps passait vite, les heures semblaient courtes, l'appétit même était moins exigeant. Heureux privilége de l'auteur, lorsque son imagination enfante une scène, un chapitre, ou esquisse un plan nouveau! il oublie ses ennuis, ses soucis et quelquefois même ses be-

soins; il vit avec ses héros, il cause avec son héroïne, il rêve succès et gloire, et dans ses rêves il est heureux. Ce moment est presque toujours le plus doux de la vie du poète; au fond de son cabinet il arrange tout à sa guise; sa pièce va aux nues, sa gloire est complète et le public ne prononce son nom qu'en y ajoutant un éloge.

Mais pourquoi faut-il être obligé de sortir de son cabinet! Beaucoup d'auteurs devraient avoir un petit théâtre dans leur appartement; là, ils feraient jouer leurs pièces par leurs amis, leurs enfants et leurs femmes; là, ils ne seraient pas tracassés par la censure et les directeurs; les acteurs ne demanderaient pas des changements à leurs rôles, et les actrices des rôles pour leurs robes. On aurait des succès domestiques bien innocents et bien purs.

Je ne répondrais pas pourtant que cela mènerait à la postérité!... Mais pourquoi donc y tenons-nous tant? quand elle arrive, nous n'y sommes plus.

George écrivait, cherchait un couplet, un trait, et le fredonnait entre ses dents. Timo-

thée, qui ne composait pas, s'écriait de temps à autre :

« — Ces côtelettes aux cornichons sont » bien longues à venir... Bouchenot est capable d'avoir oublié de nous commander à déjeuner... Dis donc, George, va donc voir chez » le petit traiteur en bas si on pense à nous.

» — Est-ce que je puis descendre comme » cela?... Vas-y toi-même

» — Il me semble que mon costume n'est » guère plus correct que le tien... Mais après » tout... pour aller à deux pas, on peut bien » sortir en blouse... en voisin... Je vais me » lever et aller chercher notre déjeuner... » Bouchenot n'aura plus pensé à le commander... A-t-il laissé les quarante sous au » moins?

» — Oui, les voilà sur la cheminée.

» — C'est bien heureux... J'avoue que je » ne je ne suis pas très-tranquille sur les cent » sous qu'il a emportés... Je le connais! il est » capable de les dépenser en niaiseries... Je » n'ai pas insisté pour qu'il les laissât, parce » que cet argent provenait en partie de la

» vente de ses caleçons de bain... Mais sans » cela... certainement... Eh bien... c'est sin- » gulier... où diable sont-elles fourrées?... je » les avais mises sous le lit... j'en suis bien » sûr...

» — Qu'est-ce que tu as donc, Timothée ? » tu cries, tu parles toujours... On ne peut pas » composer ici...

» — Ce que j'ai ?... Ah ! par exemple, s'il » m'a joué ce tour-là... ce serait indigne... » George, est-ce que tu les as à tes pieds?

» — Quoi donc?

» — Mes bottes... mes belles bottes toutes » neuves... que je n'ai encore mises que cinq » fois... que je soignais comme la prunelle de » mes yeux !...

» — Tu vois bien que je ne les ai pas, puis- » que je suis en pantoufles.

» — Il les aura vendues, le scélérat... Oh ! » je n'en doute plus à présent... il a vendu mes » bottes neuves !... C'est avec ça qu'il a eu sept » francs !... Je disais aussi sept francs pour » quelques méchants caleçons de bain et un » gilet en amadou, c'est beaucoup... mais

» c'est qu'il a vendu mes bottes neuves!...
» C'est indigne!... des bottes que j'ai payées
» dix-huit francs il y a quinze jours en tou-
» chant ma pension... C'est ça qu'il avait si
» peur que je me levasse..... Oh! j'en pleure-
» rais de colère...

» — Allons! calme-toi, mon pauvre Timo-
» thée... Bouchenot a peut-être mis tes bottes
» pour sortir, il te les rendra.

» — Oh! non... il ne pouvait pas les mettre,
» et c'est bien pour cela qu'il les a vendues...
» il ne faisait que me dire : Tu as un pied ri-
» dicule... un pied extraordinaire, on ne peut
» pas entrer dans tes bottes... et il les a ven-
» dues au marchand d'habits!... Oh! il me le
» paiera!... ça ne se passera pas ainsi... il
» nous mange tout, ce garçon-là, nos habits,
» nos pantalons, nos bottes... tout y passe. Je
» ne veux plus de ça moi!... Je veux me fâcher
» à la fin. »

Et Timothée marchait dans la chambre en frappant du pied avec colère et en donnant des coups de poing sur la cheminée, contre la muraille, sur tout ce qu'il rencontrait. Pour

la première fois sa figure ordinairement impassible avait pris de l'expression, ses yeux brillaient, ses narines étaient gonflées, et ses cheveux semblaient encore plus roux que de coutume.

George attendit que la colère de son ami fût apaisée, puis il lui dit, d'un ton bien doux :

« Timothée, il faut être homme et savoir » supporter les coups du sort... La colère est » un signe de faiblesse...

» — Eh bien, ça m'est égal, je veux me » mettre en colère... je veux me battre avec » Bouchenot... et on verra si je suis faible... » Des bottes qui m'allaient si bien! je n'en » avais jamais eu de si bien faites.

» — Timothée, est-ce que tu n'as plus » faim?...

» — Certainement que si... mais avec quoi » descendrai-je chez le petit traiteur?... que » mettrai-je à mes pieds?

» — Quand on va en voisin... on peut des- » cendre en pantoufles...

» — C'est ça... en pantoufles! avec ça qu'il n'y » a pas de crotte dans la rue de la Calandre!...

» Moi, je veux que ça finisse... Bouchenot » nous gruge par trop... Certainement avec les » douze cents francs que me fait mon papa, » je pourrais très-bien vivre tout seul... et je » ne serais pas obligé de garder la chambre » faute de vêtements... je pourrais suivre mes » cours, me présenter partout... Eh bien, je » veux redevenir mon maître, moi.

» — Tu as raison, Timothée, » dit George en posant sa plume sur son manuscrit et en regardant tristement son ami, « oui, tu pour- » rais vivre tranquille, toi... tu as assez pour » être exempt de soucis, d'inquiétudes; tandis » que nous autres... nous n'avons rien de fixe. » La pension que me font mes parents est bien » faible... je ne suis pas raisonnable comme toi... » l'amour du théâtre m'a pris, enfin j'ai fait » des dettes... et ce que je reçois de mon pays » est bien vite emporté par mes créanciers... » Bouchenot avait quelque fortune, lui, mais » il l'a mangée... avec nous, il est vrai; car il » faut lui rendre justice, quand il avait de » l'argent, sa bourse était toujours ouverte à » ses amis. Enfin il ne possède plus rien... moi

» je n'ai que de vagues espérances et des » dettes... tandis que toi, tu reçois régulière- » ment la pension de douze cents francs que te » fait ton père... il n'est donc pas juste que tu » la donnes pour nous nourrir. Quitte-nous, » Timothée; laisse-nous avec notre misère et » nos soucis!.. avec nos privations du jour et » notre dénument pour le lendemain!... Seul, » tu peux vivre heureux... Laisse-nous... va » te loger en garni... tu trouveras du crédit, » toi, en prouvant que ton père te fait une » pension, et bientôt tu auras oublié nos mai- » gres repas... nos journées sans feu et nos lits » sans draps!... »

Pendant que George lui tenait ce discours, Timothée s'était arrêté; il ne frappait plus avec son poing contre la muraille, sa colère s'était apaisée, et, lorsque son ami eut fini de parler, il essuya avec sa main deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux et balbutia d'une voix entrecoupée :

« Non certainement, je ne vous quitterai » pas... je ne vous laisserai pas quand vous » vous êtes malheureux!.. Par exemple!...

» pour qui me prends-tu?.. tu sais bien que je
» dis ça et que je n'ai pas envie de le faire!.. il
» faudrait que je fusse un fameux sans cœur!..
» C'est que la colère me fait dire des bêtises... et
» puis... allons, embrasse-moi, George!.. ne
» sois plus fâché contre moi... et je vais aller
» chercher à déjeuner. »

George embrasse son ami en souriant. Il savait bien que Timothée avait un bon cœur, et il ne songe déjà plus à ce que celui-ci a pu dire dans sa colère. Timothée passe le pantalon à la cosaque, il attache sa blouse, met des pantoufles à ses pieds et dencend chercher le déjeuner que, dans sa joie de posséder cinq francs, Bouchenot avait oublié de faire porter à ses amis.

Timothée a emporté un vieux panier, il fait mettre dedans côtelettes, pain, vin, et remonte à la chambre qu'ils occupent à trois, en tenant sous son bras le bienheureux panier.

Sur l'escalier, le jeune étudiant rencontre sa jolie voisine qui descendait... Il devient rouge comme un coq, parce qu'il pense qu'avec son panier au bras il a l'air de revenir du marché.

Mais il se range de côté et fait un profond salut à sa voisine.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, brune de cheveux et de peau, aux yeux vifs et fripons, à la tournure leste et dégagée; elle avait de jolies dents, et riait souvent pour les faire voir, d'autant plus qu'outre ses dents, on voyait alors deux petites fossettes qui se formaient dans chacune de ses joues; enfin, c'était un petit minois très-gentil et très-provoquant, qui, ainsi que l'avait dit Bouchenot, ne semblait pas annoncer une Lucrèce.

La jeune fille rit en regardant Timothée, dont le costume, la figure et la tenue, avec son panier au bras, étaient faits pour provoquer un accès de gaieté. Elle lui rend son salut et se hâte de descendre. Le jeune homme revient près de George le cœur tout palpitant, et s'écrie :

« — Ah! mon ami... je suis dans le ravis-» sement... je n'ai jamais rien vu de si déli-» cieux!...

» — Bah! tu en as donc déjà goûté... gour-» mand?

» — Goûté!... oh, Dieu! je voudrais bien

» en avoir goûté..... Quels yeux séduisants!

» — Comment, nos côtelettes ont des yeux?

» — Il n'est pas question de nos côtelettes, » je te parle de notre voisine... la jeune fille » d'en face, que je viens de rencontrer dans » l'escalier...

» — Ah! c'est bien différent... Je vais tou- » jours mettre le couvert.

» — Je l'ai saluée... elle m'a rendu mon sa- » lut.

» — Parbleu, il me semble que c'est bien le » moins qu'on puisse faire.

» — Oui, mais elle a souri en me saluant, » elle a beaucoup souri...

» — Au fait, elle a pu te trouver drôle comme » cela...

» — Dis donc... tu ne sais pas...

» — Quoi donc encore?

» — Elle a deux fossettes dans les joues!...

» — Deux fossettes! en vérité... en ce cas » déjeunons.

» — Oui, déjeunons... Mais c'est égal, tiens, » George, je sens que je suis amoureux de la » petite voisine!...

» — Tu en es bien le maître...

» — Oh! j'en suis bien amoureux! avec ça » qu'il y a fort long-temps que je n'ai été » amoureux, et mon cœur a besoin de se fixer.

» — Fixe-toi, je ne t'en empêche pas.

» — Oui, mais je ne veux pas que ce soit » comme à l'ordinaire et qu'on me souffle » encore ma conquête

» — Moi? je te souffle tes conquêtes!

» — Je ne dis pas toi; maintenant tu ne » songes plus qu'au théâtre, à tes pièces... tu » ne penses plus à l'amour; mais c'est Bouche- » not qui me joue toujours de ces mauvais tours- » là... Au moment où je vais plaire à une » femme... crac! il me l'enlève, il se trouve que » c'est sa maîtresse.

» — C'est à toi à t'arranger de manière à » être aimé avant lui.

» — Certainement, je m'arrangerai en con- » séquence... Oh! la voisine... la jolie voisine!.. » Oh!... je vais me jeter sur les côtelettes. »

Les jeunes gens déjeunent. L'amour n'empêche pas encore Timothée de manger, il dévore; George en fait autant, les deux francs

ont été entièrement employés, et il n'en restera rien. Ils ne quittent la table que l'orsqu'il serait impossible d'y trouver encore quelque chose à mettre sous la dent.

Timothée va se regarder devant le petit miroir, il soupire en murmurant : « Être vu » comme cela... en blouse sale... en pantou- » fles !... après tout, cela vaut encore mieux » que d'être vu... comme Bouchenot l'a été... » n'est-ce pas, George?

» — Mais... peut-être...

» — Ah ! George, voilà un peut-être qui » m'afflige... tu as donc bien mauvaise opi- » nion de la voisine?

» — Moi, je n'en ai aucune, je l'ai aperçue » en passant, mais je ne la connais pas.

» — Quand tu la connaîtras, j'ai peur que » tu en deviennes amoureux aussi.

» — Oh ! je ne m'enflamme pas si vite que » toi... je n'en suis plus aux premières illusions » de l'amour.

» — Je vais me mettre sur le carré et gué- » ter son retour.

» — Je n'y vois aucun inconvénient, et » quand tu la verras, que lui diras-tu ?

» — Je la saluerai.

» — Elle croira que tu ne sais pas faire autre chose.

» — Ne veux-tu pas que j'aille tout de suite » lui faire une déclaration... là... devant sa » porte?

» Bouchenot le ferait, lui.

» — Oh ! mais Bouchenot fait l'amour » comme on boit un verre de bière... ce n'est » pas là mon genre.

» — Il me semble pourtant qu'il réussit » mieux que toi, puisqu'il t'enlève toutes les » femmes que tu courtises.

» — Moi, j'aime à filer le sentiment ; je soutiens que l'amour doit se filer, ou ce n'est » plus de l'amour.

» — File tant que tu voudras, mon cher » ami, moi je vais achever mes corrections. »

George se remet à son ouvrage. Timothée, après avoir passé sa main dans ses cheveux, auxquels il a mis ce qu'il a trouvé de pommade,

va se poster sur son carré pour revoir sa voisine.

Après une heure d'attente vaine, il entend enfin monter l'escalier.... c'est un porteur d'eau.

Timothée rentre avec humeur dans la chambre.

« — Est-ce qu'elle ne t'a pas souri cette » fois? » lui dit Georges.

» — Eh! ce n'est pas elle!.. c'est le porteur » d'eau. J'ai du malheur, vous verrez qu'elle » ne rentrera pas de la journée... je ne puis » cependant pas rester sur le carré toute la » soirée...

» — Veux-tu que je te donne une idée?...

» — Oh! oui, mon petit George, donne-moi » une idée... toi, c'est ton métier d'avoir des » idées puisque tu veux être auteur, mais, » moi, il ne m'en vient pas souvent.

» — Écris une déclaration à la voisine et » glisse-la dans le trou de sa serrure.

» — Que j'écrive une déclaration à une » femme à laquelle je n'ai pas encore parlé... » dont je ne sais pas même le nom!

» — Qu'est-ce que cela fait... a-t-on besoin » de savoir le nom d'une femme pour en être » amoureux?

» — Oh! non... car je le suis déjà amoureux... » mais je ne suis pas fort pour écrire une dé- » claration... Si tu voulais me l'écrire, toi, » George?

» — Pas maintenant... laisse-moi donc ter- » miner ma pièce.

» — Ah! je crois que j'entends monter. »

Timothée retourne sur le carré... il tend le cou par-dessus la rampe pour voir dans l'escalier, et il aperçoit le vieux voisin Jacquillot qui rentre chez lui.

« — C'est fait pour moi, » s'écrie Timothée en retournant près de George, « tout le monde » rentre, excepté la voisine.

» — Mais il me semble que Bouchenot ne » rentre pas non plus, » dit George, « et voilà » la journée qui s'avance.

» — Bouchenot!... oh! parbleu! il a cent » sous dans sa poche!... il ne reviendra pas de » bonne heure. Pourvu qu'il pense à nous ap-

TAYLOR INST. OXFORD.

» porter le pâté qu'il nous a promis... sans » cela comment dînerons-nous?...

» — Oh! il nous apportera un pâté; il sait » bien que nous comptons dessus.

» — Je ne suis pas tranquille, moi! »

Plus d'une heure s'écoule encore. Timothée ne fait qu'aller de la chambre sur le carré; enfin il entend monter lestement l'escalier. A la légèreté de la marche, il juge que ce doit être une femme, et probablement sa voisine.

C'est une jeune fille en effet, mais ce n'est pas la voisine. Cependant Timothée est resté sur le carré, parce que la vue d'une femme est un aimant qui attire toujours un jeune homme. Celle qui monte l'escalier est beaucoup plus grande, plus grasse et plus forte que la petite voisine; c'est une beauté d'un autre genre.

« — Est-ce qu'elle viendrait chez nous? » se dit Timothée en voyant que la demoiselle monte jusqu'au quatrième. « Nous n'avons per- » sonne au-dessus... que des chats... elle vient » donc chez nous... ou elle va chez la voisine » en face... »

La jeune fille est arrivée au quatrième; elle

passe devant Timothée qui lui fait un salut respectueux, puis elle s'arrête indécise en regardant les deux portes, et dit au jeune homme :

« — Monsieur... je vous demande pardon... » mademoiselle Cœlina... s'il vous plaît?

» — Mademoiselle Cœlina!... » répond Timothée en saluant encore, » je ne connais pas » du tout ce nom-là... Qu'est-ce qu'elle fait » cette demoiselle?

» — Monsieur, c'est une enlumineuse... il » n'y a pas bien long-temps qu'elle est em- » ménagée...

» — Oh! alors, ce doit être notre voisine » qui demeure là en face... Je ne savais pas » encore son nom; mais il est bien probable » que c'est elle... une brune... petite, qui a » une robe à carreaux rouges et verts.

» — Oui, monsieur, c'est cela! Il y a bien » long-temps qu'elle a cette robe-là... C'est » cette porte-là?

» — Oui, mademoiselle. »

La jeune fille se dispose à frapper. Timothée l'arrête.

« — Vous frappez inutilement, mademoi-
» selle : notre voisine est sortie il y a déjà
» long-temps, et elle n'est pas rentrée...
» — Ah ! mon Dieu ! que c'est contrariant !..
» Vous êtes sûr qu'elle n'est pas rentrée ?...
» — Très-sûr. Je n'ai pas quitté le carré...
» c'est-à-dire... je ne suis pas sorti ; et de
» chez nous on entend très-bien rentrer ses
» voisins.
» — Ah ! c'est bien désagréable ! avec ça
» que je demeure très-loin... et que je n'ai
» pas souvent le temps de sortir.
» — Mademoiselle, je pense que notre voi-
» sine ne peut pas tarder beaucoup à revenir,
» puisqu'il y a déjà long-temps qu'elle est de-
» hors. Si vous vouliez l'attendre chez nous...
» en vous reposant ?...
» — Ah ! monsieur, vous êtes bien hon-
» nête... ça vous gênera peut-être ?...
» — Au contraire, mademoiselle. »

Et Timothée salue de nouveau et se hâte de pousser la porte toute grande pour engager la demoiselle à entrer. Après avoir balancé un instant, la jeune fille se décide à accepter l'of-

fre qu'on vient de lui faire. L'air respectueux de Timothée avait charmé cette demoiselle, qui, d'ailleurs, était taillée de façon à pouvoir se défendre contre un téméraire. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : les femmes fortes au physique peuvent être faibles au moral. On a vu de petits hommes grêles et fluets prendre d'assaut des vertus solides et robustes : peut-être bien qu'alors la vertu s'y prêtait un peu.

La jeune fille est entrée dans la chambre des étudiants ; mais en apercevant George, elle s'arrête et semble prête à revenir sur ses pas. Cependant George s'est levé pour saluer, et Timothée a couru prendre la chaise que son ami avait sous lui pour la présenter à la demoiselle, qui sans cela n'aurait pas manqué de faire comme le marchand d'habits, ce qui aurait pu être assez agréable pour les jeunes gens, mais eût été une grande perfidie envers la jeune fille.

« — Asseyez-vous donc, mademoiselle !... » dit Timothée en présentant la chaise dont les quatre pieds sont solides.

« — Oh! monsieur, vous êtes bien hon-
» nête... mais je crains... et puis je ne vais
» pas attendre long-temps...

» — Vous ne resterez que le temps qui
» vous fera plaisir, mademoiselle, » dit George, « mais vous pouvez sans crainte vous
» reposer chez nous... nous sommes incapa-
» bles de manquer aux égards qu'on doit aux
» dames.

» — Oui, certainement, » dit Timothée en s'asseyant sur la chaise qui n'a que trois pieds, et se tenant de manière à ne point perdre l'équilibre, « nous sommes incapables... de...
» comme dit mon ami. »

La jeune fille se décide à s'asseoir ; pourtant elle ne se pose que sur le bord de la chaise. Il y a des personnes qui croient que cela leur donnera plus de facilité pour s'en aller.

George, sans faire semblant de rien, est allé tirer la malle et l'approche de la table, ensuite il s'assied dessus. Timothée tourne sa bouche et fait le joli cœur, la jeune fille regarde à ses pieds et semble embarrassée, George se hâte de ranimer la conversation.

« — Nous ne connaissons encore notre voi-
» sine que de vue, dit-il, mais elle paraît bien
» gaie... bien aimable...

» — Nous l'entendons chanter quand elle
» sort de chez elle, » dit Timothée, « elle a
» une très-jolie voix.

» — Oh! oui, Cœlina chante très-bien,
» aussi avait-elle envie de se mettre au théâ-
» tre... mais ses parents n'ont pas voulu.

» — Est-ce qu'elle est d'une famille no-
» ble? » dit Timothée.

» — Je ne crois pas, monsieur; moi, mon
» père vendait des dindons...

» — C'est un excellent métier, » reprend George en soupirant, « et je voudrais bien ce
» soir connaître un homme qui vendît de la
» volaille!...

» — Est-ce que mademoiselle est enlumi-
» neuse comme notre voisine? » demande Timothée en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

» — Non, monsieur; moi, je suis chez une
» lingère, mais je ne sors pas souvent; d'a-

» bord, il n'y a pas long-temps que je suis à » Paris...

» Mademoiselle est étrangère? » dit Timothée.

» — Oui, monsieur, je suis de Poissy... » au-dessus de Saint-Germain.

» — Oh! je sais, mademoiselle, je connais » Poissy... ville célèbre par sa maison de détention et la longueur de son pont.

» — Je n'étais jamais venue à Paris avant » d'y venir pour la première fois, » reprend la jeune fille.

« — En vérité! s'écrie George en s'efforçant de ne pas rire de cette naïveté de la demoiselle. « Alors vous devez avoir encore » beaucoup de choses à connaître dans Paris?

» Oh! oui, monsieur; aussi aujourd'hui » j'étais sortie d'assez bonne heure pour venir » chez Cœlina, avec qui je comptais aller un » peu me promener, parce que Cœlina, qui » est de Paris, m'a dit qu'elle me ferait voir » tout ce qu'il y a de curieux, et puis encore » autre chose!... et je serais arrivée bien plus

» tôt ici, sans un événement qui m'est ar-
» rivé...

» — Un événement, mademoiselle!

» — Oh! un événement bien malheu-
» reux... et ça me fait bien du chagrin! »
reprend la jeune fille en poussant un gros soupir.

« — Si ce n'était pas une indiscrétion de
» vous demander quel genre d'événement
» vous est arrivé? » dit Timothée qui s'inté-
resse déjà beaucoup à la grosse fille.

« — Si nous pouvons vous être utiles,
» mademoiselle, nous sommes tout à votre
» service, » reprend George.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs,
» mais tous les jeunes gens ne sont pas aussi
» polis que vous... En ce moment je suis bien
» en colère contre un monsieur... que je ne
» connais pas.

» — On vous aurait insultée dans la rue?...

» — Oh! c'est-à-dire... Je vais vous conter
» comment cela s'est fait. J'étais sortie de
» chez ma maîtresse d'apprentissage avec
» mon chien... parce que vous saurez que

» mon parrain m'a donné un gros chien pour
» me défendre dans Paris quand je sortirai
» seule.

» — Excellente précaution!

» — Ah! oui, c'est étonnant comme ça
» m'a bien servi! Voilà que je sors avec Mous-
» tache... il n'y a que trois semaines que je
» l'ai, mais il avait déjà l'air de m'être bien
» attaché. Dans la rue, un monsieur s'avise de
» me suivre et puis de me parler... de me
» dire des bêtises... que je suis jolie; qu'il
» m'adore...

» — Et vous appelez cela des bêtises, ma-
» demoiselle?...

» — Certainement, parce qu'on ne peut
» pas devenir comme cela amoureux d'une
» femme en lui voyant traverser un ruisseau.
» Comme je sais qu'on ne doit pas écouter
» les hommes qui nous parlent dans les rues,
» je n'écoutais pas ce monsieur, mais il me
» suivait toujours...

« — Alors vous lâchez votre chien sur
» lui...

» — Mon Dieu! je n'ai pas eu cette peine-

» là, Moustache m'avait déjà quittée pour suivre
» ce monsieur.

» — Et il lui mordait les mollets?

» — Il ne lui mordait rien du tout, il pa-
» raissait au contraire très-ami avec lui. Je me
» fâche, j'appelle mon chien, il ne m'écoute pas.
» Ce monsieur consent à me laisser tranquille,
» il s'éloigne... Moustache le suit, et c'est moi
» qui suis obligée de courir après ce monsieur.
» Enfin, j'attache mon chien avec un cordon,
» et je l'emmène... mais bah!... je n'était pas
» bien loin qu'il avait cassé le cordon et était
» parti de nouveau. Comme je ne pouvais pas
» toujours courir après ce monsieur, j'ai pris
» le parti de continuer mon chemin... mais
» avec tout cela mon chien est perdu... et ça
» me fait bien de la peine, parce que mon
» parrain me l'avait bien recommandé!... et
» certainement c'est la faute de ce monsieur,
» qui avait sans doute quelque secret pour at-
» tirer les bêtes. Et c'est tout cela qui m'a re-
» tardée et qui m'a fait manquer Cœlina.

» — Mademoiselle, vous n'avez plus qu'un
» moyen pour ravoir votre chien, c'est de le

» faire afficher et de promettre une récom-
» pense honnête à celui qui vous le ramènera.

» — Une récompense!... Ah! ma foi, j'en
» suis bien fâchée, mais moi je n'ai pas d'ar-
» gent pour donner des récompenses.

» — Si l'on vous connaissait, mademoi-
» selle, » dit Timothée, « je suis sûr qu'on
» vous le rendrait pour rien... on serait trop
» heureux de vous obliger...

» — Vous êtes bien honnête, monsieur.

» — Il est possible ensuite que vous retrou-
» viez votre chien chez vous, il sera retourné
» au logis.

» — Ah! je ne l'espère pas, il y a si peu de
» temps qu'il est à la maison, il ne s'y plaisait
» pas beaucoup; j'avais toute la peine du
» monde à l'empêcher de courir.

» — Si la journée n'était pas si avancée, »
dit Timothée, « je vous demanderais la per-
» mission de sortir avec vous, mademoiselle,
» pour aller chercher votre chien. Mais avez-
» vous été voir chez votre parrain? puisque
» c'est lui qui vous l'a donné, le chien sera
» probablement retourné chez lui.

» — Mon parrain n'habite plus Paris, il est » parti il y a trois semaines pour retourner dans » son pays, à Meaux, et il n'est pas probable que » Moustache sera allé l'y rejoindre; il ne doit » pas savoir le chemin, il n'y a jamais été. » Mais il se fait tard... Cœlina ne revient pas... » Je vais m'en aller.

» — Quoi, mademoiselle, vous ne voulez » pas l'attendre?...

» — Oh! non, voilà la nuit qui vient, ma » maîtresse d'apprentissage me gronderait de » rentrer si tard... et puis moi, je ne voudrais » pas aller seule le soir dans Paris... surtout » n'ayant plus mon chien.

» — Il me semble qu'il ne vous défendait » pas beaucoup, » dit George.

« — C'est égal, c'était une société.

» — Est-ce que vous demeurez loin, made- » moiselle?

» — Oui, monsieur, rue Poissonnière, près » du boulevard... d'ici, il y une *trotte consé-* » *quente!*

» — C'est vrai, » dit George en souriant.

« — Voulez-vous que nous vous recondui-

» sions, mademoiselle? dit Timothée en je-
» tant un coup d'œil inquiet sur son costume.
» — Oh! je vous remercie monsieur, mais
» j'aime mieux m'en aller seule.
» — Nous n'insisterons pas, mademoiselle, »
se hâte de répondre George.
« — Car nous ne savons pas ce que c'est que
» de contrarier les demoiselles.
» — Que dirons-nous à notre voisine de
» votre part? » demande Timothée.
« — Si vous voulez avoir la complaisance de
» lui dire que je suis venue... Ah! mais que
» je suis bête! vous ne savez pas mon nom...
» Prudence Flambard... que je suis bien fâ-
» chée de ne l'avoir pas trouvée, et que je la
» prie de venir me voir chez ma maîtresse d'ap-
» prentissage où je suis toujours, jusqu'à ce
» que j'en sorte, parce que je m'y ennuie, et
» j'ai envie d'entrer ailleurs... Je vous serai
» bien obligée, messieurs.
» — Cela suffit, mademoiselle, nous ne
» manquerons pas de lui dire cela... Je suis
» bien fâché que vous ne puissiez pas attendre
» davantage.

» — Oh! non... car j'ai déjà perdu mon » chien, je n'aurais qu'à perdre encore autre » chose en chemin ; je vais rentrer bien vite... » Je vous remercie, messieurs... je vous de- » mande pardon de vous avoir dérangés.

» Nullement, mademoiselle. Nous sommes » trop heureux d'avoir pu vous être agréables... » Prenez garde de tomber en descendant... » l'escalier est humide et glissant. »

Mademoiselle Prudence Flambard est partie, et Timothée, qui l'a reconduite jusque sur l'escalier, rentre dans la chambre en s'écriant :

« — Superbe fille ! n'est-ce pas, George ?

» — Oh ! superbe fille !... parce qu'elle a de » grosses hanches, de gros bras, une grosse » gorge... C'est une fille solidement conformée, » voilà tout.

» — Mais elle a une jolie figure, de belles » couleurs, de belles dents...

» — Elle a une figure de paysanne... des » couleurs trop foncées, de grosses joues comme » un enfant nouveau né... Moi, je ne suis pas » admirateur de ce genre de beauté ; j'aime

» les femmes mignonnes... et puis, mademoi-
» selle Prudence Flambard me fait l'effet d'être
» passablement bête.

» — Tu crois ?

» — Il me semble que sa conversation nous
» en a donné un échantillon.

» — Oh ! quelquefois... la timidité... C'est
» égal, c'est une belle fille et qui me plairait
» beaucoup.

» — Ah çà ! mais, tu étais amoureux de la
» voisine, voilà celle-ci qui te plaît beaucoup ;
» pour peu qu'il en arrive une troisième, elle
» te séduira sans doute aussi ?

» — Ecoute donc, quand il y a long-temps
» qu'on a aimé, c'est comme quand il y a
» long-temps qu'on a mangé, on trouve tout
» bon. A propos de manger !... je dînerais
» volontiers...

» — Et moi aussi.

» — Voilà la nuit... Bouchenot ne revient
» pas !... S'il ne nous apporte pas un pâté,
» avec quoi dînerons-nous... ou souperons-
» nous ?...

» — Il ne reste donc rien du déjeuner ?

» — Eh! tu sais bien que nous avons tout » mangé...

» — Diable!... Allumons toujours la chan- » delle. »

George prend un briquet phosphorique dont il avait fait emplette l'avant-veille, et il allume une chandelle qui était enfoncée dans le goulot d'une bouteille, ce qui tenait lieu de chandelier. Ensuite il s'assied de nouveau devant la table.

« — Tu vas encore travailler? » dit tristement Timothée.

« — Sans doute... Que veux-tu que je fasse... » puisque nous ne pouvons pas encore sou- » per?... Crois-moi, Timothée, fais de même.. » quand on s'occupe, on n'a pas si faim.

» — C'est possible, quand on compose... » mais pour étudier ce n'est pas la même » chose... Ah! Bouchenot! si tu n'apportais » rien... si tu nous jouais un tour comme cela... » après avoir emporté l'argent de mes bottes! » car c'est l'argent de mes bottes qu'il avait en » poche... Cent sous... on a quatre pâtés avec « cent sous!... »

Timothée s'était assis sur la chaise que mademoiselle Prudence avait occupée, et il se balançait doucement en faisant tout haut ses réflexions...

« Cette pauvre fille qui a perdu son chien..., » et cet autre qui l'a emmené... Sapredié ! » que j'ai faim !... Bouchenot ne revient pas..., » j'ai envie de faire un somme... on dit que » qui dort dîne... Prudence Flambard... le » drôle de nom ! et la voisine qui se nomme » *Cœlina*, comme un vieux mélodrame de » l'Ambigu... c'est peut-être aussi un enfant » du mystère !... Ah ! il faudra que j'écrive » encore à mon père !... Mes pauvres bottes » qui m'allaient si bien !... »

Timothée cesse de parler, ses yeux se ferment; il s'est endormi. George s'en aperçoit, il écrit plus doucement, et a soin de ne point remuer ses papiers de crainte de réveiller son ami.

Plus d'une heure s'écoule ainsi. Enfin George qui ne se sent plus la force de travailler, et qui envie le sommeil paisible de Timothée, repousse doucement son ouvrage; et mettant

son bras sur la table, appuie sa tête dessus, en se disant :

« Si je pouvais faire comme lui... pendant » ce temps-là peut-être que Bouchenot re- » viendrait. »

La nature seconde le désir de George, il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Timothée.

Minuit sonnait à l'horloge du Palais, lorsque les deux jeunes gens rouvrirent les yeux.

La chandelle brûlait encore, mais elle touchait presque à sa fin.

« — Il est bien tard, » dit Timothée, « nous » avons dormi long-temps, il paraît.

» — Voilà minuit qui sonne, » dit George.

» — Minuit ! ah ! mon Dieu ! et Bouchenot » n'est pas revenu !..

» — C'est bien singulier en effet !

» — Et il sait que nous ne possédons plus » rien, que nous comptons sur lui pour sou- » per... ah ! sa conduite est indigne !...

» — Il faut qu'il lui soit arrivé quelque » chose d'extraordinaire, car il ne nous lais- » serait pas ainsi... il reviendrait au moins.

» — Plus de ressources!... et comment fe-
» rons-nous demain?...

» — Allons, Timothée, ne te chagrine pas;
» nous vendrons quelque chose...

» — Mais nous n'avons plus rien à vendre...
» toutes nos ressources sont épuisées... Ah!...
» je sens des tiraillements d'estomac...

» — Couche-toi, tâche de dormir encore...

» Non... je n'en ai plus envie... je suis
» trop inquiet! »

George cherchait à tranquilliser Timothée, mais au fond du cœur il était aussi triste que lui. Toute la philosophie, toute l'ensouciance de la jeunesse ne tient pas contre le besoin. L'avenir leur offrait bien quelques espérances, mais il faut pouvoir y arriver à cet avenir. Il faut avoir assez de forces pour atteindre à ce but que l'on voit dans l'éloignement et ne pas tomber de fatigue en chemin.

Les deux amis étaient toujours assis l'un devant l'autre, ils ne se parlaient plus, car ils ne trouvaient pas de consolations à se donner.

Tout-à-coup, ils entendent monter précipitamment l'escalier, ils écoutent... on s'ar-

rête devant leur porte... on frappe violemment.

« — Ah! c'est lui... c'est Bouchenot! » s'écrient avec joie les deux jeunes gens en courant ensemble ouvrir leur porte.

CHAPITRE II.

Retour de l'Enfant Prodigue.

En effet, c'était Bouchenot; mais pâle, défait, haletant, couvert de crotte, en nage, l'habit déchiré comme vous savez, et dont les traits renversés expriment la terreur.

« — Ah ! te voilà enfin! » disent George et Timothée, qui dans leur joie de revoir leur ami n'ont pas encore remarqué son trouble ni l'expression d'effroi de sa physionomie.

« — Revenir si tard!...

» — Que diable as-tu donc fait jusqu'à pré-
» sent ?...

» — Tu apportes des provisions, j'espère? »

Pour toute réponse, Bouchenot referme avec

soin la porte de leur logement, puis il va se jeter sur la chaise, en murmurant :

« — Enfin !... me voici donc en sûreté !... » ah ! je n'en puis plus. »

Timothée examine alors la toilette de Bouchenot, un cri lui échappe :

« — Ah ! mon Dieu !... vois donc, George... » vois dans quel état il revient... notre habit... » notre pauvre habit est en lambeaux !..

» — En effet... déchiré devant et derrière... » Qu'est-ce que cela veut dire ?... tu viens » donc de te battre ?...

» — Est-ce que tu as été attaqué par des » voleurs ?... parle donc...

» — Ah ! mes amis, de grâce, laissez-moi » me remettre un peu ! ah ! quelle journée ! » grand Dieu ! quelle malheureuse jour- » née !...

» — Et le pâté que tu devais nous rapporter... où est-il ? »

Bouchenot tire de sa poche les deux morceaux de sa canne cassée et les présente à ses amis, en leur disant :

« — Voilà tout ce que j'ai apporté... et » encore cela m'a coûté trois francs!

» — Bouchenot, nous mourons de faim, tu » prends mal ton temps pour plaisanter!...

» — Ah! morbleu! moi aussi je meurs de » faim, moi aussi je n'ai pas dîné, et je gage » que j'ai moins bien déjeuné que vous... et » je suis sur mes jambes depuis que je suis » sorti.

» — Mais tu avais cent sous?...

» — Mais cet habit, notre seul vêtement à » tous trois, était en bon état ce matin... et » tu reviens en loques...

» — Et tu n'apportes pas de provisions?...

» — Laissez-moi me remettre... et je vous » conterai mes aventures.

» — Ça ne nous donnera pas à souper, tes » aventures, » dit Timothée en se jetant sur la malle d'un air désespéré; « et nous comp- » tions sur toi pour cela...

» — Alors aimez-vous mieux que je ne dise » rien?

» — Parle, nous t'écoutons, » dit George.

Bouchenot jette encore des regards effarés

autour de lui, puis, après avoir essuyé la sueur de son front, il commence son récit, mais d'une voix basse, et comme s'il craignait d'être entendu :

« — Je suis sorti ce matin avec les plus belles » espérances et cinq francs dans ma poche...

» — Oui, cinq francs qui venaient de mes » bottes neuves, que tu as vendues ! » s'écrie Timothée.

« — Que diable, mon ami, il nous fallait » de l'argent à tout prix ; ce marchand d'habits » ne donnait rien de nos caleçons !... et vous » vouliez avoir à déjeuner...

» — Et maintenant nous voudrions à sou- » per...

» — Timothée, si tu m'interromps ainsi, je » ne pourrai pas vous faire le récit de mes » aventures...

» — Allons, poursuis ; Timothée va se » taire.

» — J'étais donc sorti dans la plus heureuse » situation d'esprit... je voyais tout en rose... » même les marchandes de marrons !..... » Je comptais déjeuner chez mon ancienne

» amie... madame Dubillon... Mon premier » malheur fut de mettre mon pied dans un » ruisseau, ce qui m'obligea à changer ma » pièce de cent sous pour me faire décrotter... » ensuite j'achetai des pastilles du sérail à un » vrai Turc de la rue Vivienne ; je conviens » que j'aurais pu m'en passer... mais cela sen- » tait si bon!... Tenez, mes enfants, je les ai » dans ma poche... les voici... vous pouvez » en brûler une... ça se brûle, et vous allez » renifler avec volupté!... »

George hausse les épaules, et Timothée repousse les pastilles du sérail, en s'écriant :

« —Crois-tu que pour nous restaurer, nous » nous contenterons de respirer tes parfums ?... » Belle emplète! C'est pitoyable de nous ap- » porter des choses comme cela!

» —Timothée, tu m'as promis de me laisser » parler... Je poursuis. Il me restait trois francs » huit sous; avec cela je pouvais encore vous » faire souper très-gentiment... lorsque le » diable déchaîna à mes trousses un petit mar- » chand de cannes... Il m'en met une dans la » main... Il me dit de la faire plier... elle se

» casse... C'est trois francs qu'il faut que je » donne !..

» —Pourquoi marchander des cannes quand, » on ne veut pas en acheter?

» — Timothée, veux-tu que je continue?... » Je vais chez ma sensible Dubillon... elle est » à Pontoise pour un mois... Je vole chez ma » tendre Elvina... Elle est avec son protec- » teur... Vous concevez que je commençais à » me lasser de courir; il me restait huit sous, » je les dépense pour mon déjeuner... il me » semble qu'on peut bien manger huit sous » quand on a déjà couru tout Paris... Vous » voyez que voilà l'emploi de la pièce de cent » sous bien détaillé...

» — Il est gentil l'emploi que tu en as fait !...

» — Et notre habit... et l'état où te voilà? » dit George.

« — Un instant... je vais y arriver... vous » ne connaissez encore qu'une partie de mes » malheurs. Comme je déjeunais... chez un » charcutier... je vois passer une jeune fille » assez drôlette... du moins alors elle me sem- » blait drôlette, à présent je la trouve fort

» laide... Je marche à ses côtés, en lui disant » quelques douceurs... elle se fâche... C'était » une jeune fille sans usage ; moi, je la laisse » aller. Mais figurez-vous qu'elle avait un » chien... et que ce chien quitte sa maîtresse » pour me suivre... j'ai beau le renvoyer, il » ne veut plus me quitter.

» — Ah! bah ! vraiment ! » dit Timothée en regardant George qui souriait, « et où est-il » maintenant ce chien ? »

» — Laisse-moi donc continuer. Je poursuis » mon chemin avec le chien sur mes talons... » C'est le jambon que j'avais eu dans ma po- » che qui l'attirait ainsi ; je m'en aperçus après. » Je ne puis vous dire toutes les aventures que » ce misérable chien m'attira : il emporta la » corbeille d'une marchande de cure-dents ; » puis une chaîne de sûreté ; puis, comme » j'allais enfin dîner chez les Monflacon, il se » jeta sur le petit Stanislas, et moi on me jeta » à la porte. Enfin, la soirée était avancée, je » n'avais pas dîné, et j'étais de fort mauvaise » humeur... lorsque le hasard me conduisit » sur les boulevards du Marais... devant des

» paillasses... des baladins... Il y avait une
» femme qui faisait des armes; elle proposait
» à tous les amateurs de tirer *gratis!*... J'eus
» la malheureuse idée de me donner ce petit
» divertissement... d'autant plus que je puis
» me flatter de tirer assez bien...

» — Ah! oui, je te conseille de t'en vanter!

» — La preuve que je tire bien, c'est que j'ai
» touché cette amazone... je l'ai même touchée
» dans l'œil... une botte superbe!...

» — Enfin?

» — Enfin, piqués de ce que j'avais vaincu
» leur amazone, les saltimbanques ont voulu
» me faire régaler la troupe; vous sentez bien
» que j'ai réfusé... j'avais d'ailleurs de bonnes
» raisons pour cela!... Alors grande querelle...
» combat à coups de poing... Je me suis battu
» comme un lion... j'ai rossé tout le monde.
» Mais le maudit chien qui voulait me tirer de
» là, m'a plusieurs fois happé mon habit... et
» vous voyez dans quel état je suis sorti du spec-
» tacle forain!

» — Eh bien! ensuite... que t'est-il encore
» arrivé? tu ne t'es pas battu jusqu'à minuit...

» et ce chien qui t'avait suivi, qu'en as-tu donc » fait?...

» — Ensuite, » répond Bouchenot en regardant autour de lui d'un air inquiet et traînant sur chacune de ses paroles, « je quittai » les boulevards... dans l'état où j'étais, vous » sentez bien que je ne me souciais pas d'être » vu; je marchai long-temps... au hasard... » Enfin je m'arrêtai dans une rue... je ne sais » pas trop si c'était une rue... je ne sais pas du » tout où j'étais...

» — On dirait que tu ne sais pas non plus » ce que tu veux dire, » s'écrie George impatienté de la lenteur que Bouchenot apporte dans la fin de son récit.

« — Ah! écoute donc... après tout ce qui » m'est arrivé, il m'est bien permis d'avoir la » mémoire un peu troublée...

» — Enfin, que t'arriva-t-il encore?

» — Ce qui m'arriva?... mais rien de plus... » je me reposai sur une borne... j'y restai long- » temps, car j'étais accablé de fatigue... ensuite » je pensai à revenir ici, mais je me perdis » dans des rues que je ne connaissais pas...

» et... voilà pourquoi je suis revenu si tard.

» — Comment, c'est là tout ce qui t'est ar-
» rivé?...

» — Il me semble que c'est bien assez...

» — Et tu avais l'air si inquiet... si bouleversé
» en entrant ici.

» — J'ai cru qu'il avait une bande de voleurs
» à ses trouses, » dit Timothée.

« — Ah!... c'est que... se trouver seul... la
» nuit... dans Paris... à minuit passé....

» — Ah! ah!... voilà du nouveau! et cent
» fois tu n'es rentré qu'à deux ou trois heures
» du matin... En vérité, mon pauvre Bouche-
» not, je crois que l'assaut d'armes que tu as
» soutenu à un peu dérangé ton moral... tu as
» de la fièvre.

» — C'est possible, » dit Bouchenot en lais-
sant retomber sa tête sur sa poitrine; « oui...
» en effet... je dois avoir un peu de fièvre!...

» — Ah çà ! et le chien? » dit Timothée.
« Tu ne nous parles plus de ce chien qui avait
» quitté sa maîtresse pour te suivre... qu'en
» as-tu donc fait?

» — Il m'a quitté aussi, comme vous voyez...

» C'est en m'éloignant du spectacle de toile...
» dans ces rues... que je ne connaissais pas...
» Lorsque je me suis reposé, je me suis aperçu
» que le chien... n'était plus avec moi... et
» depuis ce moment... je ne l'ai pas revu.

» — Voilà qui est très-malheureux !

» — Pourquoi cela?... vous me disiez ce ma-
» tin qu'un chien serait du luxe ici.

» — Aussi, nous n'aurions pas gardé celui-
» là ; mais nous l'aurions rendu à sa maîtresse.

» — A sa maîtresse ! » s'écrie Bouchenot en relevant aussitôt la tête et regardant ses deux amis avec inquiétude. « Comment !... sa maî-
» tresse... Est-ce que vous la connaissez?...

» — Oui, nous la connaissons... Tiens, pour
» preuve, nous allons te faire son portrait :
» c'est une jeune fille de vingt ans à peu près ;
» grande, forte, bien taillée, haute en couleur...
» assez jolie... et portant un petit bonnet et
» un tablier à carreaux rouges et noirs?

» — C'est cela... c'est parfaitement cela, » dit Bouchenot d'un air stupéfait.

« — Son chien s'appelle Moustache...

» — Oui... oui...

» — Et quant à la demoiselle, nous savons » aussi son nom : elle se nomme Prudence » Flambard.

» — Prudence Flambard !... Je ne savais pas » son nom, moi ; mais comment se fait-il que » vous sachiez tout cela ?

» — Rien de plus simple, » dit George. « Cette jeune fille connaît notre voisine du » carré... Aujourd'hui elle est venue pour la » voir, et, comme la voisine était sortie, elle » a bien voulu l'attendre quelque temps ici. » C'est alors qu'elle nous a raconté que son » chien l'avait quittée pour suivre un monsieur » qui lui avait dit des *bêtises*... Nous aurions dû » deviner que c'était toi. Cette pauvre fille est » désolée de la perte de son chien, parce que cet » animal lui avait été donné par son parrain.

» — C'est cela... oh ! c'est bien cela !... Ah ! » elle se nomme Prudence Flambard ?... que » vous a-t-elle dit encore ?...

» — Rien de bien intéressant : qu'elle est en » apprentissage chez une lingère... qu'elle » connaît fort peu Paris, où elle n'est venue » que depuis peu de temps...

» — Et son adresse... vous a-t-elle dit son » adresse?

» — Oui, elle demeure rue Poissonnière, » près du boulevard.

» — Rue Poissonnière! » murmure Bouchenot; puis il porte de nouveau ses regards vers la terre, et semble réfléchir profondément.

« — Est-ce que tu songes déjà à aller voir » cette jeune fille? » dit Timothée d'un air railleur; « je te préviens que tu ne lui plai- » sais pas du tout... c'est du moins ce qu'elle » nous a dit ici, en se plaignant de ton ob- » stination à la suivre.

» — Et je crois que tu aurais un rival dans » Timothée, » ajoute George en souriant.

» — Moi... aller chez cette demoiselle... » Dieu m'en garde! » répond Bouchenot à voix basse.

» — Oh! cet air de dédain! » dit Timothée; « tu feins de n'en plus vouloir, parce que tu » t'es bien aperçu qu'elle ne voulait pas t'é- » couter; mais certainement que c'est une » fort belle personne... fraîche comme une » pomme d'amour et ferme comme un roc...

« — Est-ce que tu t'en es assuré?

» — Non, mais ça se voit tout de suite. » D'ailleurs elle a l'air très-honnête, n'est-ce » pas, George?

» — Oui, autant que l'on peut juger sur » les apparences.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en regardant tour à tour ses deux amis, « croyez-moi, » ne formez aucune liaison avec cette demoi- » selle Prudence Flambard... et quant à la » petite voisine du carré... puisqu'elle est » amie avec l'autre... ce ne doit pas non plus » être grand'chose... ne lui parlez pas... ne » cherchez pas à faire sa connaissance.

« — Oh! mais voilà qui est trop fort! » dit George. « Le diable m'emporte, je crois » que tu as perdu la tête, mon pauvre Bou- » chenot. Depuis quand es-tu si sévère en fait » de connaissance de femmes?... sur quoi » d'ailleurs juges-tu que mademoiselle Pru- » dence n'est pas digne de notre société?... » Est-ce parce que tu lui as perdu son chien?»

Bouchenot baisse les yeux, et ne répond rien.

« — Non, c'est parce qu'il est vexé que » cette jeune fille n'ait pas voulu l'écouter, » dit Timothée; « mais cela n'est pas beau, » Bouchenot, de dire du mal d'une femme » parce qu'elle ne veut pas de nous. Et la » voisine, tu la trouvais charmante ce matin, » et tu aurais bien voulu faire sa conquête. » Quelle haine as-tu donc maintenant contre » les femmes? toi qui es si amateur du beau » sexe?... Est-ce que tu aurais reçu un mau- » vais coup de l'amazone, avec qui tu as fait » des armes?

» — Non, je n'ai de haine pour personne... » faites ce que vous voudrez... moi je vais » me coucher, car je ne me sens pas à mon » aise.

» — Couche-toi, tu feras bien, car certai- » nement tu as quelque chose... tu n'es pas » dans ton état normal.

» — C'est la fatigue... les ennuis de cette » journée... les regrets d'avoir dépensé les » cent sous... et de revenir avec notre habit » déchiré...

» — Oh! tu n'es pas un gaillard à t'affliger

» pour tout cela, » dit George ; « il faut qu'il te » soit encore arrivé d'autres aventures que tu » ne veux pas nous dire...

» — D'autres aventures! » s'écrie vivement Bouchenot, « non... non... vous vous trom- » pez... je n'ai rien... que la fièvre... mais je » dois avoir une grosse fièvre. »

En disant cela, Bouchenot se déshabillait et se glissait dans la vieille couchette, dont il retapait les rouleaux de papier qui servaient de traversin.

« — S'il allait tomber malade! » dit tristement Timothée en considérant la mine pâle et alongée de Bouchenot. « Il ne nous man- » querait plus que cela!... avec quoi acheter » des tisanes... quand on n'a pas de quoi sou- » per !...

» — Et plus d'habit! » dit George en jetant un regard désolé sur le malheureux frac que Bouchenot avait mis dans un coin de la chambre. « Comment irai-je demain lire » ma pièce au directeur?... allez donc lire » une pièce en blouse ou en camisole!... Ah! » notre situation devient cruelle !...

» — Et notre appétit, dont tu ne parles » pas! » dit Timothée. « Ce soir, nous pou- » vons encore nous serrer le ventre, parce que » nous avons déjeuné assez bien; mais de- » main... que ferons-nous demain?... Nous » ne pouvons même pas sortir pour aller em- » prunter à quelques connaissances!... »

George reste quelques moments pensif, puis il dit à Timothée : « Sais-tu que notre position serait fort dramatique et d'un grand effet en scène?...

» — Ah! que le diable t'emporte avec tes » scènes!... j'ai cru que tu nous avais trouvé » quelque ressource. Tiens, vois donc comme » Bouchenot saute dans le lit... est-ce qu'il a » des attaques de nerfs?...

» — Bouchenot, où souffres-tu? » dit George en s'approchant de la vieille couchette.

Bouchenot, qui commençait à s'assoupir, ouvre les yeux en criant :

« — Ah! mon Dieu!... ils vont m'assassi- » ner!... Grâce!... grâce... je ne dirai » rien!...

« — Eh bien! à qui donc en as-tu, mon » pauvre garçon?... reviens à toi, tu es avec » tes amis, » dit George en prenant le bras de Bouchenot. Celui-ci le regarde d'un air effrayé, puis passe sa main sur son front, en balbutiant :

« — Qu'est-ce que j'ai donc dit?...

» — Tu parlais d'assassins... tu demandais » grâce...

» — Ah! c'est que... j'avais le couchemar, » apparemment... Mais il fait bien froid ici... » On ne peut pas se réchauffer dans ce lit...

» — Attends... attends, nous allons faire un » bon feu, » s'écrie George.

« — Du feu? et avec quoi donc? » demande Timothée.

« — Avec quoi? eh parbleu! avec le grand » coffre qui ne nous sert à rien, puisque la » malle est plus que suffisante pour nos ef- » fets!...

» — Ah! tu as raison!... Au feu le grand » coffre!... Oh! nous allons bien nous chauf- » fer. »

Et Timothée saute de joie dans la chambre,

tandis qu'avec deux ou trois coups de pied, George a mis le grand coffre en morceaux. La pensée qu'ils vont avoir un bon feu a ranimé le courage des deux jeunes gens. La plus petite douceur est un grand plaisir pour ceux qui ne vivent que de privations.

Le feu est bien vite allumé. Le bois du coffre brûlait très-facilement. George et Timothée se chauffaient avec délices et ne doutaient pas que la chaleur ne fît du bien à leur ami.

« — Comment te trouves-tu maintenant? » dit Timothée; « as-tu chaud?

» — Oui... mais j'ai terriblement soif... » donne-moi à boire, je t'en prie.

» — Qu'est-ce que nous allons lui donner? » dit Timothée en regardant George, « nous n'avons que de l'eau ici.

» — Alors ta question me semble superflue.

» — C'est que... de l'eau pure... si ça aug- » mentait sa fièvre...

» — Nous n'avons pas de sucre à mettre de- » dans?...

» — Pas un morceau...

» — Pour un malade... cela s'emprunte du » sucre...

» — A minuit passé!... tout le monde dort » dans cette maison...

» — Pauvre garçon, il faudra donc lui » donner de l'eau!...

Les deux jeunes gens se regardaient tristement, puis reportaient leurs regards sur le malade.

En ce moment, le calme qui régnait dans la maison permet d'entendre très-distinctement une voix de femme qui chantait :

« Combien je regrette
» Mon bras si dodu,
» Ma jambe bien faite,
» Et le temps perdu! »

Cette chansonnette, qui rompt le silence de la nuit, fait sur les deux jeunes gens une impression difficile à rendre. Le sourire reparaît sur leurs lèvres, et l'espérance revient dans leur cœur.

« — C'est la voisine! » s'écrie Timothée, « c'est mademoiselle Cœlina... elle ne dort » pas, puisqu'elle chante!...

» — Il faut aller lui emprunter un peu de » sucre, » dit George.

« — Lui emprunter du sucre... je ne sais » pas si j'oserai...

» — Oh! alors j'irai, moi! pour un ami » malade, je ne craindrai pas de demander un » service... D'ailleurs les jeunes filles ont tou- » jours bon cœur; elle sera bien aise de nous » obliger!...

» — Au fait, tu as raison, et puis il faut » bien que nous lui disions que son amie Pru- » dence est venue pour la voir. Décidément, » je vais aller frapper chez elle. »

Timothée courait vers la porte, lorsque Bouchenot, qui ne dormait pas, lui crie :

« — Où vas-tu?

» — Chez la voisine en face, chercher un » peu de sucre.

» — Je n'en veux pas... je n'ai plus soif... » ne va pas chez la voisine... c'est inutile.

» — Ah! laisse-nous donc tranquille!... tu » as la fièvre, nous savons mieux que toi ce » qu'il faut faire.

» — N'écoute pas Bouchenot, » dit George,

« allume ce bout de chandelle, car celle-ci » va finir, et va cogner doucement chez made- » moiselle Cœlina. »

Timothée a bien vite pris une lumière et il est déjà contre la porte de la voisine, tandis que Bouchenot répète encore : « Ne va donc » pas demander quelque chose à cette demoi- » selle... Je n'ai besoin de rien. »

CHAPITRE III.

Mademoiselle Cœlina.

« — Qu'est-ce qui est là... qu'est-ce qui » frappe à ma porte aussi tard? » demande la jeune voisine avant d'ouvrir à Timothée.

« — Mademoiselle... c'est moi... un de vos » voisins d'en face... Je vous demande pardon » de vous déranger, mais comme je vous ai en- » tendue chanter, j'ai pensé que vous ne dor- » miez pas..

» — Que me voulez-vous donc, monsieur?

» — Mademoiselle... je voulais vous dire que » votre amie Prudence Flambard est venue » dans la journée pour vous voir, et vous a at- » tendue long-temps chez nous...

» — Ah! la grosse Prudence est venue!... » Je vous remercie, monsieur; mais vous m'au- » riez aussi bien dit cela demain matin. »

Ce dialogue avait lieu à travers la porte qui restait fermée. La voisine n'ayant pas jugé nécessaire d'ouvrir, Timothée se tenait contre la porte et ne savait comment demander ce qu'il désirait. George, qui a entendu cette conversation et qui s'aperçoit que la voisine aura le temps d'aller se coucher avant que Timothée ne se décide à faire sa demande, court à son tour se placer contre la porte, et dit d'une voix émue :

« — Mademoiselle, nous vous demandons » bien pardon de vous importuner aussi tard, » mais l'un de nos amis est malade... il souffre, » et nous n'avons pas un morceau de sucre » chez nous pour lui donner dans de l'eau, et » calmer la soif qui le dévore. A l'heure qu'il » est, tous les marchands sont couchés dans ce » quartier, mais nous vous avons entendue » chanter, et c'est pour cela que nous nous » sommes permis de frapper à votre porte...

» — Vous avez un malade... mon Dieu! il

» fallait donc le dire tout de suite; attendez,
» me voilà. »

Et bientôt la porte de la voisine est ouverte, et mademoiselle Cœlina paraît en jupon court, en petite camisole de couleur, serrée autour de sa taille, et la tête coiffée d'un madras, sous lequel sa figure éveillée semble encore plus piquante.

« — Qu'est-ce qu'il a donc votre ami? » demande Cœlina en s'adressant à la fois aux deux jeunes gens; « est-ce qu'il lui est arrivé un ac-
» cident?... est-ce que ça lui a pris tout de
» suite? Voyons, où est-il?.. Oh! moi, je sais
» très-bien soigner les malades, je sais faire des
» cataplasmes, je sais poser les sangsues... je
» sais donner tous les remèdes possibles... Je
» voulais me faire sœur du Pot, mais le cos-
» tume ne m'allait pas, c'est ce qui m'en a
» empêchée... Eh bien, menez-moi donc près
» de votre ami...

» — Mon Dieu, mademoiselle, vous êtes
» bien bonne... nous ne voudrions pas vous
» donner tant de mal... lorsque c'est l'heure de

» votre repos... Si vous pouvez seulement nous » prêter un peu de sucre, cela nous suffira !...

» — Certainement que je vous prêterai du » sucre; j'ai justement reçu ma provision de » ma tante.... avant-hier, ça se trouve bien. » Ma tante m'envoie deux livres de sucre tous » les mois... ce n'est pas trop, et il n'y a pas » de quoi mettre tout au caramel; mais moi » j'en ai assez, parce qu'en fait de sucre, je » préfère le porc frais; je n'aime la douceur » que dans la conversation... Mais je ne vais » pas vous laisser faire de la tisane à votre ma- » lade; est-ce que les hommes s'entendent à » cela?.. Je crois qu'il serait bien soigné, ce » pauvre garçon!... Quant à mon repos, que » cela ne vous inquiète pas!.. On passe bien » des nuits à danser, on peut bien en passer » aussi pour rendre service à des voisins. »

Et en disant ces mots, la petite voisine qui tient toujours son bougeoir à la main, est entrée dans la chambre des jeunes gens.

« — Elle est un peu bavarde, » dit George à Timothée, « mais elle paraît obligeante.

» — Si elle est aussi bonne qu'elle est gen-

» tille ! » dit Timothée, « ce doit être un bijou » que cette femme-là.

» — Où donc est-il ? » demande Cœlina en portant ses regards sur les deux lits, dans lesquels on n'aperçoit personne, parce que Bouchenot s'est caché entièrement sous la couverture lorsqu'il a entendu la voisine entrer dans la chambre...

« — Il est couché là... » dit George en s'approchant du lit. « C'est qu'il a froid peut être... » voyons s'il dort.

George baisse doucement la vieille couververture, et découvre la tête de Bouchenot qui ferme les yeux et fait semblant de dormir.

« — Ah ! je reconnais votre ami, » dit mademoiselle Cœlina en souriant ; « c'est lui qui » un jour était habillé d'une si drôle de façon... » Certainement je ne suis pas bégueule, mais » j'ai trouvé la plaisanterie un peu forte ; et » comme de sa part je m'attendais toujours à » quelques nouvelles drôleries, si c'était lui » qui eût frappé à ma porte, certainement je » n'aurais pas ouvert. Mais il est malade, ce

» pauvre garçon, et je ne lui en veux plus...
» Voyons s'il a de la fièvre... »

Cœlina s'avance pour tâter le pouls à Bouchenot; celui-ci, sans ouvrir les yeux, retire vivement sa main, et la cache à un endroit où la jeune voisine ne pouvait pas se permettre d'aller la chercher.

« — Est-ce qu'il a des crispations? » demande Cœlina aux deux jeunes gens.

« — Nous ne savons pas ce qu'il a... nous » ne comprenons rien à la terreur qu'il sem- » ble éprouver : il est rentré, il n'y a pas long- » temps, tout bouleversé, tout tremblant; il » nous a dit qu'il s'était battu à coups de » poing... qu'il tombait de fatigue, ensuite il » s'est couché... Il a eu comme un cauche- » mar... il se croyait entouré d'assassins... et » regardait avec effroi autour de lui... Main- » tenant vous voyez qu'il s'obstine à fermer les » yeux, et pourtant je suis persuadé qu'il ne » dort pas.

» — C'est sans doute la fièvre qui le tra- » vaille. Tâchez donc d'avoir une de ses mains, » que je lui tâte le pouls...

» — Voyons, Bouchenot, donne ta main » à notre bonne voisine qui veut venir te soi- » gner, » dit George en tâchant de s'emparer d'une des mains du malade.

« — C'est mademoiselle Cœlina, qui a la » bonté de nous prêter du sucre, » dit Timothée, « et de se déranger au milieu de la nuit.

» — Je vous répète que ça ne me dérange » pas! » s'écrie la jeune fille; « je ne m'étais » pas couchée parce que j'ai de l'ouvrage un » peu pressé, et que j'ai flâné toute la journée » au lieu de rentrer travailler. Mais moi, ça » m'est égal... quand je m'amuse le jour, je » me rattrape la nuit! j'ai une santé de fer. » Eh bien! donnera-t-il sa main enfin? »

George est parvenu à s'emparer d'un bras de Bouchenot, et mademoiselle Cœlina peut tâter le pouls au malade.

« — Il a une grosse fièvre, » dit la jeune fille; « son pouls va... va! comme s'il battait » la générale. Il faut lui faire une boisson » calmante...

» — Si on lui donnait de la bourrache? » dit Timothée.

« — De la bourrache ! à un homme qui a » déjà une fièvre de cheval, » dit Cœlina. « Ah bien ! ce serait du joli ! si vous êtes étu- » diant en médecine, je vous en fais mon » compliment. Soyez tranquille, je sais ce » qu'on peut lui donner ; mais avant tout, il » faudrait qu'il fût mieux couché... il faut » lui remettre la tête sur le traversin... Je vais » le retaper d'abord. »

En disant cela, Cœlina qui s'est penchée sur le lit, donne deux coups avec ses mains sur ce qui représente un traversin : les rouleaux de papier rendent un son sec et criard. La jeune fille en reste toute saisie, tandis que les deux amis de Bouchenot détournent la tête en baissant les yeux, tout honteux de ce qu'on connaisse leur pauvreté.

La petite voisine est quelques instants immobile ; elle se sent aussi embarrassée que les deux jeunes gens, car elle craint de leur avoir fait de la peine. Son cœur s'est serré à l'aspect de la misère de cette chambre ; une larme roule dans ses yeux, et elle l'essuie vivement avec le revers de sa main, en balbutiant :

« — Mon Dieu!... je vous demande par-
» don... je croyais... Oh ! mais c'est égal, il ne
» peut pas rester comme cela!... »

Et la jeune fille sort vivement de la chambre et court chez elle, d'où elle revient bientôt en tenant un oreiller et un traversin véritables qu'elle se hâte de placer sous la tête de Bouchenot, après avoir jeté de côté les liasses de papier qui étaient sur la couchette.

« — Que faites-vous, mademoiselle? Oh!
» nous ne souffrirons pas que vous vous pri-
» viez ainsi pour nous, » dit George.

« — Il faudra pourtant bien que vous le
» souffriez, » dit Cœlina. « D'ailleurs, c'est
» pour votre ami malade que je le fais, et vous
» n'avez pas le droit de vous y opposer.

» — Mais vous, mademoiselle... » dit Timothée.

« — Moi? eh! mon Dieu ! avec une robe
» et un ou deux jupons, on se fait tout de suite
» un oreiller délicieux... D'ailleurs je n'ai pas
» envie de dormir... Voyons, j'ai chez moi de
» la mauve, c'est très-bon pour toutes les ma-
» ladies, nous allons en faire une infusion...

» vous avez du feu, nous allons la faire ici, » car j'avais laissé s'éteindre mon feu... Avez- » vous une bouillotte ici?...

» — Une bouillotte?... qu'est-ce que c'est » que cela, mademoiselle?...

» — Je pense que c'est une table de jeu, » dit Timothée.

« — Eh non! » répond Cœlina en riant, « c'est une grande cafetière pour faire chauf- » fer de l'eau.

» — Nous n'avons pas de grande cafetière, » dit George; « nous n'avons qu'un pot à » l'eau... Si cela pouvait suffire...

» — Non, ça ne vaudrait rien; mais j'ai » chez moi ce qu'il nous faut, je vais cher- » cher tout ça... Vous,... entretenez le feu... » mettez encore une bûche... nous en aurons » besoin. »

La jeune fille est retournée chez elle; George va prendre un morceau du coffre qu'il jette dans la cheminée en disant :

« Nos bûches ont une drôle de forme... la » voisine doit avoir de nous une singulière » opinion. Mais après tout, ce n'est pas un

» crime d'être pauvre; quand on n'a jamais
» commis de bassesse, pourquoi rougirait-on
» de sa misère?... tant de gens devraient plu-
» tôt rougir de leur fortune!... Quel bon
» cœur!... quelle obligeance dans cette jeune
» fille qui ne nous connaît pas... et se prive
» de tout ce qu'elle a pour nous l'offrir... ce
» n'est qu'une grisette pourtant... Cherchez
» donc dans de riches salons cette humanité,
» cet empressement à rendre service... Vous
» y rencontrerez quelquefois la bienfaisance,
» mais toujours accompagnée de morgue et
» d'ostentation : vous y lirez dans des jour-
» naux la liste des personnes qui ont secouru
» des malheureux, et qui se font mettre là
» pour que les abonnés du journal, et les
» habitués de café sachent qu'ils sont bienfai-
» sants... Ce n'est pas ainsi qu'une grisette
» oblige!... elle ne tient pas à voir son nom
» imprimé en toutes lettres; elle agit sans cal-
» culs, sans réflexions; elle suit l'impulsion
» de son cœur et ne vise pas à se faire une ré-
» putation.

Pendant que George parlait, Timothée s'é-

tait assis sur la malle; il bâillait, étendait les bras et devenait à chaque instant plus pâle, et tout en balbutiant :

« — Oh! oui... mademoiselle Cœlina se » conduit avec nous... c'est admirable... je la » trouverais encore plus jolie... si je n'avais pas » des tiraillements d'estomac.

» — Eh bien! qu'as-tu donc à présent, Ti- » mothée? est-ce que tu vas tomber malade » aussi?... quelles contorsions tu fais !...

» — Ce que j'ai... parbleu... tu le sais bien... » je fais ce que je peux pour ne pas penser à » mon appétit... mais il y a des moments où je » ne me sens plus de forces... et toi-même, » George, tu ne dois pas souffrir moins que moi.

» — Moi, j'ai du courage... Voyons, Timo- » thée, ne te laisse pas aller ainsi...

» — Eh bien!... est-ce qu'il se trouve mal » aussi? » demande la petite voisine qui entre alors avec une bouillotte, une tasse et sa provision de sucre dans du papier.

» — Non... non... ce n'est rien... » dit George, « c'est la fatigue... c'est une faiblesse... » il a trop travaillé aujourd'hui. »

Tout en disant ces mots, George lui-même s'appuyait contre la cheminée, et s'efforçait de dissimuler le malaise qu'il éprouvait.

Cœlina regarde les deux jeunes gens, qui ne veulent pas avouer la cause de leur abattement et de la pâleur qui règne sur leur visage; mais une femme devine facilement ce qu'on veut lui cacher, surtout lorsqu'il y a quelque peine à soulager, quelques larmes à essuyer. La jeune fille s'est accroupie devant l'âtre, et tout en plaçant sa bouillotte au feu, plusieurs fois à la dérobée elle a reporté ses regards sur George et Timothée, puis son front s'est rembruni, et la gaieté a disparu de sa physionomie habituellement si riante.

Tout-à-coup elle se relève en s'écriant :

» — Mon Dieu... puisque vous avez un si » bon feu ici... si vous vouliez me le permettre, » j'y ferais cuire mon souper... et si vous étiez » bien aimables, vous le partageriez avec moi.

« — Votre souper!... » s'écrie Timothée en ayant peine à cacher la sensation que ce mot lui fait éprouver. « Comment, mademoiselle, » vous n'avez pas soupé!

» — Mais non, ni vous non plus, peut-être?

» — Il est vrai, » répond George; « nous at-
» tendions toujours notre camarade; nous étions
» inquiets de sa longue absence... et puis... je
» crois que nous n'avions plus de provisions
» ici...

» — Raison de plus pour partager mon sou-
» per; entre voisins, ces choses-là ne se refu-
» sent pas. Je vais aller chercher tout ce que
» j'ai chez moi... Dame! ce ne sera pas bien
» friand, je vous en préviens ; mais ma tante
» m'a justement envoyé des œufs, nous ferons
» une omelette...

» — Une omelette!... » s'écrie Timothée qui se sent déjà ranimé par l'assurance de souper. « Une omelette! Oh! mais c'est délicieux!...
» c'est mon plat de prédilection... j'adore les
» omelettes!...

» — Mais, mademoiselle, vous avez vraiment
» trop de bontés, » dit George; « à peine si vous
» nous connaissez, et tant de marques d'inté-
» rêt!...

» — Oh! moi, j'ai vite fait connaissance, et
» d'ailleurs je déteste les cérémonies... Je vais

» chercher mes provisions... veillez à la bouil-
» lotte; quand l'eau sera bouillante, jetez de-
» dans cette pincée de fleurs de mauve, la
» tisane se fera toute seule, et ça fait qu'en
» soupant nous pourrons aussi soigner votre
» ami. »

Cœlina retourne chez elle, et Timothée s'accroupit devant le feu, en s'écriant :

« — C'est notre ange tutélaire!... notre bon
» génie... c'est notre étoile que cette femme-
» là!...

» — Il est certain que nous lui devons beau-
» coup! » dit George. « Ah! si quelque jour
» la fortune me devient favorable... ce qui ar-
» rivera, j'espère, combien il me sera doux de
» reconnaître ce que cette bonne fille fait au-
» jourd'hui pour nous.

» — Dis donc, George, Bouchenot doit avoir
» faim aussi... et il préférerait peut-être l'ome-
» lette à la tisane?... Si nous le lui demandions
» pendant que la voisine n'est pas là?

» — Oh! non... il est malade; d'ailleurs tu
» vois bien qu'il dort; il ne faut pas le réveil-
» ler. »

Effectivement, à force de fermer les yeux pour faire semblant de dormir, Bouchenot s'était réellement endormi, et depuis quelque temps il n'entendait plus ce qui se disait autour de lui.

« — Voilà les provisions ! » dit la petite voisine qui revient, tenant dans son tablier des œufs, sous son bras un pain, et sous l'autre une poêle dans laquelle est un morceau de fromage de Brie. « Allons, messieurs, venez me débar- » rasser, s'il vous plaît...

» — Et surtout ne cassons pas les œufs, » dit Timothée.

« — J'ai apporté tout ce que j'avais... treize » œufs... Ah ! mais il y a un malheur... vous » ne savez pas, je n'ai pas de beurre chez moi.

» — Oh ! qu'importe ? » dit Georges, ça » n'en sera pas moins bon.

» — Nous ne tenons pas au beurre, » dit Timothée, « c'est du luxe.

» — Du luxe, dans une omelette ! » s'écrie Cœlina en riant ; « ah ! bien, il me paraît que » vous n'êtes pas fort sur l'article de la cuisine... » Mais vous ne savez donc pas que si nous met-

» tions nos œufs comme cela dans la poêle, » nous ne pourrions plus les détacher... Ce » serait tout brûlé. Heureusement, j'ai retrouvé » dans le coin d'une armoire ce restant de lard... » nous allons le couper par petits morceaux... » le faire fondre. . et ça nous servira de beurre.

» — Et ce sera bien meilleur ! » dit Timothée, qui a craint un moment que l'absence de beurre ne les privât entièrement de l'omelette.

Mademoiselle Cœlina se place devant la petite table, elle coupe son lard, et casse ses œufs dans un vieux saladier ébréché que Timothée lui présente avec une certaine fierté. George attise le feu, le bois du vieux coffre pétille et flambe, la jeune fille bat les œufs, en disant :

« — J'ai peur que tout cela ne tienne pas » dans la poêle.

» — Oh ! que si, mademoiselle, » répond Timothée, « tout tiendra... et puis, à la ri- » gueur, nous en ferions deux.

» — Mais cela ne se pourrait pas... je n'ai » plus de lard.

» — Alors tout tiendra. »

L'omelette se fait, les jeunes gens tâchent de mettre une espèce de couvert ; ils parviennent à rassembler trois soucoupes qui serviront d'assiettes, trois fourchettes, et une petite cuiller à café en étain, qui est la seule qu'ils possèdent. En un instant le couvert est mis, bientôt l'omelette est cuite, la voisine la verse dans le vieux saladier, et la pose sur la table en disant : « Messieurs, quand vous voudrez ... » voilà le souper. »

Les jeunes gens ne se font pas repéter cette invitation ; ils présentent la bonne chaise à Cœlina, s'asseyent tous deux sur la malle qui leur sert de banc, et attaquent l'omelette avec une avidité qui prouve à la petite voisine qu'elle a fort bien fait de leur offrir son souper.

La chambre des étudiants a pris tout un autre aspect : la tristesse, l'inquiétude, ont déjà fait place au plaisir, à la joie ; des exclamations de gaieté remplacent le silence ou les soupirs ; enfin, George et Timothée ne sont plus les mêmes, chacun d'eux a repris une physionomie heureuse, animée, riante, et il

n'a fallu qu'une omelette pour produire un tel changement. Il faut quelquefois si peu de chose pour amener de grands résultats !

« — Elle est délicieuse ! » dit George en s'arrêtant un moment pour couper du pain.

« — C'est ce que j'ai jamais mangé de meil- » leur ! » murmure Timothée en s'emplissant la bouche.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs, moi » je la trouve un peu lourde... Ne mangez » donc pas si vite, vous vous étoufferez...

» — Oh ! n'y a pas de danger.

» — Buvez donc au moins...

» — Ah ! oui... buvons, » dit George en regardant son camarade ; « mais c'est que je crois » que nous n'avons plus de vin.

» — Parbleu ! et avec quoi aurions-nous du » vin ? » répond Timothée, que le plaisir de manger de l'omelette rend plus expansif ; son camarade lui marche sur le pied pour le faire taire, la petite voisine s'écrie :

« — Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas une chose » indispensable que le vin... c'est bien plus » sain de boire de l'eau... cependant si nous

» avions du champagne... j'avoue que j'ai un » faible pour le champagne... Ah! Dieu!... » et puis ce vin-là me rappelle des souvenirs... » je devrais le haïr, le champagne... Oh! » mais attendez... si nous n'avons pas de vin, » j'ai de l'eau-de-vie à la maison...

» — De l'eau-de-vie! » s'écrient les jeunes gens d'un air surpris.

« — Oui, messieurs... mais j'espère que vous » ne penserez pas pour cela que j'en bois en » place de vin!... Je vais vous dire : ma tante, » qui est une excellente femme, et qui m'aima » toujours, quoique je lui aie joué plus d'un » tour; ma tante a un goût très-prononcé pour » le punch, et comme je sais très-bien le faire, » en m'envoyant des provisions, elle y a joint » une bouteille d'eau-de-vie pour que je puisse » lui faire du punch quand elle viendra me » voir, parce que, tenant une boutique, vous » comprenez qu'elle n'ose pas en prendre chez » elle; les voisins sont si méchants! on dirait » bien vite dans le quartier que ma tante se » grise, et cela lui ferait un très-grand tort dans » son commerce... d'autant plus que ma tante

» est herboriste, et que si elle avait le défaut » de boire, elle pourrait donner à une pratique de la farine de moutarde pour de la » farine de graine de lin, ce qui ne produirait pas le même effet en cataplasme... Attendez-moi; je vais chercher ma bouteille d'eau-de-vie, nous en mettrons un peu dans de » l'eau, ça fera du *grog*, c'est délicieux !... et » nous aurons l'air de milords anglais!

» — Excellente fille ! » dit Timothée, pendant que la voisine court chez elle. « Elle va » nous faire du grog!..

» — Elle a une franchise, un abandon, qui » me charment, » dit George, « et elle a une » bien bonne tante! qui la bourre de provi» sions... Ah! si nous avions des tantes comme » cela... Ce pauvre Bouchenot, je suis fâché » qu'il ne prenne pas sa part de notre festin... » car c'est un véritable festin que ce souper.

» — Puisqu'il dort, il ne faut pas le ré» veiller.

» — Si nous pouvions lui mettre un peu d'o» melette de côté...

» — Je n'oserais jamais le proposer...

» — Bah! la voisine est si bonne enfant...

» — Chut! la voilà. »

Cœlina revient avec une grande bouteille et une tasse couverte d'un papier.

« — Qu'est-ce que c'est que cela? » dit Timothée en regardant la tasse; « encore une » surprise?

» — C'est du raisiné.... je l'avais oublié.

» — Du raisiné!.. ah! mademoiselle, vous » nous accablez de douceurs.

» — C'est vraiment trop de bontés!

» — Oh! je vous conseille de me remercier, » pour un peu de raisiné! D'ailleurs je vous » régale aujourd'hui, une autre fois ce sera » votre tour, et nous serons quittes.

— Oui, sans doute, » répond George, » nous espérons bien vous régaler une autre » fois.

« — Quand je toucherai ma pension, » dit Timothée; « car je suis bien aise de vous dire, » mademoiselle, que mon père Benoît Glin- » doré, ancien cultivateur, retiré à Reims, me » fait douze cents francs de pension pour que » je poursuive à Paris mes études en droit.

» — Moi, » dit George, « je suis né en » Bourgogne; mon nom de famille est Rembrun; mes parents se livraient au commerce; » ils ne furent pas heureux; plusieurs faillites » successives firent perdre à mon père une » grande partie de ce qu'il possédait. Avec le » bien de ma mère ils pouvaient encore vivre » dans une certaine aisance, mais alors il lui » aurait fallu déposer son bilan, faire faillite » enfin, en prouvant qu'il y était forcé par les » banqueroutes qu'il avait essuyées. Beaucoup » de gens conseillèrent à mon père d'en agir » ainsi, et de terminer ses affaires en donnant » cinquante pour cent à ses créanciers, qui s'en » seraient contentés. Mon père ne voulut pas, » il aima mieux vivre dans la gêne et payer » tout ce qu'il devait. Le bien de ma mère y » fut employé, et maintenant mes parents » existent du produit d'un petit emploi que » l'on a trouvé pour mon père. Vous concevez » d'après cela, mademoiselle, qu'ils ne peuvent » faire que bien peu pour moi, et qu'il faut » que je tâche de me suffire à moi-même. Mais » du moins, si je n'ai pas de fortune, j'ai

» l'avantage de porter le nom d'un honnête » homme, d'un homme que chacun estime » et révère. C'est un héritage dont je suis fier, » et jamais, je le jure, George Rembrun ne » flétrira le nom que son père lui a transmis.

» — C'est très-bien, » dit Cœlina. « Ah ça, » messieurs, sans que cela paraisse, vous venez » de me conter vos histoires, de m'apprendre » vos noms de famille ; eh bien, maintenant, » il me semble que ce doit être à mon tour... » car enfin on est bien aise de savoir avec qui » l'on soupe !

» — Ah ! mademoiselle, ce n'est pas pour » vous interroger que nous avons parlé ainsi... » nous savons que vous êtes aussi bienfaisante » que jolie, et cela nous suffit.

» — C'est très-aimable, cela ; mais moi ça » ne me suffit pas. Je suis bien aise de vous » conter mon histoire... ce sera un peu plus » long que les vôtres, mais nous ne sommes » pas pressés ! Pendant ce temps-là je vais faire » encore bouillir de l'eau, et nous nous ferons » un petit punch anodin... Je crois que je » tiendrai un peu de ma tante, moi ; prenez

» donc du raisiné, messieurs... Oh ! le beau » feu, c'est dommage que votre bois brûle » comme du papier joseph... Je commence : » y êtes-vous, messieurs ?

» — Nous vous écoutons, mademoiselle, » dit George en se faisant un verre de grog.

Et Timothée en dit autant, après avoir couvert de raisiné une énorme tartine de pain.

Alors la petite voisine commence son récit.

CHAPITRE IV.

Une histoire de jeune fille.

« Je suis née dans la rue aux Ours, c'est vous » dire que je suis de Paris, car je ne suppose » pas qu'il y ait deux rues aux Ours en Eu- » rope... ça peut être cependant. Je ne dirai » pas non plus, comme une tragédie que j'ai » vue jouer rue Chantereine :

» A tous les cœurs biens nés que la patrie est chère.

» Moi, je trouve ma patrie... c'est-à-dire la » rue aux Ours, infiniment trop crottée, j'au- » rais préféré naître rue de la Paix... que vou- » lez-vous ? il n'est pas défendu d'avoir de » l'ambition.

» Mes parents étaient, je crois, bimbelo- » tiers... Je dis je crois, parce que, n'étant

» presque jamais dans la boutique, je ne sais
» pas trop ce qu'on y vendait. Ma mère, qui
» n'avait que moi d'enfant, aurait préféré un
» garçon à une fille. Pendant tout le temps de
» sa grossesse, elle s'était flattée de mettre au
» monde un beau petit amour. Ses voisines,
» les commères du quartier, et toutes ses pra-
» tiques étaient sans cesse consultées par elle.
» Les unes lui disaient : Vous aimez les pom-
» mes crues et les cornichons depuis que vous
» êtes enceinte... vous aurez un garçon. Les
» autres : Vous avez les joues pâles et le bout
» du nez rouge... vous pouvez être certaine
» que vous mettrez au monde un fils. Celles-ci
» lui disaient d'un ton doctoral : Quand l'oreille
» vous démange, vous y portez souvent votre
» main gauche, n'est-ce pas, madame Michat?...
» c'est que vous allez avoir un garçon. Celles-
» là : Vous vous endormez sur le dos et vous
» vous réveillez sur le ventre, c'est un héritier
» que vous aurez, il n'y a pas le moindre doute.
» Non contente de tous ces pronostics, qui,
» suivant les commères, n'avaient jamais
» menti, ma mère se fit tirer les cartes par un

» des plus célèbres devins de l'époque. Les car-
» tes lui annoncèrent un garçon. Enfin, un
» monsieur, qui n'en faisait pas son état, car
» c'était, je crois, un acteur d'un théâtre des
» boulevards, au moyen d'un ruban, avec le-
» quel il mesurait votre col et votre bras, vous
» disait aussi de quel sexe était l'enfant que
» vous portiez dans votre sein; et le monsieur,
» après avoir mesuré ma mère, lui avait an-
» noncé la naissance d'un fils... J'ai su tous ces
» détails par ma tante, car vous concevez que
» de l'endroit où j'étais alors je n'aurais pas pu
» me les rappeler.

» Bref, malgré les cartes, les rubans, et
» tous les signes immanquables, ma mère mit
» au monde une fille... Grand désappointe-
» ment dans le quartier !... Les commères pré-
» tendirent que probablement ma mère ne leur
» avait pas dit bien juste ce qu'elle ressentait.
» Ma mère eut de l'humeur de se voir trompée
» dans ses espérances; mon père n'osa pas me
» caresser, parce qu'il craignait que cela ne
» déplût à sa femme, et je fus reçue comme
» les gens qui viennent dîner dans une maison

» où l'on est déjà au dessert, comme ces per-
» sonnes qui, avec des boutons sur le visage,
» ont la fureur de vouloir vous embrasser, ou,
» enfin, comme un seizième voyageur dans
» un omnibus.

» Afin de remédier autant que possible au
» malheur de mon sexe, il fut décidé que l'on
» m'habillerait en garçon, et que je garderais
» ce costume le plus long-temps qu'il se pour-
» rait. Moi, vous concevez bien qu'il m'était
» fort indifférent de porter une culotte ou un
» jupon. Je crois même que j'aurais donné la
» préférence aux vêtements masculins. En re-
» venant de nourrice, où l'on m'avait laissée
» jusqu'à près de trois ans, je pris le costume
» d'un garçon, de plus on me laissa jouer,
» courir, gambader comme un vrai polisson.
» Je ne restais presque jamais à côté de ma
» mère; j'étais dans la cour, dans la rue, à
» jouer avec de petits garçons de mon âge.
» J'avais tous les goûts, toutes les habitudes
» de mes petits camarades. Je connaissais tous
» leurs jeux; j'étais forte au bouchon, au pa-
» let, à la toupie; je me battais même lorsque

» l'occasion s'en présentait. Mais si l'on me » parlait de coudre, de broder, si l'on me pré- » sentait une poupée, je haussais les épaules, » je faisais la grimace, je tirais la langue aux » petites filles; je ne voulais point jouer avec » elles; et lorsqu'on me disait que j'étais une » fille aussi, oh! alors, j'entrais en fureur et » je soutenais très-hardiment que cela n'était » pas vrai, ce qui faisait beaucoup rire tous les » petits garçons.

» Les personnes qui venaient à la maison di- » saient à ma mère : Vous avez un joli petit » garçon, qui a l'air bien éveillé! Ma mère » soupirait en leur répondant : Cet enfant n'est » point un garçon, il n'en a que la mise; puis » elle me renvoyait brusquement d'auprès » d'elle, en me disant, suivant son habitude : » Allez jouer dehors, vous n'avez que faire » ici.

» Quelquefois on me ramenait à la maison » blessée, meurtrie, le visage tout en sang; » je voulais faire tous les tours d'agilité, tous » les exercices que je voyais faire à mes com- » pagnons de jeu, et la nature ne m'avait pas

» donné des forces masculines. Chez nous, » c'est à peine si on me soignait; mon père » me regardait quelquefois comme s'il eût eu » bien envie de m'embrasser; mais il n'osait » pas sans doute céder à ce désir, car jamais » je ne fus pressée dans ses bras. Enfin, au » lieu de Cœlina, on m'appelait Cœlio, et je » ne me doutais pas que j'avais un autre nom.

» Témoin de la manière singulière dont j'é- » tais élevée, et de la rigueur avec laquelle » on me traitait, ma tante seule s'intéressait à » moi, et me témoignait de l'amitié; souvent » elle avait des querelles avec ma mère, et » c'était toujours à mon sujet. Mais au lieu de » changer les dispositions que l'on avait pour » moi, cela ne faisait qu'augmenter l'humeur » de ma mère, et elle finit par se brouiller » tout-à-fait avec sa sœur, qui cessa de venir » à la maison; alors, ne voyant plus ma » tante, qui seule me traitait encore comme » une jeune fille, j'oubliai bien vite ses sages » conseils, et je continuai de vivre en gamin » de Paris.

» Le temps s'écoula. J'avais atteint ma

» treizième année sans que ma mère eût encore songé à me faire changer de manière » de vivre. Notre commerce n'allait pas bien, » à ce qu'il paraît; des pertes successives ruinèrent à peu près mes parents. Mon père » tomba malade de chagrin, bientôt il fut » très-mal, moi je ne le savais pas... je ne » pouvais pas m'en douter; on me renvoyait » presque toujours de la maison. Cependant un » jour, pendant que je jouais à la toupie dans » la cour d'une maison voisine de la nôtre, » un de mes camarades me dit :

» — Mais, Cœlio, ce n'est pas beau à toi de » jouer comme cela quand ton père est près » de mourir.

» — Mon père? » repris-je. « Comment... » vous croyez qu'il est bien malade?... Dame, » je n'en savais rien, moi, on ne me l'a pas » dit... quand j'ai déjeuné ou dîné on me » renvoie tout de suite de chez nous... je ne » peux pas savoir si mon père est malade, on » ne me laisse jamais entrer dans sa chambre.

» Cependant je laissai là ma toupie, pous-

» sée par un sentiment dont je ne pouvais pas
» bien me rendre compte. Je quittai le jeu et
» mes camarades pour revenir à la maison.

» Ma mère était sortie, sans doute pour
» chercher quelques médicaments ordonnés au
» malade. Nous n'avions plus de bonne; j'en-
» trai chez nous, et au lieu de gagner comme
» d'ordinaire un petit cabinet où je couchais
» et qui était à un étage au-dessus du loge-
» ment de mes parents, je traversai une petite
» salle à manger, et pour la première fois de-
» puis bien des années je pénétrai dans la
» chambre de mon père.

» Je m'en souviens encore : cette cham-
» bre était sombre, il y avait un lit dans une
» alcôve et de grands rideaux tirés à demi. Je
» m'avançai bien doucement, j'étais trem-
» blante, je craignais d'être bien grondée
» pour mon audace; je craignais qu'on me
» chassât lorsqu'on m'apercevrait. Pourtant
» je m'approchai du lit en marchant sur la
» pointe de mes pieds, et retenant ma respira-
» tion; alors j'aperçus mon père; il avait les
» yeux fermés, mais sa poitrine semblait op-

» pressée ; tout en dormant il paraissait souf-
» frir ; je me sentis émue, affligée, car pour
» la première fois je remarquai quels change-
» ments effrayants s'étaient depuis peu opérés
» sur toute sa personne. Il était si pâle, si mai-
» gre, la maladie avait fait des progrès si ra-
» pides, que ce n'était déjà plus que l'ombre
» de lui-même.

» Attendrie, inquiète, je restai long-temps
» immobile à le considérer, puis j'allai m'as-
» seoir à quelque distance du lit, ne bougeant
» pas, n'osant remuer de crainte d'éveiller mon
» père, et tout étonnée moi-même des nou-
» velles sensations que j'éprouvais.

» Il y avait déjà quelque temps que j'étais
» là, et ma seule crainte était que l'on ne vînt,
» et que l'on ne me renvoyât de cette cham-
» bre dans laquelle j'étais entrée furtivement,
» mais où il me semblait pourtant naturel de
» rester.

» Tout-à-coup j'entendis du bruit dans l'al-
» côve : mon père s'était éveillé, il venait de
» faire un mouvement comme pour se soule-
» ver, puis il était retombé sur son oreiller.

» J'allais me risquer à m'approcher de lui » pour m'informer de ce dont il pouvait avoir » besoin, lorsque j'entendis prononcer ces pa- » roles d'une voix éteinte qui pénétra jus- » qu'au fond de mon âme...

« — Ma fille Cœlina... où est-elle?... ah! » faites-la donc venir... je voudrais bien l'em- » brasser avant de mourir... »

» Je restai un moment surprise, indécise; » mais ne me doutant pas que c'était de moi » que mon père parlait, je sortis brusquement » de la chambre et de l'appartement en m'é- » criant : Attendez... attendez... je la trouve- » rai peut-être.

» Dans l'escalier, je rencontrai ma mère, » j'étais pâle, égarée. » — Où courez-vous? » me dit-elle brusquement.

» — Mon père est bien malade, lui dis-je en pleurant, « et avant de mourir il demande » à voir sa fille Cœlina... je ne sais pas où elle » est... mais j'allais la chercher partout... car » je voudrais bien une fois au moins faire plai- » sir à mon père. »

» A ces paroles ma mère changea de cou

» leur; elle sembla anéantie, elle cacha quel-
» ques instants sa tête dans ses mains, puis,
» d'une voix déchirante, elle s'écria :

» — Malheureuse!... mais c'est toi qui es
» Cœlina... c'est toi qui es sa fille. »

» Je ne savais si je devais en croire ma mère,
» mais elle me prit par la main, m'entraîna
» vivement avec elle, nous retournâmes dans
» la chambre du malade. Je courus près du
» lit... hélas! mon père était mort, et il ne
» m'avait pas embrassée.

» Depuis cet instant, ma mère changea en-
» tièrement à mon égard. Elle devint pour moi
» aussi bonne, aussi tendre qu'elle avait été
» dure ou insouciante. Mais je ne jouis pas
» long-temps de ses caresses... à peine six
» mois s'étaient écoulés depuis la mort de mon
» père, lorsque ma mère le rejoignit au tom-
» beau.

» Alors ma tante Bernard me prit avec elle,
» et je n'ai pas besoin de vous dire que son pre-
» mier soin fut de me faire porter les habits de
» mon sexe. Mes parents ne m'avaient laissé
» aucune fortune et ne m'avaient fait appren-

» dre aucun état. Je savais très-bien abattre
» un bouchon, lancer un palet, grimper sur
» un arbre et faire la roue; mais ma tante
» jugea qu'une jeune fille devait savoir autre
» chose. On me mit une aiguille dans les mains
» et il me fallut apprendre à coudre. Cela ne
» m'amusait pas autant que la toupie, et comme
» je me piquais souvent, souvent aussi je jetais
» l'aiguille et le fil pour sauter dans la chambre.
» Je voulais encore faire la roue, mais cela est
» beaucoup moins commode avec un jupon
» qu'avec des habits d'homme; d'ailleurs ma
» tante me fit comprendre ce que ce genre
» d'exercice avait de dangereux pour une de-
» moiselle.

» Pauvre tante! quelle patience il lui fallut
» avoir pour supporter mes folies, mes bouta-
» des, mes gaucheries! je ne pouvais prendre
» les habitudes d'une demoiselle; c'était un
» supplice pour moi de rester tranquillement
» assise sur une chaise. Je détestais les ouvra-
» ges de mon sexe; je ne pouvais pas parvenir
» à broder, je pleurais quand on me parlait de
» faire une reprise, et je cassais tout dans ma

» chambre quand on voulait me forcer à ra-
» vauder des bas.

» Cependant j'atteignais ma seizième année.
» On me disait souvent que j'étais gentille, et
» cela commençait à me faire plaisir. Ma tante
» désirait que je devinsse un peu coquette,
» parce qu'elle disait que cela me donnerait
» tout-à-fait les manières de mon sexe. Ce qui
» m'amusait le plus depuis que je ne jouais
» plus au bouchon, c'était le spectacle. J'avais
» un goût très-prononcé pour la comédie, et
» j'aurais bien aimé à entrer au théâtre. Le ha-
» sard... ou ma destinée amena dans notre
» maison un jeune homme, fort joli garçon...
» Je ne vous dirai pas son nom, parce que vous
» n'avez pas besoin de le savoir. Il logeait en
» face de chez nous, il se trouvait sans cesse
» sur mes pas; il me disait que j'étais jolie,
» qu'il m'adorait, et je commençais à prendre
» goût à de tels discours. Il me demanda un
» rendez-vous dans ma chambre, parce qu'il
» avait, disait-il, quelque chose de secret à
» m'apprendre. Moi, je ne vis aucun inconvé-
» nient à recevoir ce jeune homme. Je crus

» qu'il voulait en cachette me proposer une
» partie de bouchon, et comme ma tante me
» défendait toujours ce genre d'amusement,
» je me promettais un grand plaisir à m'y li-
» vrer en secret avec ce jeune homme.

» Ma chambre était à côté de celle de ma
» tante. Lorsqu'elle fut couchée, et que je
» pensai qu'elle devait être endormie, j'ouvris
» au joli garçon qui avait déjà plusieurs fois
» gratté à ma porte. Mais au lieu de me parler
» de ce que je croyais, il se jeta à mes genoux
» et me dit encore qu'il m'adorait, et ne pou-
» vait pas vivre sans moi; puis il se permit de
» m'embrasser et de me presser dans ses bras.
» Je commençais alors à m'apercevoir qu'il est
» dangereux d'accorder des rendez-vous...
» mais j'étais bien embarrassée pour me défen-
» dre; ce jeune homme était si audacieux...
» et moi j'étais si gauche avec mes habits de
» femme! Enfin, il paraît que nous faisions du
» bruit, car ma tante s'éveilla et me demanda
» ce qui m'arrivait; je lui répondis que je
» jouais au bouchon.

» Le lendemain le jeune homme revint en-

» core, puis la nuit suivante; mais ma tante » prit de l'humeur, et me cria à travers la » cloison que si je ne cessais pas de jouer au » bouchon au lieu de dormir, elle me ferait » coucher dans sa chambre. Cette menace me » fit peur, et comme j'avais pris goût à la con- » versation de mon amoureux, le lendemain » matin je quittai la boutique de ma tante » Bernard, et je partis avec le joli garçon, qui » me conduisit à Saint-Germain-en-Laye.

» Mon amant m'avait dit qu'il était acteur, » il m'avait promis de m'apprendre à jouer la » comédie et de me faire débuter; mais quand » nous fûmes à Saint-Germain, nous passâmes » notre temps à courir, à nous promener dans » la campagne, et à nous parler de notre » amour. Trois mois s'écoulèrent; je deman- » dais quelquefois à mon amoureux quand il » comptait me faire entrer au théâtre, et il » se contentait de rire et de m'ambrasser. Ce- » pendant un matin, en m'éveillant, je cher- » chai inutilement celui qui m'avait enlevée, » je ne trouvai qu'une lettre dans laquelle il » me faisait ses adieux, en me disant qu'il

» partait pour le Brésil, où il ne voulait pas » m'emmener, parce qu'il craignait qu'il n'y » fît trop chaud pour moi ; de plus, il me lais- » sait vingt-quatre sous pour payer un coucou » et revenir à Paris. Je trouvai ce procédé in- » digne, et pour la première fois de ma vie je » me félicitai de ne point faire partie d'un sexe » qui se fait un jeu de tromper le nôtre. Ce- » pendant je pris les vingt-quatre sous, et je » revins chez ma tante, qui me fit une verte » mercuriale, et, pour me punir de mon es- » capade, me donna des bas à ravauder : ce » n'était pas le moyen de me faire repentir de » l'avoir quittée.

» J'étais depuis quelques mois de retour » chez ma tante, où je m'ennuyais beaucoup, » parce que je ne trouve aucun amusement à » vendre du chiendent et à peser de la réglisse, » lorsque je remarquai un grand jeune homme » qui avait de fort jolies moustaches noires et » une petite mouche sous la lèvre inférieure. » Ce monsieur me faisait des mines que je » commençais à comprendre depuis que ma » tante avait voulu que je devinsse coquette ;

» il me guettait quand je sortais, et me disait
» aussi que j'étais charmante, et qu'il m'ado-
» rait. Mon premier amoureux m'en avait dit
» autant; je présumais alors que les hommes
» disent tous la même chose quand ils veulent
» séduire une femme; mais comme ça me fit
» encore plaisir de m'entendre dire cela, je
» jugeai qu'ils avaient raison de nous tenir la
» même conversation.

» Ce monsieur me supplia de lui accorder
» un rendez-vous dans ma chambre; je refusai,
» car je me rappelai combien cela était dange-
» reux... et puis ma tante nous aurait encore
» entendus, et elle m'avait positivement dé-
» fendu de causer avec de jeunes gens; mais
» mon nouvel amoureux m'offrit de nous trou-
» ver chez un traiteur : j'acceptai, car chez un
» traiteur je ne croyais pas courir le moindre
» danger : je me trompais encore... il paraît
» que j'étais destinée à me tromper souvent.
» On m'attendait dans un petit cabinet, où
» était préparé un joli déjeuner. J'acceptai
» d'abord le déjeuner; mais on m'y fit boire
» d'un vin qui moussait, qui pétillait, qui fai-

» sait sauter les bouchons; je trouvai cela bien
» gentil. Je n'avais jamais bu de vin de Champa-
» gne, et je ne me doutais pas que cela pouvait
» faire tourner la tête et le cœur; c'est mal-
» heureusement ce qui m'arriva. Bientôt je de-
» vins d'une gaieté folle, je voulus danser, je
» voulus faire la roue; cela parut faire grand
» plaisir à ce monsieur qui était avec moi; il
» m'encourageait, il me défiait même, et quand
» je revins à la raison, j'avais fait tant de cho-
» ses, que je n'osai pas retourner chez ma tante,
» et que je suivis mon second amoureux, qui
» m'emmena à Rouen.

» Ce monsieur qui portait de si belles mous-
» taches, et que j'avais pris pour un militaire,
» était peintre, il faisait de grands tableaux
» avec de grandes personnes dedans. Dans les
» premiers temps de notre connaissance, il
» voulait toujours faire mon portrait; il me pei-
» gnait en Diane, en sultane, en Vénus, en
» religieuse, en Espagnole, en Anglaise, en
» bacchante; enfin, il me fit de toutes les fa-
» çons, et moi je trouvais cela bien agréable
» de retrouver ma figure sous tous les costu-

» mes; mais au bout de quelque temps, ce
» monsieur me fit poser pour de grands ta-
» bleaux qu'il faisait; alors cela ne m'amusa
» plus autant. Quelquefois il me fallait rester
» des heures entières sans remuer, tout en
» ayant une jambe tendue et un bras en l'air,
» et souvent avec un costume très-léger. Quand
» je témoignais de l'ennui, mon amoureux me
» disait : « Tu es faite comme un ange, jamais
» je ne trouverai ailleurs une si jolie taille,
» une jambe aussi fine. » Moi je répondais :
» Tout cela est très-galant, sans doute; mais
» si vous croyez que je puis vivre à rester des
» journées entières sans remuer, vous vous
» trompez beaucoup. Le mouvement est mon
» élément, ma santé; si je ne remue pas, je
» tomberai malade... et tout en disant cela,
» je sautais, je cabriolais dans l'atelier; alors
» mon amoureux se mettait en colère, et moi
» je lui disais : La première fois que nous
» avons déjeuné ensemble, vous sembliez si
» heureux pendant que je faisais des gambades,
» pourquoi donc cela ne vous amuse-t-il plus
» à présent.

» Enfin, un certain jour que mon amant » m'avait fait poser, pendant cinq heures à » peu près, pour un nouveau tableau que je » présumai devoir être fort long à terminer, » je ne jugeai pas nécessaire de rester plus » long-temps à Rouen; je crois que j'aurais » encore mieux aimé ravauder des bas que de » poser. J'avais de quoi payer ma place dans » la diligence; je partis pour Paris, et je re- » vins chez ma tante qui me grondait tou- » jours..... mais qui ne m'aurait jamais refusé » sa porte.

» Cependant j'avais gagné quelque chose » dans cette dernière aventure : à force de » voir peindre et barbouiller de la toile avec » des couleurs, j'avais pris du goût pour la » peinture. Ne sachant pas dessiner, je ne » pouvais rien composer moi-même ; mais je » me fis enlumineuse, et au bout de quelque » temps j'eus enfin un état.

» Alors je dis à ma tante : « Tenez, j'ai » envie de vivre chez moi, d'être ma maî- » tresse. Ne croyez pas que pour cela j'en » ferai plus de sottises! j'en ferai peut-être

» moins, au contraire, car la liberté de pou-
» voir faire toutes ses volontés est, je crois,
» la meilleure garantie contre l'envie de mal
» faire. » Ma tante m'embrassa et me dit :
« Fais comme tu voudras. Je te meublerai
» une chambre, tu y travailleras, tu vien-
» dras me voir souvent, et moi j'irai chez toi
» boire un peu de punch, quand j'aurai le
» temps. »

« Ce qui fut dit fut fait : ma tante me loua
» d'abord une chambre dans la rue Dauphine,
» c'était plus gentil que la rue de la Calandre ;
» mais comme j'étais un peu loin de chez ma
» tante, qui habite sur le quai aux Fleurs, elle
» m'a loué dernièrement un logement dans
» cette maison, et voilà pourquoi je suis votre
» voisine.

» Vous savez mon histoire, messieurs, je
» ne vous ai pas caché mes folies, je n'ai au-
» cune raison pour vous mentir, et je trouve
» qu'on ne doit jamais se faire meilleure que
» l'on est. Mes fautes sont peut-être la suite
» des habitudes masculines que l'on m'avait
» laissé contracter. Mais, après tout, si j'ai

» péché, je n'ai fait du tort qu'à moi-même...
» et il y a bien des gens dans ce monde qui
» n'en pourraient pas dire autant. »

CHAPITRE V.

Bouchenot se réveille.

Les jeunes gens avaient écouté avec attention l'histoire de la petite voisine; et le récit de Cœlina les avait à la fois fait rire et pleurer. Lorsque la jeune fille a fini de parler, George lui présente la main, et serrant la sienne comme celle d'un ami, lui dit :

« Mademoiselle, quand on a vos qualités, » on ne doit pas craindre d'être blâmée pour » quelques faiblesses; les unes rachètent les » autres, et, après tout, si une femme est » coupable pour avoir été sensible, il me semble » que ce n'est pas aux hommes à la blâmer.

« — Non certainement, » dit Timothée en cherchant dans sa tête à tourner un compli-

ment. « Non, mademoiselle... ce n'est pas » nous qui nous permettrons de... d'ailleurs, » comme vous disiez, vous êtes libre, vous êtes » votre maîtresse... et... moi aussi, je sais » jouer au bouchon, j'y étais même assez fort » dans mon pays. »

Cœlina sourit et court prendre la bouillotte qui était au feu, en disant : « Voilà l'eau qui » bout... occupons-nous de faire le punch... » c'est très-bon pour la digestion...

» — Il est vrai que j'ai soupé comme cela » ne m'était pas arrivé depuis long-temps ! » dit Timothée. « Ah, on a bien raison de dire » qu'il ne faut jamais désespérer de la Provi- » dence... Mais sans vous... »

Timothée est arrêté par un coup de pied de George. Cœlina prend un pot à l'eau qui sert de théière ; elle y verse de l'eau-de-vie, de l'eau bouillante, y jette du sucre avec profusion, y presse la moitié d'un citron qu'elle a pris chez elle, et bientôt la boisson bienfaisante remplit les verres, et son fumet répand dans la chambre une odeur que les jeunes gens

trouvent bien préférable à celle des pastilles du sérail.

« A la santé de notre bonne voisine ! » disent les deux jeunes gens en élevant leurs verres.

» — A celle de votre ami malade, d'abord, » dit Cœlina en approchant son verre de celui de ses convives.

« — Ah ! oui, vous avez raison : au réta- » blissement de Bouchenot ! »

Au moment même où l'on trinquait à la santé du malade, celui-ci s'éveillait ; il entend rire et boire, il sent une odeur de punch qui caresse agréablement son odorat ; il ouvre les yeux, et se met sur son séant, en s'écriant :

« — J'ai soif, messieurs, ne buvez pas tout » sans moi, je vous en prie...

» — Eh ! te voilà donc éveillé, mon pauvre » Bouchenot ! » dit George en courant près du lit. « Parbleu ! tu as dormi long-temps, et cela » doit t'avoir fait du bien...

» — Oui... cela m'a fait bien... mais à pré- » sent il me semble que je prendrais bien quel- » que chose...

« — Attendez... attendez... je vais vous » donner de la tisane, » dit Cœlina en cherchant une tasse de tous côtés ; à défaut de tasse elle trouve un pot à confiture qu'elle remplit de tisane et le présente à Bouchenot. Mais après avoir goûté l'infusion de mauve, celui-ci fait la grimace, en disant :

« — Est-ce que c'est de cela que vous bu» viez tout à l'heure tous les trois, en trin» quant à ma santé ?

» — Nous, nous buvions du punch, » répond la voisine. « C'était pour égayer et ter» miner gaiement notre souper. Mais nous ne » sommes pas malades, nous, tandis que cela » ne vous vaudrait rien...

» — Vous buviez du punch... pour terminer » votre souper !... » murmure Bouchenot en regardant dans la chambre d'un air étonné. « C'est bien singulier... ici un souper... et du » punch... est-ce que je dors toujours ?...

» — Non, tu ne dors pas, » dit Timothée... « mais apprends que c'est à notre aimable voi» sine que nous devons ce festin... Ah ! c'est

» bien le cas de dire : *Deus nobis hæc otia* » *fecit !...*

» — Quand vous voudrez me faire des com- » pliments, faites-les-moi en français, » dit Cœlina, « j'aime mieux cela, parce que je » n'entends pas le latin.

» — C'est juste, mademoiselle... je vous les » ferai en français... je voudrais vous les faire » comme vos yeux... car alors... oh !... Bois » donc ta tisane, Bouchenot, ça te fera du » bien.

» — Non... je vous assure que j'aime mieux » un peu de punch... avec un morceau sous le » pouce...

» — Mais tu as de la fièvre.

» — C'était de fatigue... je n'en ai plus à » présent...

» — Allons, tiens, mange, puisque tu le » veux, voilà un restant d'omelette, du fro- » mage et du punch. Après tout, c'est peut- » être excellent contre la fièvre.

» — A propos, messieurs, » dit Cœlina pendant que Bouchenot soupe sur son lit, « vous » avez donc vu mon amie Prudence ? la grosse

» Prudence, comme nous l'appelons toutes...

» — Oui, mademoiselle, elle vous a atten-
» due quelque temps... elle a bien voulu se
» reposer ici et causer avec nous.

» — Causer... ah! Dieu! elle a dû vous
» dire bien des bêtises alors, car ce n'est pas
» pour en dire du mal, mais elle n'a pas in-
» venté la poudre, cette pauvre fille!... figu-
» rez-vous, messieurs, que l'autre jour nous
» allons la voir chez elle, moi et une de mes
» amies; nous la trouvons dans sa chambre,
» occupée à raccommoder son corset... devi-
» nez avec quoi... avec des clous.

» — Avec des clous?...

» Oui, messieurs, elle tenait un marteau,
» et elle mettait des clous d'épingle, assez forts
» même, pour fixer les baleines.

» — Mais savez-vous, mademoiselle, que
» cela peut donner une idée bien avantageuse
» des appas de mademoiselle Prudence, » dit George en souriant.

« — Oh! monsieur, il n'y a point d'appas,
» tels fermes qu'ils soient, qui puissent endu-
» rer le frottement d'un clou; enfin, ce n'est

» pas sans peine que nous avons fait compren-
» dre à Prudence que, pour attacher des ba-
» leines à un corset, on prenait une aiguille et
» non pas un marteau. Ah! encore un autre
» trait de son esprit. Il y a quelques jours la
» lingère, en regardant sa pendule, s'aperçoit
» qu'elle est arrêtée : « C'est qu'elle a besoin
» d'être remontée, » dit une des ouvrières;
« mais cela regarde madame, moi j'aurais
» peur d'y casser quelque chose : — Oh!
» bien, moi je n'ai pas peur, » dit Prudence,
« et s'il ne s'agit que de la remonter, je m'en
» charge. » Au bout de quelques instants on
» s'aperçoit que la pendule n'était plus sur la
» cheminée. La lingère s'inquiète : « Soyez
» tranquille, madame, » lui dit Prudence,
« on a dit que pour la faire aller il fallait la
» monter, et je l'ai montée au cinquième, dans
» ma petite chambre; elle doit aller très-bien
» à présent. » Voilà quelques traits de cette
» grosse Prudence; mais cela n'empêche pas
» que ce ne soit une fort bonne enfant, et
» probablement que le séjour de Paris la for-
» mera.

» — Elle nous a dit qu'elle était de Poissy, » et que son père vendait des dindons.

» — C'est avec la marchandise de son père » que Prudence aura pris de mauvaises habi- » tudes.

» — Mais il lui est arrivé un malheur, à » votre amie.

» — Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? est-ce » qu'on lui aurait pris son cœur?

» — Non, c'est son chien qu'elle a perdu.

» — Son chien?... Moustache?... Ah! je » le connais, il est très-voleur ce chien-là; un » jour que j'étais avec sa maîtresse, il s'était » sauvé avec mon cabas...

» — Eh bien, Bouchenot, qu'est-ce que tu » fais donc?... tu jettes ton assiette à terre? » dit George; « prends garde, tu sais que nous » avons fort peu de vaisselle.

» — C'est qu'elle m'est échappée!... » répond Bouchenot, qui semble inquiet, et depuis un moment regarde la petite voisine d'un air soupçonneux.

« — Ah! je vois ce que c'est! » s'écrie Timothée, « Bouchenot a peur que nous ne di-

» sions que c'est lui qui est cause que made
» moiselle Prudence a perdu son chien.

» — Comment, c'est monsieur qui le lui a
» pris? » dit Cœlina en riant.

« — Non, mademoiselle, non... je n'ai rien
» pris... » répond Bouchenot en cherchant à cacher son agitation, « ce chien a voulu me
» suivre... ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout
» mon possible pour l'en empêcher.

» — Eh! bien, s'il vous a suivi, vous pour-
» rez le rendre à sa maîtresse, puisque je la
» connais.

» — Je le voudrais, mademoiselle, mais
» cela n'est pas possible, car... j'ai perdu le
» chien à mon tour.

» — Ah! c'est fâcheux. Je sais que Pru-
» dence tenait beaucoup à ce pauvre Mous-
» tache, parce que c'est son parrain qui le lui
» avait donné.

» — Son parrain... » répète Bouchenot en regardant fixement Cœlina... « Et le con-
» naissez-vous... le parrain de votre amie?

» — Moi? mon Dieu, non. D'abord il n'y
» a que fort peu de temps que je connais Pru-

» dence Flambard. Je me suis trouvée avec
» elle chez une de mes amies qui est depuis
» long-temps chez sa lingère. Prudence arri-
» vait à Paris, elle n'y connaissait personne ;
» nous ne lui avons fait que des amitiés ! Entre
» jeunes filles, il faut bien s'aider ; et puis,
» parce qu'elle n'a pas d'esprit, ce n'est point
» une raison pour la mépriser, cette pauvre
» fille. Je sais seulement qu'elle nous a dit que
» son parrain était jardinier-fleuriste, et qu'a-
» vant de retourner à Meaux, son pays, il lui
» avait fait présent de Moustache. »

Le ton de franchise de la jeune fille ne permet pas de douter de la sincérité de ce qu'elle vient de dire. Bouchenot semble plus satisfait. Son front s'éclaircit, il tâche de reprendre son air aimable, et saisissant la main de mademoiselle Cœlina, qui se trouve alors près de son lit, il la serre tendrement dans la sienne, en lui disant :

« — Mademoiselle... votre omelette, votre
» punch et votre fromage sont gravés dans mon
» cœur. Mais, je vous en prie, veuillez repren-
» dre ces oreillers que vous avez mis sous ma

» tête... je ne consentirai pas à vous en priver » une nuit.

» — Et moi, je vous dis que je ne les re- » prendrai que demain... et si vous êtes bien » portant tout-à-fait. Mais je crois que main- » tenant il serait bien temps de songer à nous » coucher. Nous avons soupé, vous n'avez plus » besoin de rien. Bonsoir, messieurs, bonne » nuit... demain je reprendrai ma bouillotte, » mes vases... ma poêle... maintenant je vais » me coucher.

» — Mademoiselle, nous aurons l'honneur » de vous reporter tout cela demain, » dit Timothée.

» — Oh! ce n'est pas la peine... je viendrai » le chercher... Est-ce que des hommes savent » porter une poêle?... Bonsoir, dormez bien.

» — Recevez tous nos remerciments ..

» — C'est bon, c'est bon!... »

La petite voisine a pris sa lumière, et elle est déjà rentrée chez elle sans écouter les remerciments des trois amis.

» — Au fait, elle est fort gentille! » dit Bouchenot lorsque Cœlina est partie.

« — Ah ! ça te reprend maintenant ! » dit Timothée, « et tantôt tu nous disais : Il ne faut » pas vous lier avec elle... Quant à moi, si elle » veut que je sois son troisième amant...

» — Elle en a donc déjà eu deux?

» — Du moins elle nous en a avoué deux. » Elle nous a conté son histoire, demain nous » te la dirons... maintenant il faut dormir... » Ce punch est une boisson délicieuse... Ah ! » si la voisine avait voulu...

» — Taisez-vous, Timothée, vous êtes un » libertin.

» — C'est égal, » murmure Bouchenot en fourrant sa tête dans son oreiller, » je suis fâ- » ché que la petite voisine connaisse cette » Prudence Flambard... Il est vrai que celle- » ci peut être... Le parrain était jardinier-fleu- » riste... et il est reparti pour Meaux... à ce » qu'on dit ! »

Au bout de quelques instants les trois jeunes gens étaient profondément endormis.

CHAPITRE VI.

Un Quatrième.

Neuf heures étaient sonnées depuis long-temps, et les trois jeunes gens dormaient encore profondément. Que l'on vienne donc nous dire que c'est malsain de manger le soir! à coup sûr, c'était au souper qu'ils avaient fait dans la nuit que les trois amis devaient le repos dont il jouissaient.

Des coups frappés avec force contre la porte de leur chambre réveillèrent presqu'en même temps nos trois dormeurs.

« Qui diable vient nous réveiller? » dit Timothée en se frottant les yeux. « Quel dom» mage! nous nous étions couchés si tard...

» — C'est peut-être la petite voisine qui a

» besoin de sa poêle ou de sa cafetière, » dit George.

« — Bah ! il est bien probable que la voisine » dort encore. »

En ce moment on cogne de nouveau et beaucoup plus fort.

» — N'ouvrez pas... n'ouvrez pas, messieurs, » s'écrie Bouchenot, qui s'assied sur son lit d'un air effaré. « Si c'étaient des gens de la police... » des gardes municipaux ?...

» Et que diable veux-tu que la garde muni- » cipale vienne faire chez nous ? est-ce que » nous avons rien à démêler avec la police...

» — Mais quelquefois... on ne sait pas... » on peut s'être trouvé innocemment avec des » malfaiteurs.

» — Je crois, Bouchenot, que ton cauche- » mar d'hier au soir n'est pas bien passé. Cer- » tainement il faut ouvrir. Lève-toi, Timothée, » et va voir qui c'est.

» — Vas-y toi-même, je ne veux pas encore » me lever.

» — Que Bouchenot y aille, lui qui a eu

» des oreillers sous sa tête, il doit avoir encore » mieux dormi que nous.

» — Ah ! oui, c'est étonnant comme je vais » y aller!... Je ne veux pas me lever de la » journée, moi. »

Pendant que chez les jeunes gens c'était à qui ne se lèverait point, une voix fait entendre ces mots :

« — Allons donc, paresseux!... est-ce que » vous ne voulez pas ouvrir aujourd'hui ?... »

Les trois habitants de la chambre se regardent : aux accents de cette voix bien connue, leurs traits s'épanouissent, leurs bouches sourient, ils s'écrient en même temps :

« — Est il possible!... c'est lui...

» — C'est Henry !

» — Notre cher Henry !

» — Il est de retour !

» — Eh oui, certainement c'est moi ! » répond la personne qui est sur le carré. « Mais « est-ce que vous allez me laisser là?

Cette fois les trois jeunes gens se lèvent précipitamment, et sans prendre le temps de s'habiller, courent à la porte; c'est à qui main-

tenant ouvrira le plus vite. Bientôt Henry Jumières est dans leurs bras.

Cet Henry Jumières était un jeune homme de vingt-cinq ans environ; sa taille était moyenne, sa tournure distinguée, il avait une figure pâle et sérieuse, qui sans être belle avait du charme; la douceur de son regard, l'expression de ses yeux, le son de sa voix même, annonçaient un cœur aimant, une âme profondément sensible. La physionomie trompe rarement. Ceux qui disent le contraire ne sont pas physionomistes.

Henry devait aimer beaucoup et être aimé souvent. En général, les femmes qui se connaissent assez bien en physionomie, aiment les hommes qu'elles jugent susceptibles de sentir profondément; pour celles qui ne font pas de la galanterie une simple affaire de coquetterie, un amant qui sait aimer n'est pas chose si commune, et puis il est flatteur de faire sourire une figure sérieuse, de faire parler une bouche muette, de faire éclater un feu qui couve et ne s'évapore point en fumée.

Les parents de Henry étaient honorés dans

leur province, ils avaient laissé à leur fils une fortune médiocre, mais suffisante pour un garçon qui n'avait point le désir de briller et de faire le grand seigneur. Avec cent louis de revenu, Henry avait long-temps vécu heureux et satisfait de sa position. Après avoir étudié le droit, le goût des lettres lui avait fait abandonner le barreau. Il avait eu des succès au théâtre, et il suivait avec ardeur la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, lorsqu'une rencontre changea toute sa destinée. Vous devinez qu'il s'agit d'une femme!... la destinée des hommes est presque toujours sous l'influence d'un cotillon. Il y a des gens qui diraient comme *Beaumarchais :* où diable a-t-on été placer cette influence? moi je trouve qu'on ne pouvait pas mieux choisir.

Dans une soirée bourgeoise où Henry avait été présenté comme un jeune auteur donnant de grandes espérances, il rencontra Pauline Giraumont; c'était une jeune personne de seize ans, aussi aimable que douce, aussi douce que sage. C'était une figure ravissante, sur une âme plus belle encore. Aux charmes de sa per-

sonne elle joignait ce charme secret qui impose le respect avec l'admiration ; en la voyant on pouvait l'adorer, mais on ne pouvait concevoir la pensée de la séduire.

Il y a dans le monde de ces jeunes filles, de ces jeunes femmes auxquelles on ose tout dire, mais il en est aussi près desquelles on se contente d'éprouver.

Les jeunes fats, les étourdis, les libertins admiraient Pauline, mais ce n'était point autour d'elle qu'ils allaient papillonner. Les hommes les plus avantageux devinent la femme près de laquelle ils ne doivent pas réussir. Les coquettes, les femmes galantes sont toujours entourées d'une cour nombreuse, la beauté et la vertu restent souvent isolées.

Henry avait trouvé dans mademoiselle Giraumont une de ces figures qu'il avait rêvées (car nous avons tous rêvé une figure, une personne à notre fantaisie), et le poète, dont l'imagination crée tant de choses, doit plus que tout autre se bercer d'illusions. Henry passa la soirée à contempler Pauline, mais il n'osa ni lui parler, ni s'approcher d'elle, il aurait craint que

toute la société ne devinât que déjà il en était amoureux.

Cependant les traits de Pauline avaient tant de douceur, ses manières étaient si simples, si dénuées de toute coquetterie, que la seconde fois qu'il la rencontra dans le monde, Henry s'approcha d'elle, et se permit de lui adresser quelques mots. Peut-être ses yeux laissèrent-ils malgré lui voir le trouble de son âme, car Pauline baissa les siens et rougit; était-ce pressentiment ou sympathie? mais il faut bien que les cœurs se devinent lorsqu'ils n'osent pas se parler.

Henry n'avait pas manqué de demander qui était cette charmante personne dont chacun admirait la grâce et la décence; on lui avait répondu : c'est la fille unique de monsieur Giraumont, ancien commerçant retiré des affaires avec une dizaine de mille livres de rentes. Pauline a perdu sa mère depuis cinq ans, et quoiqu'elle n'en eût que onze alors, son cœur a compris toute la perte qu'il avait faite. Depuis ce temps une teinte de mélancolie s'est répandue sur les traits de la jeune fille, et le

temps ne l'a pas dissipée. Pauline était adorée de sa mère, et l'aimable enfant lui rendait au centuple les caresses qu'elle en recevait. Sa mère était pour elle un Dieu, un avenir, et le bonheur de tous les instants. Loin de sa mère, point de joie, de plaisirs, de divertissements; près d'elle, jamais de regrets ou de vains désirs. Il ne fallait pas parler à la jeune fille d'un bal, d'un spectacle, où sa mère ne l'aurait pas accompagnée, car alors, au lieu de lui donner l'espérance d'un plaisir, vous lui auriez d'avance causé du chagrin.

Et la mort impitoyable avait brisé tout cela; elle avait séparé l'enfant de celle qui l'entourait de soins et de tendresse, nous ne dirons point à cet âge où l'on a encore besoin des caresses de sa mère, car nous croyons qu'à tout âge, et dans telle situation que le sort nous ait placés, l'affection d'une mère est toujours nécessaire à notre bonheur.

Pauline, plus que tout autre peut-être, avait besoin de déverser sur quelqu'un le foyer d'amour dont son âme était formée. Il lui restait son père, elle l'aimait et le respectait; mais

elle ne pouvait se livrer avec lui à ces doux épanchements, à ces confidences enfantines dont l'indulgence de sa mère faisait un bonheur de chaque instant. M. Giraumont était un petit homme, sec, au physique comme au moral; il aimait sa fille, et il était fier de sa beauté, mais jamais il ne lui avait fait une caresse, il n'était point expansif, et peut-être en embrassant sa fille aurait-il craint de compromettre sa dignité. Il avait regretté sa femme, mais il ne l'avait pas pleurée. Tout occupé d'affaires de commerce, il avait concentré ses affections sur un point principal : gagner de l'argent, s'enrichir, mais par des moyens honnêtes, voilà ce qui, suivant M. Giraumont, devait être le but de conduite de chacun. Ce n'était point un méchant homme, c'était un homme entier dans ses opinions, entêté par principes et intéressé par système. Quand sa fille venait l'embrasser, il la regardait avec attention et lui disait : « Ta robe a coûté cela... ton châle » cela... il faut beaucoup dépenser pour aller » dans le monde... Ce n'est point un reproche » que je t'adresse, je veux seulement te faire

» comprendre que la fortune est nécessaire au » bonheur; car sans fortune tu ne pourrais » pas avoir un beau châle et une belle robe, » par conséquent je ne te marierai qu'à un » homme riche, ou qui gagnera beaucoup » d'argent; c'est dans ton intérêt, c'est pour » que tu sois toujours bien mise. »

Pauline ne répondait rien à son père, qu'elle craignait, et vous comprenez bien maintenant pourquoi le visage de la jeune fille avait conservé une teinte de mélancolie.

Henry était fort assidu dans les réunions où il espérait rencontrer Pauline. Bientôt il ne fut plus un étranger pour elle. Si l'on dansait, il tâchait d'être son cavalier; si l'on causait, il s'approchait de sa chaise; si l'on proposait quelque jeu, il trouvait moyen d'être placé près d'elle. Cependant jamais un mot d'amour n'était sorti de ses lèvres; jamais sa main n'avait cherché à rencontrer celle de Pauline, et peut-être était-ce à cette conduite réservée qu'il devait la bienveillance que la jeune fille lui témoignait.

Et pourtant chaque jour Henry devenait

plus épris de Pauline; déjà il sentait que le bonheur de toute sa vie dépendait de cette jeune fille, près de laquelle il était muet et tremblant, car il est bien naturel de trembler et de se taire lorsqu'on est devant celle qui décidera de notre avenir. Lorsqu'on doute, lorsqu'on n'ose se flatter encore, lorsqu'on craint d'entendre un mot qui détruirait nos espérances et que pourtant on brûle de savoir si l'on est aimé, c'est qu'alors l'amour n'est point une simple fantaisie, un caprice; c'est une passion réelle, et les passions bouleversent l'âme, elles influent sur toute notre existence.

Un soir, cependant, Henry et Pauline s'étaient encore rencontrés dans une maison où régnait une douce liberté. Pendant que les gens âgés jouaient aux cartes, les jeunes personnes avaient commencé des jeux innocents, auxquels les jeunes gens qui ne préféraient pas la bouillotte à l'aimable gaieté des demoiselles, demandaient la permission de prendre part.

Il n'est pas besoin de dire que Henry s'était glissé près de Pauline. Mais quand on eut décidé que l'on jouerait *au furet*, quand ils

se trouvèrent assis l'un contre l'autre, faisant courir leurs mains sur le fil qui tenait l'anneau, et que chaque joueur fit semblant de passer le furet à son voisin ou à sa voisine, ils éprouvèrent un trouble inconnu. Un frémissement involontaire s'emparait d'eux lorsque leurs mains se rencontraient, et elles se rencontraient à chaque instant; le fil qu'ils tenaient était électrisé par leur amour, chaque mouvement que l'un ou l'autre y imprimait leur faisait éprouver une volupté nouvelle, et leurs mains, en se rencontrant, ne pouvaient plus se séparer.

Le *furet* fut trouvé chez Pauline, comment aurait-il pu en être autrement? l'aimable fille, troublée, tremblante, ne savait plus à quel jeu elle jouait.

Je l'ai dit plus d'une fois, je ne connais rien de plus dangereux pour les jeunes personnes que les *petits jeux innocents*.

De ce moment, Henry et Pauline s'entendirent, et, sans se l'être dit encore, il avaient fait l'échange de leur cœur.

Cependant M. Giraumont recevait quelque-

fois du monde, et il n'invitait pas le jeune auteur à venir chez lui; Henry faisait pourtant tout ce qu'il pouvait pour se rendre agréable au père de Pauline. Il était avec lui d'une excessive politesse, il trouvait moyen de se mêler aux entretiens du vieux négociant; il avait l'air de prendre beaucoup d'intérêt à des conversations souvent fort sottes et fort ennuyeuses, et rien de tout cela ne lui avait encore fait obtenir la faveur d'une invitation de M. Giraumont.

C'est que l'ancien commerçant faisait très-peu de cas des hommes de lettres, que près de lui l'esprit n'était point une recommandation, et qu'il ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir de mérite dans un vaudeville ou une comédie; il y a beaucoup de négociants comme cela : si vous leur offrez un commis, n'ayez pas le malheur de leur dire : « C'est un garçon très-spirituel, il tourne joliment le couplet, il fait très-bien des vers. » Vous verrez aussitôt le négociant faire la grimace; et il refuserait votre protégé en vous disant : « Je n'ai pas besoin que mes commis aient de

l'esprit ; je veux seulement qu'ils fassent bien leur besogne. » Ces messieurs ne veulent pas comprendre que : qui peut plus, peut moins.

Enfin sachant que son père devait donner une grande soirée, Pauline laissa par hasard tomber son mouchoir en sortant d'une maison où Henry était aussi, le jeune homme se trouva là par hasard pour ramasser le mouchoir ; le hasard est extrêmement complaisant quand il s'agit d'amour, il sert très-bien les amants. Henry ne fut pas assez maladroit pour rendre sur-le-champ le mouchoir. Le lendemain il osa se présenter chez M. Giraumont pour restituer à sa fille ce qu'elle avait perdu.

Pauline était seule lorsque le jeune homme fut introduit, elle devint rouge et tremblante en apercevant Henry, qui de son côté, resta d'abord interdit et embarrassé, car c'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la jeune fille qu'il adorait ; il s'avança enfin en balbutiant :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir » osé me présenter chez monsieur votre père... » mais ce mouchoir que j'ai trouvé hier...

» chez madame Dalbonne... il est à vous, je » crois...

» — Ce mouchoir... oui, monsieur... ah ! » c'est vrai... je l'avais perdu... et vous avez » pris la peine de me le rapporter?

» — La peine!... ah!... c'était un grand » bonheur au contraire, puisque cela me » procurait l'occasion de vous voir... elles re- » viennent si rarement à mon gré ces soirées » où je puis me trouver près de vous... je les » attends avec tant d'impatience! je compte » les jours, les heures, les instants... ah! si vous » saviez, mademoiselle... si vous pouviez de- » viner ce qui se passe dans mon âme... mais » je n'oserai jamais vous le dire !... je crain- » drais tant de vous fâcher... ou de vous dé- » plaire... Oh! je serais si malheureux si vous » me défendiez de vous aimer... et je serais » forcé de vous désobéir... Ne plus vous aimer! » quand cet amour est maintenant toute ma » vie... oh! non, ce serait impossible!... vous » ne l'exigerez pas... n'est-ce pas que vous me » permettrez de vous aimer?»

Quand une fois les amoureux sont en train, il n'y a plus moyen de les arrêter. Les plus timides, les plus embarrassés, deviennent quelquefois les plus éloquents. Henry laissait parler son cœur, et quand l'amour est vrai, le cœur doit être bavard. Pauline écoutait, les yeux baissés, émue, mais heureuse d'entendre les assurances d'un sentiment qu'elle partageait; elle balbutiait de temps à autre quelques mots inintelligibles pour tout autre qu'un amoureux; mais Henry les comprenait, il voyait bien que l'on ne repoussait pas son amour, il était au comble du bonheur; il allait tomber aux genoux de la jeune fille, lorsque le vieux négociant parut.

Henry ne savait plus trop pourquoi il était venu; Pauline cherchait dans sa tête ce qu'elle allait dire à son père. Heureusement pour les jeunes gens, M. Giraumont n'était pas très-fin, et il avait entièrement oublié comment commençait l'amour, peut-être même ne l'avait-il jamais su. « Il y a des gens, dit Mon-» taigne, qui s'en vont de ce monde sans avoir » déballé toutes leurs marchandises, » mais il

en est d'autres encore moins favorisés du sort, et qui arrivent au bout de leur carrière sans avoir eu la moindre chose à déballer.

D'ailleurs le vieux commerçant était bien loin de se douter que ce jeune auteur qu'il connaissait à peine fût amoureux de sa fille. Il reçut fort bien Henry Jumière, et pour le payer de sa politesse, il l'engagea à venir à la grande soirée qu'il allait donner.

Henry s'éloigna ivre de joie. Un regard de Pauline lui avait appris qu'elle partageait son bonheur. Voilà donc la maison de l'ancien négociant ouverte au jeune auteur, mais les amoureux ne sont pas toujours prudents dans leur conduite. S'il est un dieu pour les amants, c'est ordinairement lorsqu'ils sont coupables qu'il les protége, tandis que les amours innocents se trahissent tout de suite ; c'est bien peu moral à ce dieu-là de favoriser les coupables plutôt que les innocents.

Dans cette soirée donnée chez le père de Pauline, Henry dansa presque toujours avec celle qu'il aimait, il se trouva sans cesse à côté d'elle, et quand il lui fallait s'éloigner un peu de

la charmante fille, ses yeux franchissaient aussitôt la distance.

Le vieux Giraumont n'aurait point remarqué cela ; mais on prit soin de le lui faire apercevoir ; car dans le monde il y a toujours de ces gens qui n'ont pas de plus grand plaisir que de se mêler des affaires des autres ; qui passent leur temps à épier, à espionner, à chercher, à s'informer, à bavarder, à rapporter et à amplifier.

On ne manqua pas de dire au vieux commerçant : « Le jeune auteur est amoureux de » mademoiselle votre fille. Il lui fait la cour ; » il ne la perd pas de vue un moment, et elle » semble l'écouter avec plaisir : cela saute » aux yeux de tout le monde. »

Du moment que cela sautait aux yeux de tout le monde (tout le monde signifie les mauvaises langues de la société), le père de Pauline fut très-mécontent de ne point s'en être aperçu. Le lendemain de la soirée, il fit venir sa fille devant lui, la regarda sévèrement, et lui demanda pourquoi M. Henry Jumières se permettait de l'inviter si souvent à danser et

la suivait sans cesse des yeux. Une jeune fille rusée aurait pu répondre à son père qu'elle ne pouvait pas empêcher ce jeune homme de l'inviter et de la regarder; mais Pauline ne savait pas mentir, elle était aussi franche que belle; aux premières paroles de son père, elle se troubla, baissa les yeux, et se mit à pleurer.

Les larmes ne sont point toujours une réponse, mais on les prend souvent pour un aveu. M. Giraumont se mit fort en colère, et lorsque Henry se présenta chez lui, il lui demanda pourquoi il se permettait de faire pleurer sa fille.

Le jeune homme, qui n'avait que des vues honnêtes, se jeta aux pieds du vieux négociant et le supplia de lui accorder la main de Pauline dont il jurait de faire le bonheur.

« — Et avec quoi êtes-vous certain de faire » son bonheur? » demanda le vieux monsieur.

« — Avec quoi?» répondit le jeune homme tout interdit de cette brusque question, « mais » avec mon amour qui ne finira qu'avec ma » vie.

» — Monsieur, voilà des phrases vides de » sens, » dit le père de Pauline. « J'ai été » très-heureux dans mon ménage, et je n'ai » jamais connu l'amour. Vous n'achèterez » point des robes, des chapeaux à votre femme » avec de l'amour. Vous ne ferez point mar- » cher votre maison, et ne paierez point vos » fournisseurs avec votre amour pour votre » femme.

» — Je vous entends, monsieur, » répondit Henry, « mais j'ai cent louis de rente ; avec le » théâtre je m'en fais plus du double ; et j'ai » l'espoir en travaillant, en ayant des succès, » d'augmenter encore mon revenu.

» — Monsieur, on n'épousera point ma » fille avec de l'espoir, il me faut de la réa- » lité, du positif. Vos produits de théâtre sont » à mes yeux trop éventuels. Je ne donnerai » point ma fille à un auteur. Je veux qu'elle » épouse un commerçant déjà riche ou qui » fasse de très-bonnes affaires. C'est mon der- » nier mot, je vous en préviens ; et je ne re- » viens jamais sur ce que j'ai dit.

» — Eh bien, monsieur, puisqu'il en est

» ainsi... comme je ne puis exister sans made-
» moiselle votre fille, je renoncerai aux let-
» tres, je me ferai négociant.

» — Alors... alors, quand vous ferez de
» bonnes affaires... nous verrons. »

Et voilà pourquoi Henry avait quitté la carrière que d'abord il avait embrassée. Certain d'être aimé de Pauline, il n'avait pas hésité devant le sacrifice de ses penchants. Il s'était livré au commerce avec autant d'ardeur qu'auparavant il en montrait pour les lettres. Afin d'acquérir plus vite les connaissances qui lui manquaient encore dans sa nouvelle profession, il avait accepté une place de voyageur pour une maison de commission dont les chefs connaissaient son zèle et sa loyauté; et après une absence de huit mois il revenait à Paris, assez instruit désormais pour commencer des affaires pour son compte, et toujours plus épris de la fille de M. Giraumont.

Vous savez maintenant toute l'histoire de Henry Jumières, qui, le lendemain de son arrivée à Paris, était allé à neuf heures du matin rue de la Calandre afin de revoir ses amis,

car Henry était aussi fidèle en amitié qu'en amour.

« — Comment! paresseux! à neuf heu-» res vous dormez encore! » dit Henry après avoir embrassé ses amis; « mais quelle vie » menez-vous donc à Paris depuis que j'en » suis parti?... voyons, les affaires, la santé, » les plaisirs... comment tout cela va-t-il?... » Remettez-moi au courant, car le temps m'a » paru bien long depuis huit mois...

» — Ce cher Henry!... il ne nous avait pas » oubliés! » dit George en serrant la main de son ami.

« — Vous oublier? et pourquoi le suppo-» ser?... suis-je devenu un grand seigneur » depuis que vous ne m'avez vu. Et quand » même? je vous assure que la fortune ou les » honneurs ne me changeraient pas, du moins » j'ai assez bonne opinion de moi pour le croire.

» — Et moi aussi, » dit Bouchenot, « je » te crois incapable d'oublier tes anciens ca-» marades.

» — Suis-je content de le revoir! » s'écrie » à son tour Timothée. « Hier un bon sou-

» per... une omelette et du punch ! aujour-
» d'hui Henry qui est de retour... On a bien
» raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais
» sans un autre !

» — Que dis-tu donc, Timothée ?

» — Rien... tu le sauras... mais assieds-toi
» donc...

» — Et vous, habillez-vous, afin que nous
» allions déjeuner ensemble... je suis venu
» vous chercher pour cela. »

Au mot de déjeuner, les jeunes gens ont fait un mouvement de joie, mais bientôt ils se regardent d'un air embarrassé.

Pendant ce temps, Henry cherche une chaise pour s'asseoir, et pour la première fois alors ses yeux examinent la chambre des étudiants.

« Diable ! » dit Henry en s'asseyant sur la malle, « il me semble, mes amis, que vous ne
» brillez pas par les meubles... avant mon
» départ vous aviez des chaises au moins... et
» ces lits... ces croisées sans rideaux... Voyons,
» contez-moi vos affaires... vous savez bien

» qu'entre nous il ne doit y avoir rien de ca-
» ché. »

George regarde Timothée, Timothée regarde Bouchenot; c'est à qui ne parlera pas; mais ils poussent chacun un profond soupir.

« Ah çà! est-ce que vous êtes devenus » muets aussi? » s'écrie Henry en regardant tour à tour chacun des habitants de la chambre.

George se décide enfin, et s'approchant de Henry, lui dit :

« Notre misère est telle, que nous n'osons » même pas l'avouer... mais avec toi... ce se-
» rait une fierté déplacée. Apprends que nous » ne possédons plus un sou; que petit à petit » nous avons vendu nos meubles, puis nos ef-
» fets; enfin, qu'il ne nous restait plus qu'un » seul habit que nous mettions pour sortir cha-
» cun à notre tour... Mais cette ressource même » nous est ravie, car hier Bouchenot, qui le » portait, s'est battu.... ou fait battre, si bien » que notre habit est rentré hier au soir dans » un tel état qu'il n'y a pas moyen de sortir » avec. Voilà notre situation, mon cher Henry,

» et malgré tout le plaisir que nous éprouve-
» rions à aller déjeuner avec toi, juge mainte-
» nant si nous pouvons nous rendre à ton in-
» vitation.

» — Comment! mes amis, il serait possible!
» vous vous trouveriez dans cette situation... et
» vous ne me le disiez pas tout de suite?

» — Ah! c'est qu'avant ton départ déjà tu
» nous as obligés plusieurs fois, tu nous a prêté
» quelques petites sommes... que nous ne t'a-
» vons pas encore rendues.

» — Eh! qu'importe? est-ce que de vrais
» amis doivent compter les services qu'ils se
» rendent?

» — Peut-être, dans notre infortune, y a-t-
» il un peu de notre faute, » reprend George;
« moi, au lieu de suivre mes cours, j'ai pris
» le goût des lettres, du théâtre... j'espère y
» réussir, mais c'est sans doute une chimère
» que je poursuis. Quant à Bouchenot, il jure
» tous les jours qu'il cherchera à se placer,
» à s'occuper; mais, au lieu de cela, il passe
» son temps à suivre tous les jolis minois qu'il
» rencontre.

» — Oh ! je jure bien que cela ne m'arrivera » plus ! » s'écrie Bouchenot, on ne m'y reprendra » plus à suivre une femme... quand même » elle n'aurait pas de chien.

» — Quant à Timothée, » reprend George, « ce serait le plus sage de nous trois ; le pauvre » garçon ne demande qu'à étudier... c'est » notre position qui l'en empêche, et sans nous » il aurait assez de quoi vivre pour lui.

» — Allons, tout cela s'arrangera, » reprend Henry ; « toi, George, tu as de l'esprit, de » l'instruction, de la facilité ; poursuis la carrière des lettres, tu réussiras, j'en ai la certitude... Timothée deviendra un docteur, » un savant... Et quant à Bouchenot, parbleu, » j'ai son affaire. Je vais entreprendre le commerce pour mon compte ; j'ai besoin de » quelqu'un pour travailler avec moi, pour » tenir mes livres, mes écritures ; cette place... » je te l'offre, Bouchenot ; tu auras en outre » un logement chez moi, car il me faut quelqu'un qui puisse être toujours là, en qui » j'aie toute confiance, et tu dois être bien

» certain que tout en étant mon employé, tu » n'en seras pas moins mon ami.

» — Il se pourrait... tu as une place et un » logement à me donner ! » s'écrie Bouchenot en sautant au cou de Henry, « ce cher » Henry... J'accepte avec plaisir; mon ami... » je travaillerai comme un nègre !... oh ! c'est » fini, je change de conduite, je me range, » tu seras édifié de ma sagesse.

» — Je n'en doute pas ; mais en attendant, » mes amis, comme il faut d'abord que vous » soyez en état de sortir pour vaquer à vos af- » faires, et pour venir déjeuner avec moi, » tenez, voici un billet de cinq cents francs » dont je vous prie de disposer. »

En disant ces mots, Henry sort de son portefeuille un billet de banque qu'il présente à ses amis; ceux-ci se sentaient émus jusqu'aux larmes, ils n'ont que la force de murmurer :

« — C'est trop, Henry... oh ! c'est beau- » coup trop... tu as besoin de ton argent pour » tes affaires... une faible partie de cette » somme nous suffira.

» — Eh non ! encore une fois, » reprend

Henry, « je veux que vous preniez ceci!...
» vous me rendrez plus tard, quand vous
» pourrez. Eh, mon Dieu! on change si sou-
» vent de place dans cette vie... obliger quand
» on le peut, c'est se créer des ressources
» pour les mauvais jours. Quant à mes affaires,
» elles sont en bon chemin, et j'espère, d'ici
» à peu de temps, avoir une maison bien éta-
» blie; aussi, le père de celle que j'aime m'a
» fait un accueil plus favorable, lorsque hier
» en arrivant j'ai été lui rendre visite; il m'a
» permis d'aller quelquefois le voir; il ne m'a
» rien promis encore, mais il m'a dit en me
» quittant : Vous allez fort bien, vous avez
» du zèle, de l'activité... je crois que vous
» arriverez. Dans la bouche de M. Giraumont,
» de telles paroles sont déjà beaucoup.

» — Et ta Pauline?

» — C'est un ange! toujours aussi aimante,
» aussi belle et aussi fidèle... En nous revoyant
» après une si longue absence, si vous saviez
» quel bonheur nous avons éprouvé!... comme
» les regards de Pauline me disaient les ennuis
» de l'absence et la joie du retour... Mais je vous

» conterai tout cela en déjeunant... car enfin » il faut déjeuner, et je vais le commander » pendant qu'un portier ou une voisine obli- » geante ira vous chercher un fripier; à Paris » en trouve tout de suite de quoi s'habiller » complètement... Avez-vous quelqu'un pour » vous faire cette commission ?

» — Oui, oui, oh! nous avons une voisine » charmante, qui nous ira chercher tout ce » que nous voudrons.

» — Fort bien; en ce cas je vous laisse, je » vais faire une course, et je serai dans une » heure au Veau-qui-tète, place du Châtelet.

» — C'est convenu, nous irons t'y retrou- » ver, et avec un fameux appétit!...

» — Je l'espère bien! Allons, plus de cha- » grin, mes amis, de la gaieté, de la santé, » et nous goûterons encore tous les plaisirs de » notre âge.

» — C'est à toi que nous le devrons...

» — C'est bien... c'est bien. Au revoir. »

Henry serre la main à ses amis, et les quitte précipitamment pour se dérober à leurs remerciements.

CHAPITRE VII.

Une Bourse.

« — En voilà un ami! » s'écrie Timothée lorsque Henry est parti. « Qu'on dise donc que » l'amitié est une chimère!

» — Non, sans doute, ce n'est pas une chi- » mère, » dit George, « mais il n'en est pas » moins vrai que les amis comme Henry sont » rares.

» — C'est un garçon de l'âge d'or!... Il mé- » riterait une statue, » s'écrie Bouchenot en allant se mirer. « Mais ce n'est plus le moment » de faire des réflexions; il faut nous mettre » en état d'aller le retrouver.

» — Oui, il nous faut tout de suite un tail- » leur, des habits, des gilets.

» — Et des bottes même, » ajoute Timothée, « puisque hier on a vendu les miennes.

» — La voisine nous trouvera tout cela... » Il faut la prier de nous rendre encore ce » service. Je vais aller frapper chez elle.

» — Tiens, je crois que je l'entends.

C'était, en effet, mademoiselle Cœlina qui venait chercher sa cafetière et sa poêle. La jeune fille, avec sa camisole blanche, son petit jupon court, et son madras noué coquettement sur sa tête, avait un air mutin et piquant qui frappa sur-le-champ les trois amis.

« — Salut à notre bonne et jolie voisine, » dit George.

Timothée voulut faire un compliment, mais il ne put que pousser un gros soupir. Bouchenot, qui avait déjà repris son air avantageux, lança à la jeune fille un regard très-expressif.

« — Je viens vous débarrasser de mes usten- » siles de cuisine et savoir des nouvelles du » malade, » dit Cœlina en entrant.

« — Le malade se porte très-bien, grâce à » vous!... et il n'éprouve plus que le besoin » de vous exprimer sa reconnaissance. »

En disant ces mots, Bouchenot avait pris une main petite et potelée, qu'il voulait porter à ses lèvres ; mais mademoiselle Cœlina la retira vivement en disant : « Si ce n'est plus que » cela qui vous tient, ça ne presse pas... Je » vais aller faire mon déjeuner ; puis je me » remettrai à enluminer *Adam et Eve ;* j'en » ai deux douzaines à faire et on les attend.

» — Vous avez de la besogne pressée ! »

« — Oui, pourquoi ?

» — C'est que nous voulions encore récla- » mer un service de vous.

» — Parlez toujours, me voilà. *Adam et Eve* » ont le temps d'attendre, d'autant plus qu'ils » se promènent dans le Paradis. De quoi s'a- » git-il ?

» — Un grand bonheur vient de nous ar- » river...

» — Oh ! tant mieux.

» — Un ami que nous n'attendions pas sitôt » vient de venir ce matin ; il s'est aperçu que » nous manquions de beaucoup de choses.

» — Vraiment ! il ne faut pas être malin » pour voir cela...

» — Avec lui nous avons été francs... et » maintenant, mademoiselle, nous ne rougis- » sons pas de vous dire qu'hier... en nous of- » frant votre souper... vous nous avez presque » sauvé la vie...

» — Pauvres jeunes gens!... Et ne pas être » venus me trouver plus tôt!... c'est là votre » tort !

» — Oh ! mais maintenant nous sommes » riches! tenez... »

Et George montre à Cœlina le billet de cinq cents francs.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? » demande la jeune fille.

» — C'est un billet de banque... cela vaut » cinq cents francs.

» — Ce chiffon de papier tout vieux... tout » jaune... cela vaudrait tant d'argent!... Ah! » je n'aurais jamais cru qu'une si grosse somme » pût tenir si peu de place.

» — Maintenant voici ce que nous atten- » dons de vous : nous n'avons pas d'habits, » plus de chaussures pour sortir; il nous fau-

» drait sur-le-champ des vêtements tout faits,
» tout confectionnés.

» — Et des cravates...

» — Et des mouchoirs...

» — Et des cols...

» — Et des bas...

» — Et des chemises...

» — Ah! vous n'avez besoin que de cela! »
dit Cœlina en riant.

« — Le fait est que nous étions dans une
» grande débine! » s'écrie Timothée.

« — Mais pour le moment, le plus pressé,
» c'est pour chacun un habit... ou une redin-
» gote et des bottes... Si vous aviez la bonté
» de nous chercher des marchands... car nous
» ne pouvons pas sortir.

» — Bien volontiers! Oh! je vous trouverai
» sur-le-champ ce qu'il vous faut!

» — Voici notre billet de banque; ayez
» aussi la complaisance de le changer pour
» que nous puissions payer ce que nous achè-
» terons.

» — Donnez... je vais me dépêcher... Di-

» tes donc... si je ne revenais plus avec votre » argent?...

» — Ah! mademoiselle! nous voudrions » avoir une fortune à vous confier!

» — Mais, cinq cents francs c'est déjà bien » joli; je n'aurai jamais eu tant d'argent à la » fois... Je vais courir... ne vous impatientez » pas... Mon Dieu! pourvu que je ne perde » pas le petit chiffon qui vaut cinq cents francs... » Oh! je vais le regarder tout le long du che- » min. »

Cœlina est partie; les jeunes gens font leur toilette avec ce qu'ils possèdent encore; puis, tout en se préparant afin de n'avoir plus à passer qu'une redingote, il font chacun des projets et des plans pour l'avenir.

« — Nous n'allons pas tout dépenser en vê- » tements, » dit George; « il faudra un peu » nous remeubler ici...

» — Ah! oui, en fait de meubles, » dit Timothée, « il nous faudra d'abord des draps et » des oreillers.

» — Oui, et des chaises et un chandelier.

» — Messieurs, » dit Bouchenot, « vous ne

» parlez que d'acheter ; mais il me semble qu'il » ne faut pas dépenser tout notre argent ; il » faut bien en garder pour vivre.

» — Tu oublies donc, Bouchenot, que tu » vas avoir une place et des appointements ?

» — C'est très-bien... mais toi, George ?

» — Ma pièce sera jouée ; elle réussira ! Ti- » mothée pourra garder pour lui seul la pension » qu'il reçoit de son père... Oh ! maintenant » l'avenir me semble riant et rose... je ne vois » pour nous que bonheur et plaisirs.... nous » le devrons à nos talents, à notre travail..... » à l'amitié. Dites-moi, messieurs, est-ce que » tout cela n'est pas charmant ?

» — Oui, » dit Timothée, « cela peut deve- » nir bien gentil... surtout si la petite voisine » voulait... Je crois que j'en tiens pour la voi- » sine.

» — Un instant ! » s'écrie Bouchenot, « elle » me plaît beaucoup aussi à moi ; et je me » flatte qu'elle me voit d'un bon œil... d'autant » plus qu'elle a été à même de m'apprécier.

» — Voyez-vous cette fatuité ? il croit déjà

» avoir fait la conquête de la petite Cœlina...
» Je gage qu'elle ne t'écoutera pas...
» — C'est ce qu'il faudra voir.
» — Je te dis que c'est moi qui serai son
» amant...
» — Ah! oui... avec ça que tu t'entends à
» séduire une femme.
» — Allons, messieurs, ne vous disputez pas
» d'avance, » dit George. « Eh! mon Dieu,
» elle ne voudra peut-être ni de l'un ni de
» l'autre; au reste je la crois assez franche
» pour ne point vous leurrer par de vaines es-
» pérances.
» — Il est certain qu'une jeune fille qui en-
» lumine *Adam et Ève!*...
» — Je voudrais bien savoir si c'est avant le
» péché!...
» — Chut! taisez-vous, la voici. »

Cœlina ramenait un bottier et un marchand de nouveautés qui vendait des vêtements tout confectionnés.

Des habits, des redingotes, des gilets, des pantalons sont étalés devant les jeunes gens. Pendant que Timothée essaie des bottes, George

passe une redingote et Bouchenot un habit. La petite voisine est rentrée chez elle un moment, parce qu'elle a pensé qu'on pourrait essayer les pantalons; mais elle a d'abord remis à George les cinq cents francs en écus.

« Nous payons comptant, messieurs, » crie Bouchenot, tout en se pavanant dans un habit neuf; « nous payons en espèces, cela mérite « considération et doit vous rendre accommo- » dants. »

En effet, la vue du sac d'argent rend les marchands plus disposés à céder de leurs prétentions : bientôt le marché est conclu moyennant la somme de deux cent cinquante francs. Les jeunes gens ont acheté une redingote, deux habits, trois pantalons et deux gilets, dont ils peuvent se parer sur-le-champ, et le bottier leur a trouvé à chacun des bottes qui, suivant son expression, les chaussent comme des gants.

Pendant que George paie les fournisseurs, Timothée dit à Bouchenot :

« — Tu devrais profiter de l'occasion pour » te défaire de l'habit que tu as rapporté hier...

» il n'est plus mettable, il vaut autant le ven-
» dre tout de suite.

» — Tu as raison, dit Bouchenot; et en fa-
» veur du marché considérable que nous ve-
» nons de faire, je pense que monsieur nous
» en donnera un prix raisonnable.

» — Je vous en donnerai ce qu'il vaut, »
dit le tailleur, « quoique je n'aie pas l'habitude
» d'acheter des habits....

» — N'importe, voyez-le. »

Bouchenot, en se déshabillant la veille, avait jeté l'habit dans un coin, où on l'avait laissé. Il va le prendre; il l'examine, le retourne, en s'écriant :

» — Les gredins... comme ils m'ont déchiré...
» Je me souviendrai de madame *Malatorchi*...
» C'est un drap superbe... Il m'allait comme
» un ange... Voyez, monsieur le marchand.

» — Oh! je vois déjà qu'il est en lambeaux...
» Sans l'examiner davantage, je vous en offre
» douze francs... Ce sera seulement pour avoir
» des morceaux de drap.

» — Allons, donne-le! » dit Timothée.

» — Douze francs! c'est bien peu, » dit Bou-

chenot qui tient toujours l'habit. « mais en-
» fin... puisque vous dites qu'on n'en peut ti-
» rer que des morceaux... et... que... »

En parlant, Bouchenot venait de fourrer sa main dans la poche de la seule basque de l'habit qui restait. Tout-à-coup il s'arrête, ses traits s'altèrent, et il va reposer doucement dans un coin de la chambre le vêtement qu'il tenait.

» — Alors c'est douze francs de moins que
» je vais compter à monsieur, » dit George.

« — Non... non, » s'écrie Bouchenot, « j'ai
» changé d'avis... Décidément je ne veux plus
» vendre cet habit, je le garde.

» — Eh! pourquoi donc cela? » dit Timothée; « douze francs valent mieux pour nous
» que des morceaux de drap... Qu'est-ce que
» tu veux donc faire de cet habit à présent?

» — Je le ferai raccommoder... Il pourra
» encore me servir... Ça me fera une veste du
» matin... Enfin je ne veux plus le vendre.

» — Oh! tout comme il vous plaira, » dit le marchand; « quant à moi, je préfère vous le
» laisser. Adieu, messieurs, je me recommande
» à vous quand il vous faudra autre chose. »

Les marchands sont partis. Les jeunes gens achèvent leur toilette. George et Timothée se hâtent; mais Bouchenot, tout en ayant l'air de s'habiller, trouve moyen de ne pas être prêt.

« — Je ne comprends rien à ce caprice de » Bouchenot;» reprend Timothée, n'avoir pas » voulu vendre cet habit pour douze francs... » Parce que nous avons un peu d'argent, le » voilà qui refait déjà de l'embarras.

» —Il n'est point question de faire de l'em- » barras, » répond Bouchenot, qui pour la troisième fois vient de déboutonner son pantalon neuf en ayant l'air d'être gêné dedans. « C'est » par économie que j'ai gardé cet habit... Il » me semble que j'en suis le maître...

» — Allons, messieurs, point de querelles, » dit George. « Voyons, nous venons de dépen- » ser en tout deux cent quatre-vingt-quinze » francs. Je propose de remettre quatre-vingt- » cinq francs à la voisine pour qu'elle nous » achète ce dont nous avons le plus urgent be- » soin en linge. Il nous restera cent vingt francs,

» c'est quarante francs pour chacun... Avec » cela et de l'économie je pense que nous pour- » rons attendre les événements.

» — Je crois bien ! » dit Timothée, « qua- » rante francs en poche et habillés à neuf, » c'est superbe !...

» — Donne-moi tout de suite ce qui me » revient, » dit Bouchenot.

« — Tenez, messieurs... ceci est pour re- » mettre à la voisine... Je vais l'appeler... Ma- » demoiselle Cœlina... pardon de vous déran- » ger, encore un mot, s'il vous plaît. »

La jeune fille accourt en sautillant...

« — Me voilà ; que voulez-vous... Ah ! à » la bonne heure, vous êtes bien mis... vous » pourrez vous présenter partout mainte- » nant.

» — Pensez-vous que nous puissions faire » des conquêtes ainsi ? » dit Timothée en pre- nant la taille à la voisine.

« — Pourquoi pas ?... il y en a de plus laids » que vous qui en font ! »

Ce compliment ne semble pas faire grand

plaisir à Timothée, qui lâche la taille de la voisine, et retourne arranger sa cravate.

« — Mademoiselle, » dit George, « vous » êtes si bonne pour nous, que nous en abu- » sons. Voici un peu d'argent avec lequel » nous voudrions bien avoir du linge, enfin... » ce qui nous manque ici... Seriez-vous en- » core assez complaisante... vous savez que » des garçons n'entendent rien à ces sortes » d'achats.

» — Oh! très-volontiers!... je ferai de mon » mieux... Laissez-moi la clef de votre cham- » bre, et ce soir en rentrant, j'espère que... » Ah! bien, je m'en vas, parce que voilà » M. Bouchenot qui défait encore son panta- » lon... Vous m'apporterez votre clef.

» — Ah çà! Bouchenot, est-ce que tu te » fiches du monde? » dit George, lorsque la voisine est repartie; « tu ne fais qu'ôter et re- » mettre ce pantalon... tu n'es pas encore » habillé, et nous sommes prêts... et Henry » doit nous attendre.

» — J'en suis bien fâché... mais ce panta- » lon me gêne... c'est-à-dire je crois que ce

» sont mes bottes... j'ai envie de les ôter!...

» — Que le diable t'emporte!... tu n'en fi-
» niras donc pas ? — Allons-nous-en toujours ;
» il viendra nous retrouver quand il aura
» achevé sa toilette.

» — Eh bien! c'est ça, » dit Bouchenot ;
« allez devant, messieurs ; moi, je vous suis!...
» Oh! je vous aurai bientôt rejoints!...

» — Tu sais où c'est ?

» — Certainement! sur la place du Châ-
» telet.

» — Tu donneras notre clef à la voisine.

» — C'est convenu!

» — Ne sois pas deux heures surtout, ou
» nous déjeunerons sans toi.

» — Allez, allez... je marche sur vos ta-
» lons... »

George et Timothée sont partis. Lorsqu'il est bien certain qu'ils sont descendus et que la porte est fermée, Bouchenot, qui s'est vivement rhabillé, court prendre l'habit déchiré qu'il avait déposé dans un coin, et fourrant sa main dans la poche, il en sort un rouleau, petit, mais lourd et soigneusement fermé. Il se

hâte de déchirer le papier qui sert d'enveloppe, et trouve dedans des pièces de vingt francs.

« De l'or ! » s'écrie Bouchenot qui est resté saisi, et qui semble plutôt éprouver de l'effroi que du plaisir à la vue de ce trésor. « De l'or... » des napoléons... Cinq... dix... quinze... ça » fait trois cents francs... trois cents francs » qu'ils m'avaient glissés dans la poche... les » misérables qui... Ah ! mon Dieu... et je ne » m'en étais pas aperçu... Ah ! cela se con- » çoit dans le trouble où j'étais... Trois cents » francs... Ils m'auront pris pour un malheu- » reux ouvrier... un pauvre diable ; au fait, » mon costume ne pouvait pas donner de moi » une idée bien avantageuse. Ils m'ont mis » cela dans la poche pour payer mon silence... » Diable !... je n'ai garde de parler... après les » menaces qu'ils m'ont faites... De l'or... » puisque je l'ai... je n'irai certes pas le re- » porter... Mais j'y songe... si c'étaient des » pièces fausses !... Il n'y aurait rien d'éton- » nant à ce que ce soient des pièces fausses... » elles sonnent bien pourtant... Ah ! si je

» priais la voisine d'aller en faire voir une... » la première venue... Peste ! un instant ! c'est » que je ne veux pas mettre de mauvaises piè- » ces en circulation... Ces scélérats voudraient » peut-être me forcer par là à devenir leur » complice... Ah ! mon Dieu !... je ne sais » que faire, moi... j'ai comme une sueur » froide... J'ai envie d'aller jeter ces napo- » léons dans la rivière... j'ai des vertiges ! O » maudite nuit !... infâme chien !... Quel » parti prendre ? »

Bouchenot reste quelques instants à réfléchir, enfin, après avoir mis les pièces d'or dans ses poches, il se décide à aller trouver mademoiselle Cœlina.

La jeune fille enluminait lorsque Bouchenot, qui, cette fois, est habillé complètement, se présente devant elle.

« — Bonjour, ma voisine.

» — Ah ! vous êtes donc habillé enfin ! » dit Cœlina en souriant. « Dieu merci ! vous » êtes plus long à votre toilette qu'une » femme.

» — C'est qu'aujourd'hui... je ne sais pas...
» je ne sais plus mettre mes boutons.

» — Il faudrait peut-être aller vous habil-
» ler comme un enfant... Trouvez-vous que
» ce soit gentil ce que je fais là?...

» — Ce que vous faites... Oh! pardon...
» je ne voyais pas... c'est *le petit Poucet?*...

» — Eh non! c'est *Adam et Ève*... Vous
» n'y voyez guère à ce qu'il paraît... Comme
» vous êtes pâle! est-ce que vous vous sentez
» encore malade?

» — Non, ma voisine, mais... c'est que...
» Ah! dites donc, ma voisine, pendant que je
» vais remettre ma cravate... auriez-vous la
» complaisance d'aller me changer... c'est-à-
» dire d'aller faire voir cette pièce de vingt
» francs chez un bijoutier... j'ai peur qu'elle
» ne soit pas bonne...

» Tiens, vous avez de l'or à présent!...
» Diable! des billets de banque, de l'or...
» vous devenez des millionnaires...

» — Ah! c'est une pièce... que... j'ai re-
» trouvée... que je croyais avoir perdue.

» — Il me semble que vous pourriez bien

» aller vous-même montrer votre pièce au bi-
» joutier.

» — Vous croyez?... c'est que ma cravate
» me gêne... elle m'étrangle... et puis je ne
» suis pas encore à mon aise dans ce pantalon
» neuf... il faudra qu'on m'y fasse une pince.

» — Ah! ah! quel drôle de corps vous fai-
» tes!... Allons, donnez-moi votre napoléon;
» j'ai justement besoin d'aller chercher de l'a-
» midon, et pendant que je descends, tâchez
» de finir de vous arranger, car sans cela vos
» amis pourront bien déjeuner sans vous. »

Cœlina a pris la pièce et elle est partie. Pendant tout le temps qu'elle est absente, Bouchenot respire à peine, son anxiété redouble à chaque minute; enfin la jeune fille remonte l'escalier en chantant.

« — Eh bien! » s'écrie Bouchenot en courant au-devant de Cœlina.

« — Eh bien! elle est délicieuse votre pièce!
» c'est de l'or première qualité; le bijoutier
» m'a dit qu'il m'en souhaitait un lingot
» comme ça.

» — En vérité! » répond Bouchenot, dont

la figure redevient rayonnante. « Ah! au fait, » je ne sais pas pourquoi je me figurais... on » a quelquefois des idées bizarres... Allons, au » revoir, voisine, voici notre clef; mes amis » m'attendent... je vais déjeuner.

» — Vous n'êtes donc plus gêné dans votre » cravate et votre pantalon?

» — Oh! je vous assure, voisine, que de- » puis long-temps je ne m'étais pas trouvé si » à mon aise.

» — Vraiment... voilà l'air malin qui vous » revient aussi.

» — Près de vous, charmante voisine... si » les yeux disaient tout ce qu'on sent, tout ce » que... Mais je vais déjeuner, car je meurs » de faim.

» — Allez, vous me direz le reste une autre » fois. »

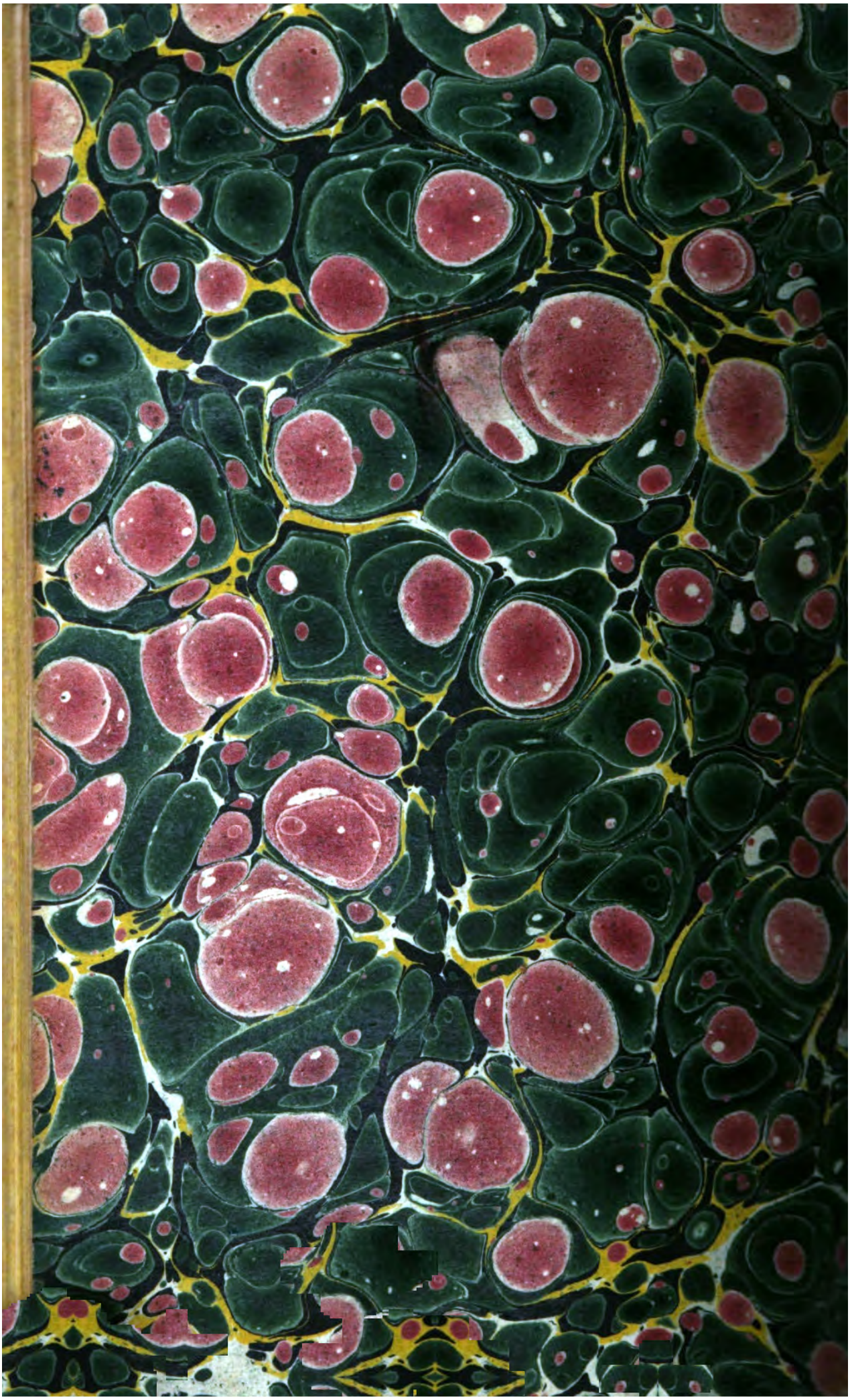
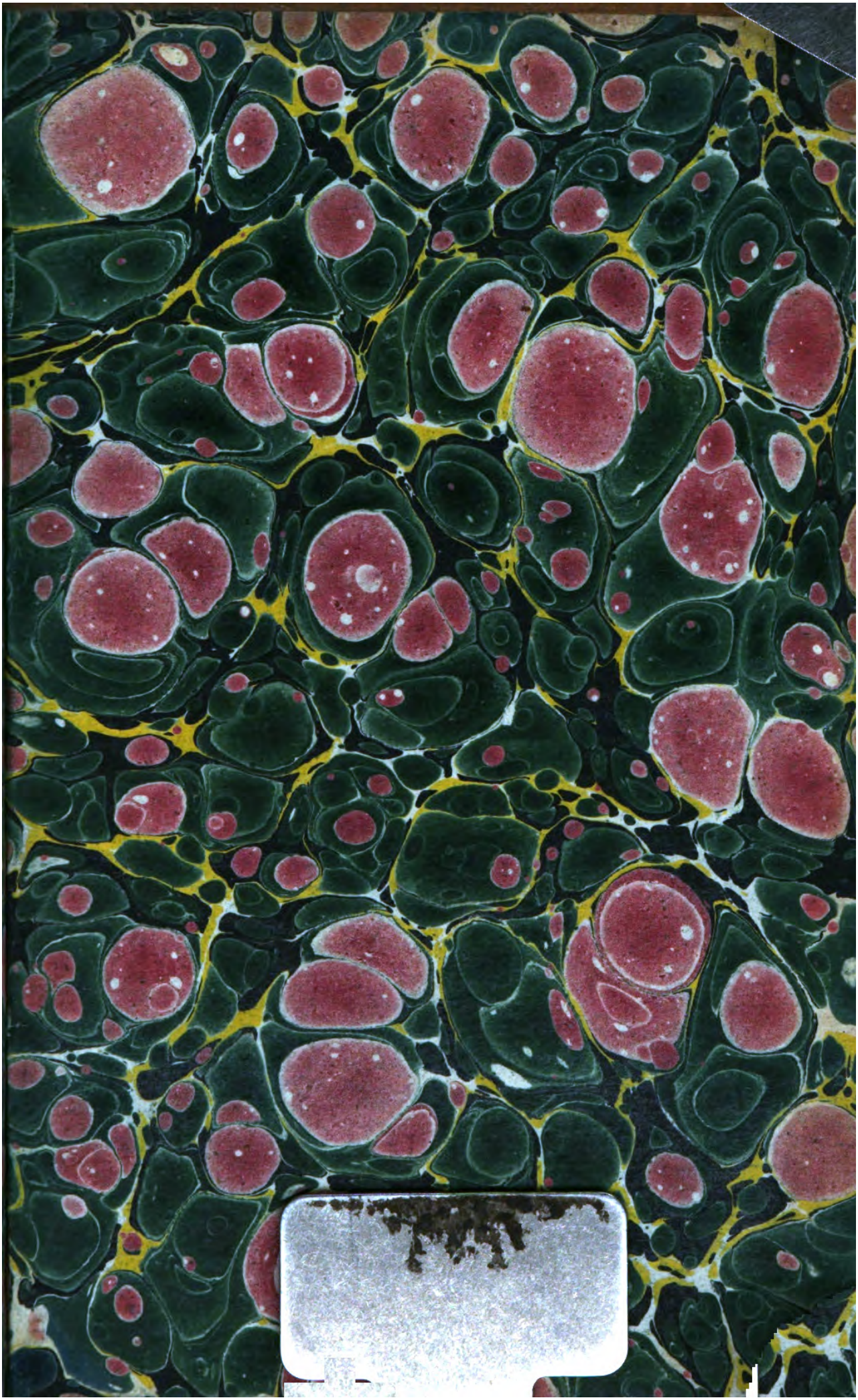
Bouchenot prend un baiser sur le joli visage de la jeune fille, et sort en sautant, en chantant et en faisant sonner les pièces d'or qu'il a dans sa poche.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TAYLOR INST. OXFORD

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
Chap. Ier.	Mademoiselle Prudence.	1
II.	Retour de l'enfant prodigue.	37
III.	Mademoiselle Cœlina.	59
IV.	Une histoire de jeune fille.	84
V.	Bouchenot se réveille.	106
VI.	Un quatrième.	118
VII.	Une bourse.	147

A0395147